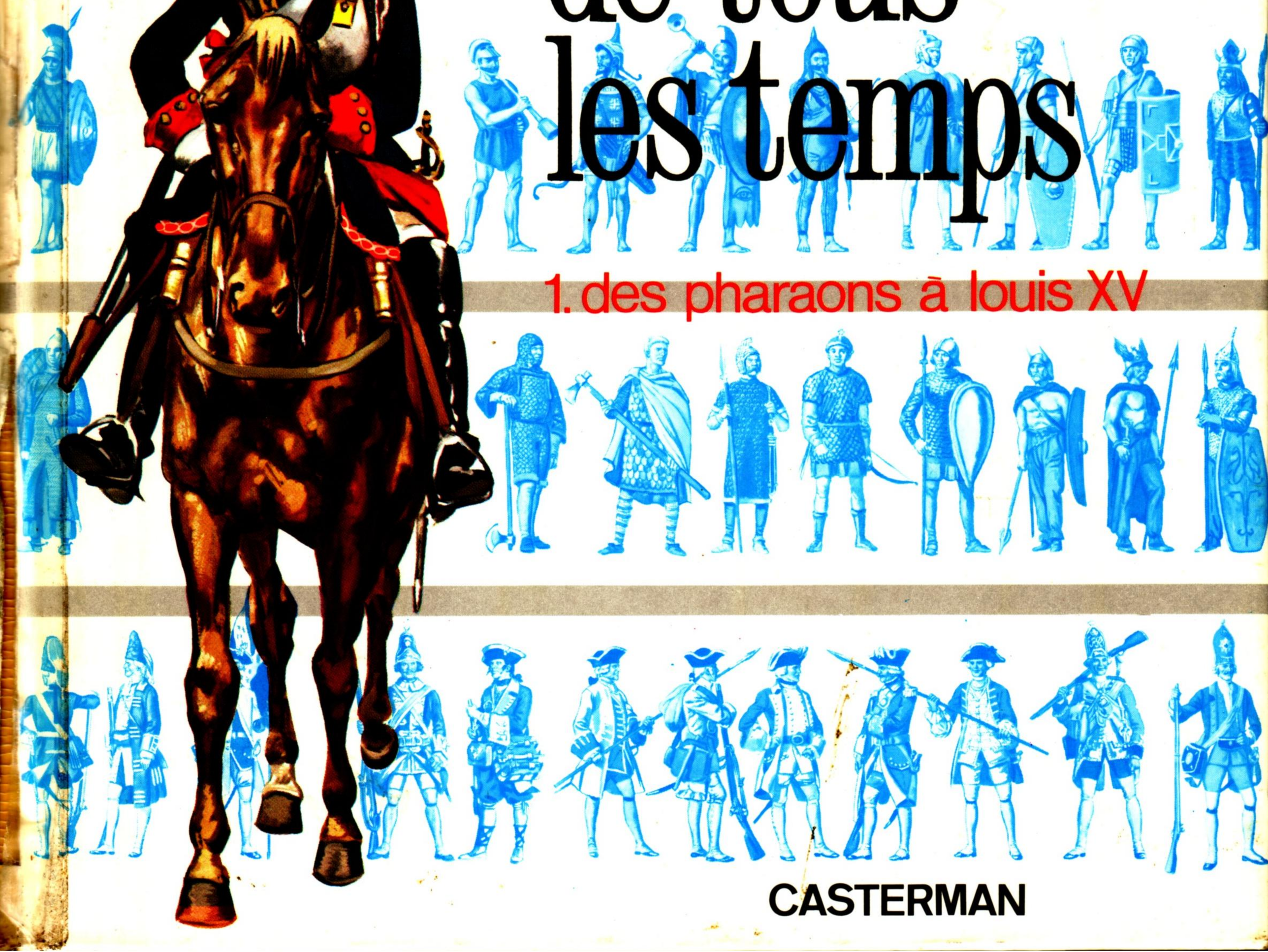
liliane et fred funcken

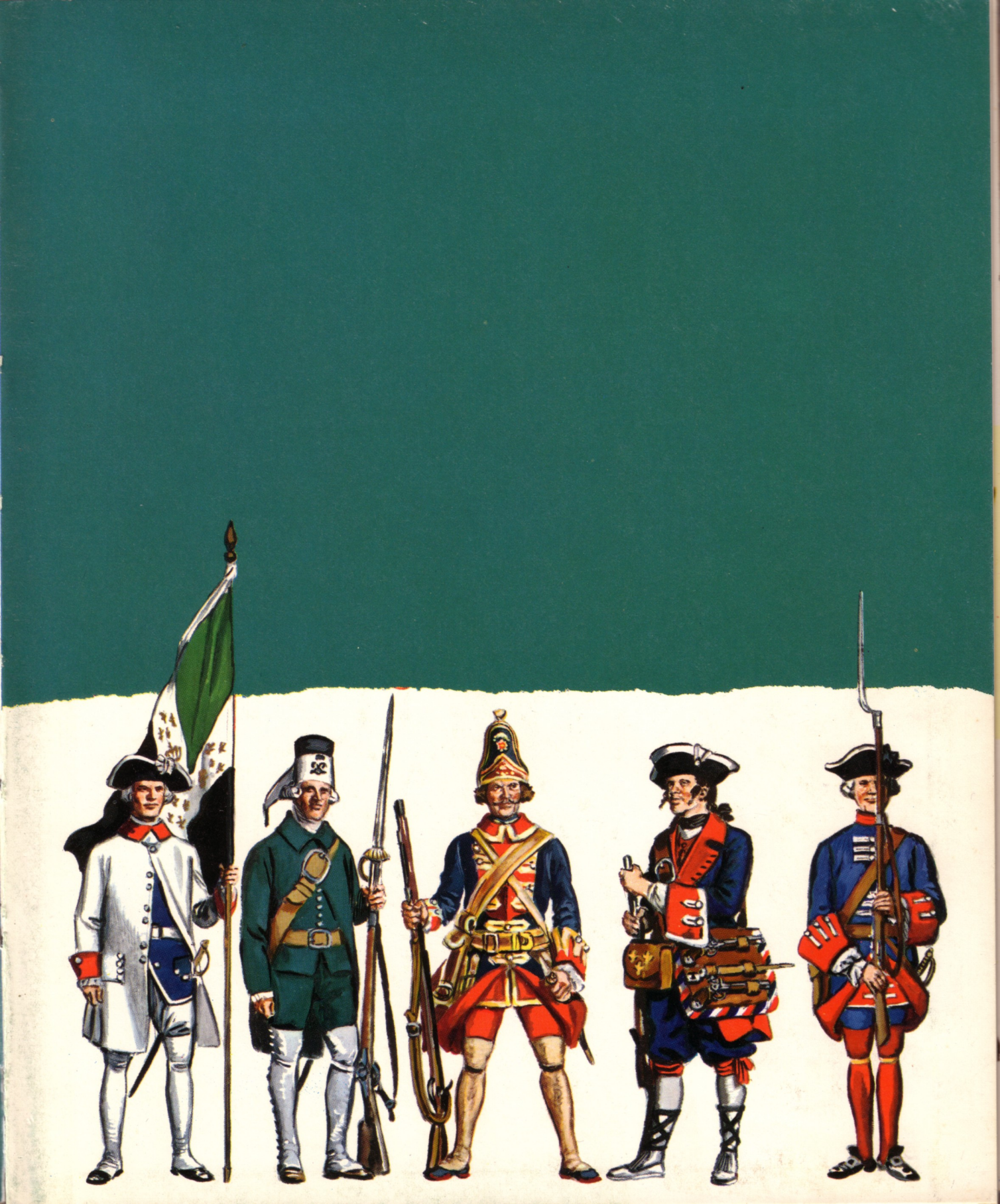
Préface du général Koenig

le costume et les armes des soldats de tous les temps

1. des pharaons à louis XV



CASTERMAN



le costume et les armes des soldats de tous les temps

DES MÊMES AUTEURS, DANS LA MÊME COLLECTION :

Le Costume et les Armes des soldats de tous les temps

Tome 2 : De Frédéric II à nos jours

L'Uniforme et les Armes des soldats du premier Empire

Tome 1 : Des régiments de ligne français
aux troupes britanniques, prussiennes et espagnoles

Tome 2 : De la Garde impériale
aux troupes alliées, suédoises, autrichiennes et russes

L'Uniforme et les Armes des soldats de la guerre 1914-1918

Tome 1 : Infanterie - Blindés - Aviation

Tome 2 : Cavalerie - Artillerie - Génie - Marine

L'Uniforme et les Armes des soldats de la guerre 1939-1945

Tome 1 : France, Allemagne, Autriche, U.R.S.S., Tchécoslovaquie,
Pologne, Belgique, 1933-1941
Infanterie - Cavalerie - Blindés - Aviation

Tome 2 : Grande-Bretagne, Allemagne, France, Italie,
Finlande, Norvège, Croatie, Slovaquie,
Bohême-Moravie, légions russes, 1939-1943
Infanterie - Cavalerie - Blindés - Aviation - Marine

Tome 3 : États-Unis, Japon, Chine - Évolution des grandes armées 1943-1945
France libre, Milice, volontaires en Grande-Bretagne -
Danemark, Pays-Bas, États balkaniques et danubiens -
Parachutistes, commandos, artillerie, engins balistiques, sous-marins.

L'Uniforme et les Armes des soldats de la guerre en dentelle (tome 1).

A paraître :

L'Uniforme et les Armes des soldats de la guerre en dentelle (tome 2)

ISBN 2-203-14302-9

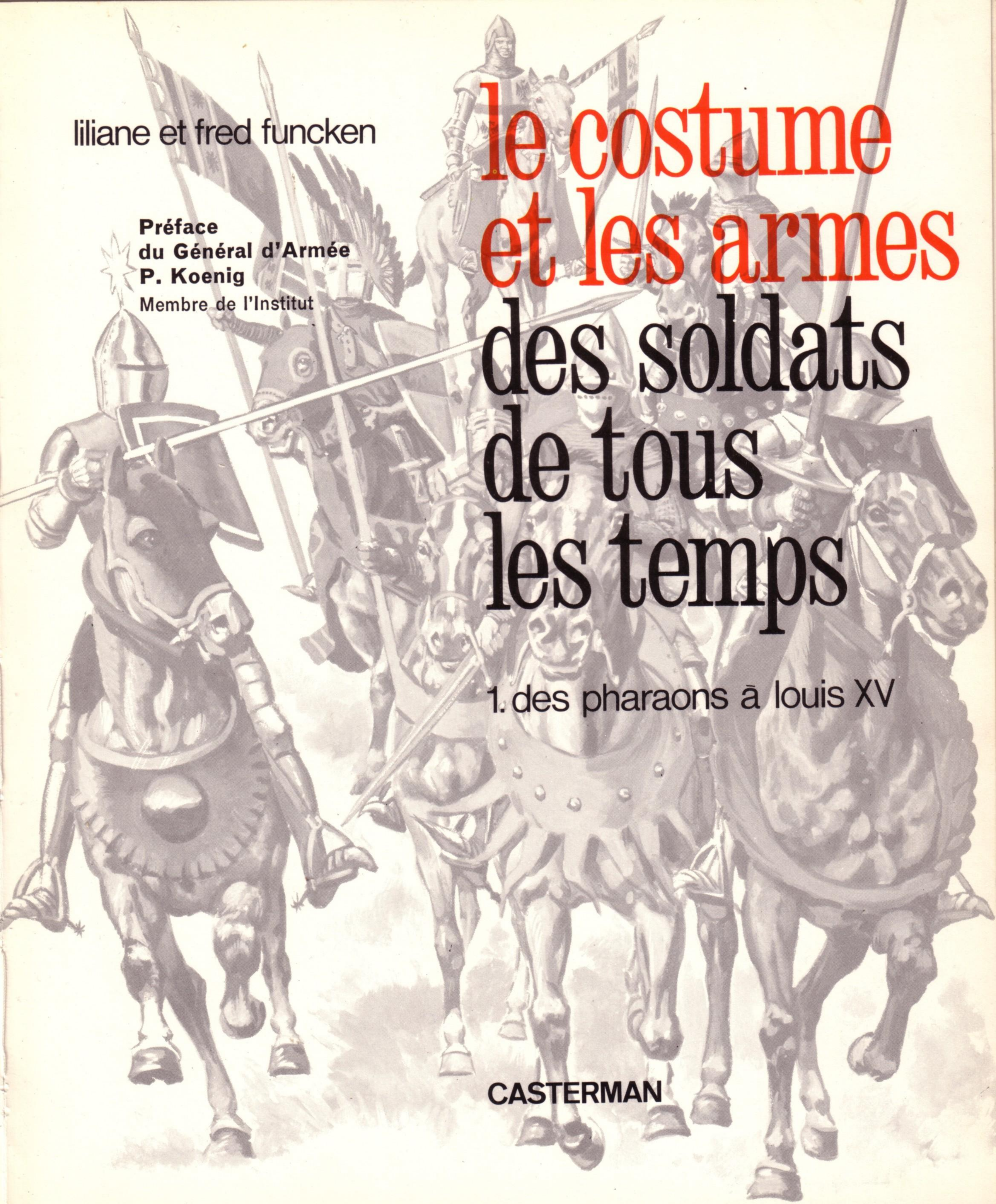
© CASTERMAN 1966. — *Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.*

liliane et fred funcken

le costume et les armes des soldats de tous les temps

1. des pharaons à louis XV

Préface
du Général d'Armée
P. Koenig
Membre de l'Institut



CASTERMAN

LE GÉNÉRAL KOENIG

J'ai quelque peu hésité à accepter d'écrire ces lignes en guise de préface à un ouvrage sur "Le Costume et les Armes de tous les temps", édité dans une série dite "Globerama". Je redoute ces néologismes qui, je l'accorde, font image, mais ne trouveront jamais place dans le dictionnaire de l'Académie ! Je reconnais par contre et très volontiers que - d'après les planches qui m'ont été présentées - les reproductions de costumes, d'uniformes, d'armures et d'armes sont, dans leur ensemble bonnes, voire remarquables pour un ouvrage de vulgarisation à l'usage de la jeunesse et qui ne peut évidemment prétendre à l'érudition la plus minutieuse : que les auteurs et l'éditeur soient complimentés.

En tant que Président d'Honneur de la Société des Collectionneurs de Figurines Historiques, je souhaite que les deux albums que voici reçoivent le meilleur accueil du jeune public auquel ils s'adressent. Le texte en est sobre, facile à lire; les dessins sont vivants, les couleurs reproduites avec netteté. Déjà, au cours de la tourmente de 1914-18, les Armées de nombreux pays - dont le nôtre - avaient perdu l'éclat des uniformes aux coloris attirants. Durant la 2ème Guerre Mondiale, cette tendance s'accentua. Ainsi que je l'ai déjà écrit, les Armées de la seconde partie du XXème Siècle sont, à quelques exceptions près, condamnées désormais aux tenues de teintes tristes, ternes. Ces deux albums font revivre le temps des uniformes prestigieux. Ils susciteront sans doute des vocations précoces de collectionneurs appelés à grossir, plus tard, les rangs des Sociétés qui groupent des membres de toute condition sociale épris de l'amour des figurines et recherchent avec une passion sans cesse grandissante et une connaissance toujours plus éclairée, l'exactitude des moindres détails.

Peut-être aussi, dans les temps que nous traversons, humbles mortels, éveilleront-ils chez plus d'un lecteur, la noble vocation du métier des Armes. Ce ne serait pas la première fois qu'un tel miracle se produirait. Je m'en féliciterais de tout coeur !

Général d'Armée P. KOENIG
Membre de l'Institut.

L'Égypte

Immense oasis de mille deux cents kilomètres de long, l'Égypte, présent du Nil, suscita de tous temps les convoitises.

Pendant plus de quatre mille ans, les Pharaons luttèrent, avec des fortunes diverses, contre les envahisseurs. Tantôt ils remontaient le Nil pour contenir les tribus nègres, tantôt ils combattaient les Asiatiques qui s'infiltraient par l'isthme de Suez. Ces derniers étaient eux-mêmes poussés par les hordes conquérantes des Assyriens et des Hittites.

Si la plupart des Pharaons se cantonnèrent à la défense et aux razzias, les Thoutmès et les Ramsès, plus entreprenants, menèrent une série de campagnes qui étendit leur empire jusqu'à l'Euphrate.

A la guerre, le Pharaon, incarnation d'Horus — fils du dieu Soleil et souverain de l'Univers —, portait un corselet cuirassé, de couleur bigarrée, et un large collier émaillé retenu par une chaîne d'or. Sa tête était coiffée du kopersh, casque de guerre garni de l'uraeus. Le Pharaon était monté sur un char richement orné, attelé de deux chevaux empanachés et cuirassés d'épaisses couvertures ouatées. Les chevaux étaient amenés en Égypte par les envahisseurs hyksos.

Autour du Pharaon se groupaient une multitude de chars légers montés chacun par deux guerriers.

L'armée était constituée de militaires de métier, souvent même de militaires de père en fils. En échange de leurs services, le Pharaon leur attribuait une portion de terre individuelle, confiscable en cas de non-obéissance aux appels aux armes.

1. Pharaon sur son char de guerre. Dans la main droite il tient son fouet et une faucille. — 2. Char de guerre ordinaire.

1

2 L. F.

Venait ensuite la masse de la grosse infanterie. Torse nu, l'abdomen protégé par un pagne de toile recouvert de plaques de cuir[1], ces soldats étaient coiffés de la lourde perruque en crin, laine ou fibre de palmier qui faisait office de casque. Ils portaient la lance à pointe de cuivre[2] et le bouclier de bois peint ou recouvert de cuir.

L'infanterie légère se composait d'archers dont les flèches aux pointes d'os ou de silex harcelaient l'ennemi avant le choc décisif. L'arc qu'ils employaient (avec sa bizarre cassure) n'a pas cessé d'intriguer les archéologues. Aucun exemplaire de cette arme n'a été retrouvé; seules les fresques et les peintures murales en donnent une image — malheureusement trop peu détaillée. Il est généralement admis que cette arme était formée de deux pièces réunies de façon à dessiner un angle obtus. Mais par quel moyen?... Peut-être par une puissante charnière de corne faisant office de lame de ressort...[3]

Certaines unités d'élite portaient une cuirasse constituée de plusieurs épaisseurs (dix-huit parfois) de lin collées ensemble après avoir subi une longue macération dans du vin salé. Si cette cuirasse ne protégeait pas des coups de pointe, elle supportait aisément les coups de taille.

Les mercenaires étaient nombreux et appréciés, depuis les Noirs du Soudan jusqu'aux Libyens et aux belliqueux Shardanes de Tripolitaine, fameux pour leur bravoure indomptable. Plus tard vinrent s'ajouter les Grecs.

1. p. 13, *9*; 15, *8*. — 2. p. 13, *1-15-22*. — 3. p. 11, *1*; 13, *10*.

1. Fantassin égyptien. — 2. Archer de l'infanterie légère. — 3. Pharaon en tenue de guerre. — 4. Archer nubien (de Nubie, contrée située entre l'Égypte et l'Abyssinie). — 5. Porte-enseigne* nubien. — 6. Officier des troupes d'élite vêtu d'une cuirasse*. — 7. Soldat porteur d'un insigne de guerre servant à transmettre les signaux. — 8. Soldat protégé par une cuirasse* en peau de crocodile. — 9. Soldat armé d'une faucille et d'un brise-épée. — 10. Auxiliaire soudanais. — 11-12-13-14. Pointes de flèches. — 15. Fer de lance. — 16-17. Arcs. — 18-19-20. Armes néolithiques égyptiennes en silex d'un travail jamais surpassé. — 21. Poignard. 22. Fer de lance. — 23. Couteau-massue. — 24. Poignard. — 25-26. Haches d'honneur. — 27. Fauchard*. — 28-29-30. Poignards.

1

2

3

4

5

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

6

7

8

9

10

Quant aux recrues levées parmi les paysans, elles formaient une masse imposante mais plus décorative qu'efficace. L'Égyptien aimait trop la vie (peut-on l'en blâmer ?) pour faire un bon guerrier. Les soldats improvisés avançaient sous le soleil brûlant; leurs pas traînants soulevaient un nuage de poussière qui, vu de loin, impressionnait certes l'ennemi.

Ces figurants étaient pauvrement armés d'épieux, de javelines et de frondes; leurs boucliers étaient faits de deux planches jointes et grossièrement peintes à l'imitation de la peau de vache.

Les officiers offraient un net contraste avec leurs soldats. Ils portaient des cottes de mailles, des cuirasses d'écailles[1] et même parfois en peau de crocodile. Leurs casques étaient en cuir ou en toile matelassée. Leurs armes étaient variées : épées, sabres courts, barres à parer, poignards et haches.

Les évolutions des différents corps d'armée au combat étaient dirigées à l'aide d'insignes spéciaux montés sur de longues hampes et agités selon un code bien établi[2]. Des « décorations » apparaissent : colliers d'or et d'argent, armes d'honneur[3].

L'Égyptien n'a pas changé au cours des millénaires, si ce n'est qu'il méprise plus encore les vertus guerrières et laisse bientôt aux mercenaires le soin de veiller sur sa tranquillité. Un vieux scribe a décrit à son fils la condition du soldat : *Il porte ses vivres et son eau sur son épaule, comme un âne, l'échine rompue. Il boit de l'eau pourrie. Devant l'ennemi, il n'est plus qu'un oiseau qui tremble. Revenu en Égypte, il n'est plus qu'un vieux bois rongé de vers.*

1. p. 13, *6*. — 2. p. 13, *7*; 15, *12*. — 3. p. 13, *25-26*.

1. Garde du corps étranger du pharaon. — 2. Auxiliaire retenuu (peuplade sémitique). — 3. Casque d'un guerrier des « peuples de la mer ». — 4. Casque hittite. — 5. Fantassin philistin. — 6. Chariot de guerre philistin. — 7. Bouclier de chef égyptien. — 8. Soldat égyptien et son bouclier à œillère. — 9. Massue avec protège-main. — 10. Sabre. — 11. Carquois. — 12. Emblème militaire. — 13. Brise-lance. — 14. Sabre. — 15. Auxiliaire temehu originaire de la Palestine.

1

2

3

4

5

6

L.F.

7

8

9

10

11

12

13

14

15

L'Assyrie

A l'époque de la XVIIIe dynastie, les petits royaumes de l'Euphrate subissaient la loi des grands Pharaons conquérants. Toutefois, au contact des envahisseurs, les Chaldéens développaient peu à peu leur instinct guerrier.

Vers 1125, les Assyriens, devenus puissants, opéraient leurs premières conquêtes en Arménie, en Syrie et en Chaldée sous le règne de Téglath-Phalazar. Dès lors, les victoires se succédèrent. Assur-Nazirpal envahit la Syrie, la Mésopotamie et la Judée. Sargon, après lui, multiplia les conquêtes. Affolés, les Égyptiens lancèrent leurs alliés de Syrie et d'Israël contre l'Assyrie. Sargon les écrasa, forçant les Égyptiens à intervenir. Le choc eut lieu à Raphia, au sud de Gaza (720 avant J.-C.). Sargon fut une fois de plus vainqueur; mieux, il ouvrit ainsi la voie à ses successeurs Sennachérib, Asarhaddon, Assurbanipal, qui pénétrèrent dans l'Empire, prirent Thèbes (662 avant J.-C.) et occupèrent ainsi toute l'Égypte.

Quels sont donc ces guerriers auxquels rien ne résistait? Indiscutablement la meilleure armée du monde : homogène, rompue à toutes les tactiques de combat, habile à l'embuscade, méthodique dans les sièges. Nul ne peut lui résister, quel que soit le terrain choisi. En campagne, l'armée assyrienne alignait un éventail complet de corps spécialisés.

Quel spectacle que celui de l'armée défilant par la somptueuse porte d'Ishtar, décorée de taureaux et de griffons émaillés, tandis que les volutes d'un sacrifice s'effilochent au faîte de la tour de Babel!

Du haut des maisons, la foule applaudissait les guerriers. Elle se pressait aussi sur les murailles de briques cuites cimentées au bitume. Murailles formidables, hautes de cinquante mètres, larges de vingt-cinq — deux quadriges pouvaient s'y croiser —, flanquées

1-2-3-4-5. Différentes formes de casques assyriens. — 6. Carquois en cuir moulé. — 7. Arc et flèche. — 8. Poignard à manche en forme de tête de cheval. — 9. Bouclier en bois. — 10. Bouclier en bronze émaillé. — 11-12-13. Différentes formes de fers de hache. — 14. Empereur assyrien sur son char de guerre. — 15-16. Épées. — 17. Haches à deux tranchants. — 18. Faucille. — 19. Massue. — 20. Épée. — 21. Fer de hache.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

de deux cent cinquante tours carrées et percées de cent portes de bronze.

Le soldat de la grosse infanterie était coiffé du casque de bronze, son torse était protégé par une épaisse tunique de toile ou de peau recouverte de plaques de métal; un baudrier en sautoir supportait une épée de bronze. Il portait la lance et le bouclier de cuir orné de métal.

Le soldat assyrien, coquetterie inattendue, était particulièrement attentif aux soins de sa chevelure et de sa barbe.

Il partageait ses cheveux en une raie médiane, les ramenait derrière les oreilles où il les frisait en petites boucles. Il frisait aussi soigneusement sa moustache et sa barbe; toutes deux étaient cosmétiquées.

Les guerriers complexés par un système pileux déficient palliaient cette carence par des postiches fort bien exécutés.

Les archers formaient un corps distinct, mais, à part leur armement, ils ne différaient guère des piquiers; ils portaient comme eux la tunique, les pantalons collants et les jambières de cuir[1].

L'infanterie légère, destinée à une grande mobilité, était dépourvue de cuirasse et armée de javelots ou d'arcs. Un léger bouclier en clayonnage de joncs complétait son armement.

Chaque guerrier portait une outre sur le dos; il la gonflait pour l'utiliser comme flotteur au passage des cours d'eau. Préfiguration des canots d'assaut, de légères embarcations faites de cuir imperméabilisé au bitume permettaient même le transport de petits groupes d'assaut et d'un char de combat.

1. p. 19, *3*.

1-2-3-4. Différents types de guerriers assyriens. Le 1 porte une longue tunique cuirassée. — 5. Raiders assyriens. — 6-7-8. Javelots*. — 9. Casque de chef.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

1-2-3-4-5. Harnais. Le 1 appartient à la monture d'un empereur. 6. Char de guerre assyrien; le conducteur porte une cuirasse* à plaques.

La cavalerie comportait elle aussi ses deux groupes distincts : lanciers et archers. Son rôle était extrêmement important car, indépendamment de sa participation aux grandes batailles, elle constituait le groupe de combat le plus mobile et le plus rapide pour la guerre de surprise.

Véritables commandos avant la lettre, les cavaliers assyriens s'infiltraient en pays ennemi, éclairant le gros de l'armée. Ils incendiaient les villages, terrorisaient la population parfois fort loin à l'intérieur des terres. Dans ces raids, ils emportaient en croupe des fantassins armés à la légère, charge supplémentaire que supportaient aisément leurs robustes chevaux[1].

Les cavaliers, casqués comme l'infanterie, montaient sans selle ni étriers ni éperons : sur une simple couverture. En plus de la cuirasse, ils portaient parfois une culotte d'écailles métalliques.

Un puissant corps de chariots de guerre existait dès le XIII^e siècle avant J.-C. Tout d'abord attelé d'ânes sauvages, le char aux roues massives devint, après la domestication du cheval, un puissant instrument de conquête. Montés par deux ou trois hommes armés de javelots et d'arcs, les lourds chariots de guerre enfonçaient l'infanterie adverse imprudemment avancée en rase campagne.

L'ennemi se réfugiait-il dans une ville fortifiée ? Aussitôt le corps du génie intervenait. Ses membres étaient équipés de casques épais et de longues tuniques de mailles. Ils sapaient des murailles et creusaient des tranchées, protégés par d'énormes boucliers de bronze.

Si l'ouvrage s'avérait trop résistant, les machines de siège étaient assemblées. Le bélier géant, énorme tronc d'arbre monté sur roues, était poussé sur les portes dont les poutres se disjoignaient rapidement grâce à son trépan de bronze. Les tours roulantes et les échelles

1. p. 19, *f*.

1

2

3

4

5

6

assaillaient les murailles tandis que des archers d'élite, littéralement blindés, en décimaient les défenseurs.

La Bible a cité des machines assyriennes pouvant lancer des épieux et des blocs de pierre à grande distance dès le VIII^e siècle avant J.-C.

La ville prise, c'était le massacre. L'Assyrien ne connut pas la pitié; il sembla au contraire se délecter dans l'atrocité. Malheur aux vaincus! Les prisonniers étaient passés au fil de l'épée ou livrés aux flammes. D'autres étaient mutilés; quant aux chefs, ils étaient écorchés vifs et leur peau était destinée à garnir les murailles. Une prime récompensait le soldat pour chaque tête d'ennemi vaincu. Des scribes comptabilisaient très scrupuleusement les horribles trophées qui leur étaient présentés. Ensuite, au gré de leur fantaisie, les vainqueurs s'amusaient à une macabre partie de boules, ou bien, facétieux, attachaient leurs encombrants trophées aux ceps de vigne entourant la cité.

De longues théories de captifs étaient emmenés fers aux mains et aux pieds; ils devaient travailler aux constructions royales. Le pillage, un véritable nettoyage par le vide, remplit une multitude de chariots. Or, argent, métaux précieux, armes, tissus de prix et meubles formaient un somptueux bric-à-brac qui allait embellir davantage encore Babylone, la « Porte de Dieu ».

Mais le monarque triomphant n'était pas encore satisfait. Les temples du vaincu devaient être méthodiquement détruits; ses fortifications rasées; tous les arbres abattus et les moissons incendiées.

Assurbanipal lui-même l'a dit : *Sur une distance d'un mois et vingt-cinq jours de marche, je dévastai le pays, j'y répandis le sel et les épines... Je fis cesser les cris joyeux dans les campagnes où je laissai s'établir les onagres et les gazelles et toutes les espèces d'animaux sauvages...*

1. Tour d'assaut roulante munie d'un brise-muraille. — 2. Bélier brise-muraille. — 3. Les assiégés tentent de neutraliser l'effet du brise-muraille. — 4. Archer en vêtement cuirassé. — 5. Sapeurs.

1
2
3
4
5

Les Mèdes et les Perses

Tandis que l'empire assyrien atteignait le faîte de sa puissance deux peuples à la peau blanche et aux cheveux lisses, pasteurs et agriculteurs, s'étaient installés dans les montagnes du plateau de l'Iran.

Les Mèdes avaient choisi le nord de l'Iran et leurs parents les Perses la région moins fertile du bord du golfe Persique. Soumis aux régimes du climat tour à tour torride et glacial, ces aryens, travailleurs infatigables, allaient devenir d'excellents soldats. Il ne leur manquait plus qu'un chef pour les transformer en conquérants.

C'est du peuple perse que devait surgir le maître attendu. En 549 avant J.-C., Cyrus imposa son autorité aux Mèdes et aux Perses : il prépara aussitôt la conquête de l'Orient.

Il fit construire Persagadès — le camp des Perses —, forteresse et palais, entouré de jardins magnifiques. (L'Iran n'est-il pas la terre des fleurs, dont la reine est la rose ?)

C'est à partir de ce *paradaïza* — le mot nous est resté — que Cyrus allait conquérir un gigantesque empire.

Trois adversaires puissants s'opposaient à Cyrus : Nabonide, roi de Babylone, le Pharaon égyptien et le célèbre et richissime Crésus, roi de Lydie.

Le roi décida d'attaquer le souverain lydien : ses trésors étaient tellement tentants ! Chaque jour ils grossissaient en effet de l'apport des mines d'or de Tmolos et des pépites roulées par le torrentueux Pactole.

L'armée se mit en marche, sous le brûlant soleil de l'été, vers Sardes, la capitale lydienne.

La majeure partie de l'infanterie portait la tunique de cuir garnie d'écailles, le pantalon et le bonnet de feutre ou de laine appelé tiare. Les armes offensives étaient la lance, l'arc, la massue et le poignard. Le bouclier médique, nommé gerrhe, évoquait la forme du violon; il était fait d'un clayonnage d'osier[1].

La cavalerie, armée de l'arc, était équipée de montures magnifiques élevées dans les fertiles vallées de l'Iran. Les chevaux, qui étaient ferrés, portaient parfois des plaques protectrices au front et aux jarrets.

Un corps de chars de guerre complétait cette puissante armée.

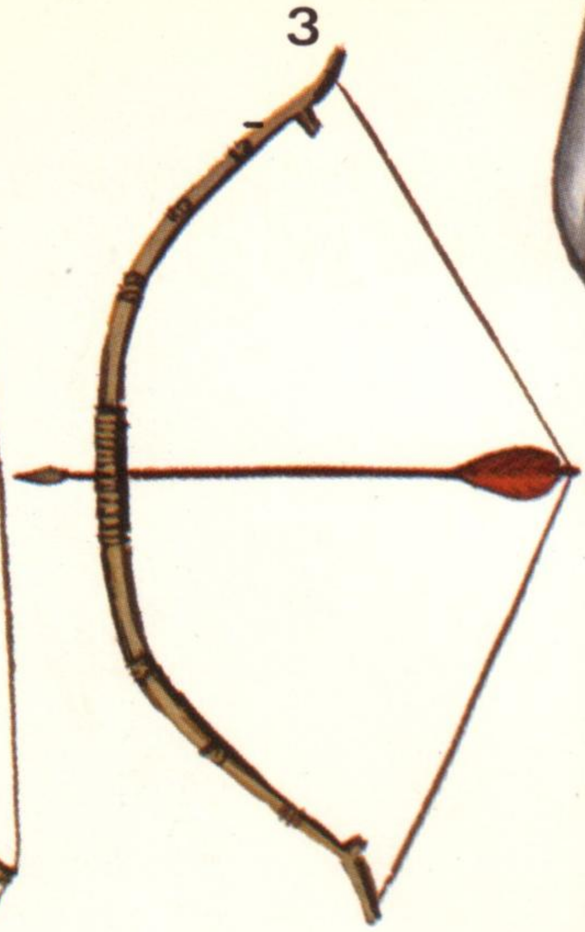
1. p. 25, 7.

1-2-3. Arc composite. Sa puissance n'a jamais été surpassée. En 1 : débandé. En 2 et 3 : prêt au tir et bandé. 4-5. « Immortels », soldats de la garde des Grands Rois. — 6. Épée et son fourreau. — 7. Bouclier en jonc tressé. — 8-9. Casques en cuir. — 10. Casque en bronze.

1

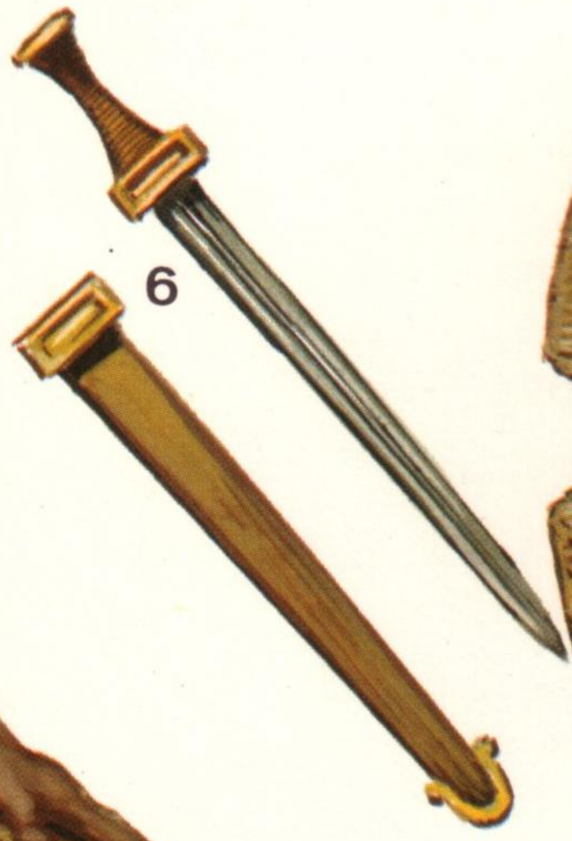
2

3



4

6



7

8

9

10

5

La flèche des chars et leurs moyeux étaient garnis de lames de faux à l'aspect meurtrier[1].

Enfin, innovation qui allait s'avérer décisive, Cyrus emmenait avec lui un corps d'auxiliaires montés à dos de chameaux[2].

La première partie de la campagne d'été fut indécise; Crésus recula, attendant l'hiver qui allait arrêter les opérations et lui permettre de rameuter ses alliés égypto-assyriens. Mais Cyrus bouscula la tradition; il poussa son armée toujours plus loin jusqu'à la plaine de Thymbrée, en Phrygie, où, cette fois, Crésus décida d'accepter le combat.

Une des plus sanglantes batailles de l'Antiquité allait commencer.

Cyrus, inquiet de l'extraordinaire maestria des cavaliers lydiens, avait mis au point une ruse de guerre originale. Il plaça des chameaux au premier rang. Ceux-ci portaient sur leur dos une petite tour bardée de plaques de fer, dans laquelle se retranchaient deux archers. Mais le génial commandant en chef comptait moins sur ses archers que sur l'effet psychologique et... olfactif produit par les flegmatiques ruminants. Son attente ne fut pas trompée. Les chevaux ennemis s'effarouchèrent; l'habile stratagème rompit leur élan. Les chars, alors, chargèrent et s'enfoncèrent comme un coin dans l'armée de Crésus. Mais celle-ci supporta le choc et réagit par une contre-attaque. Cyrus sentit ses troupes fléchir; se mettant à la tête de sa cavalerie lourde, il contourna l'ennemi et l'attaqua à revers.

A la nuit, les Lydiens lâchèrent pied et se réfugièrent dans la ville fortifiée de Sardes. Quatorze jours de siège en eurent raison, mais, à l'encontre des méthodes assyriennes, Cyrus épargna les vaincus et accueillit Crésus parmi ses conseillers. Le butin fut énorme... Aussi l'avisé Cyrus se garda-t-il bien de le laisser se disperser. Ses soldats durent se contenter d'une modeste récompense : les vaincus leur apprirent le jeu des osselets et des dés.

Après la Lydie, la Chaldée. En 539 avant J.-C., Cyrus arriva devant Babylone... la prestigieuse cité aux jardins suspendus, une des sept merveilles du monde.

Le soir venu, le conquérant perse resta interdit devant la cité illuminée, resplendissant de mille feux allumés au naphte qui gît à fleur de terre.

Le prince de la cité, Bêlshar-Ousour, le Balthazar biblique, qui

1. Officier perse. — 2. Garde d'Anatolie. — 3. Guerrier perse. — 4. Guerrier mède. — 5. Porte-enseigne*. — 6. Char de guerre armé de faux.

1. p. 27, *6*. — 2. p. 29, *2*.

1

2

3

4

5

6

L.F.

commandait en l'absence de son père, le roi Nabonide, ne s'émut guère. Les vivres abondaient, la garnison était nombreuse et, enfin, l'Euphrate aux eaux limoneuses constituait une défense naturelle infranchissable.

Mais Cyrus entreprit alors d'étranges travaux de terrassement qui amusaient beaucoup les assiégés. Bientôt fut grande leur consternation lorsqu'ils virent baisser l'Euphrate qui se transformait en un ridicule ruisseau d'eau boueuse.

Les soldats de Cyrus, reprenant les outils de laboureur, avaient détourné le cours du fleuve. Babylone fut prise. Tout le reste de l'empire assyrien se soumit sans combat au conquérant généreux et chevaleresque.

Cyrus mourut en plein combat, dans une expédition contre les Scythes de Russie (528 avant J.-C.).

C'est son fils Cambyse qui acheva l'œuvre paternelle en conquérant l'Égypte (525 avant J.-C.).

Darios, qui régnait de 521 à 485 avant J.-C., étendit et organisa l'empire perse.

Son armée, composée de troupes nationales et d'auxiliaires étrangers, fut réputée invincible. L'historien Procope rapporta le curieux système de recensement utilisé par les Perses : l'armée défilait devant le trône royal et chaque soldat déposait une flèche dans un des vastes paniers disposés à cet effet. Le défilé terminé, les paniers étaient cachetés du sceau impérial. Au retour de la guerre, une nouvelle revue avait lieu au cours de laquelle chaque soldat reprenait une flèche. Un officier comptait alors les flèches restant dans les paniers et obtenait ainsi le nombre des morts, blessés ou prisonniers absents.

Le Grand Roi s'adjoignit une garde particulière, les « Immortels », corps d'élite fort de 10.000 hommes. Coiffés du turban et vêtus d'étoffes de prix, ils étaient armés de la lance, de l'arc et du poignard[1]. Leur effectif était régulièrement complété au fur et à mesure des pertes.

Assis sur son trône d'argent et d'or, Darios songe à son plan d'impérialisme universel. Les Scythes, décidément indomptables, lui avaient abandonné la Thrace avant de disparaître dans leurs steppes immenses.

La prochaine étape sera donc la Grèce.

1. p. 25, *4-5*.

1. Cavalier perse. — 2. Chameau de guerre. — 3. Cavalier cuirassé. Il porte un casque à éclisses* de métal battu. — 4. Cavalier auxiliaire assyrien. — 5. Guerrier phrygien armé d'une double hache, arme favorite de ce peuple. — 6. Cavalier scythe. — 7-8-9. Guerriers phrygiens. — 10. Carquois. — 11-12. Casques. — 13. Bouclier.

1

2

3

4

10

11

12

13

5

6

7

8

9

La Grèce

Les armes des premiers temps de la Grèce étaient principalement en bronze. Dès le IIIe millénaire, les navigateurs crétois importèrent l'étain qui, mélangé au cuivre dans la proportion de 10 %, devait produire l'alliage dont l'usage persista jusqu'aux époques classiques.

Certains fondeurs y amalgamaient d'autres métaux, tels que le plomb, la calamine[1] et même l'argent, selon des formules tenues jalousement secrètes.

Parmi ces formules, celle du bronze corinthien à l'éclat incomparable était due à une circonstance fortuite. Lors du siège et de l'incendie de Corinthe par Mummius en 146 av. J.-C., les objets de bronze, d'argent et d'or, liquéfiés par l'ardeur du brasier, formèrent de véritables ruisseaux de matière en fusion. L'alliage ainsi obtenu était d'un si bel aspect que les fondeurs s'appliquèrent à le reproduire artificiellement.

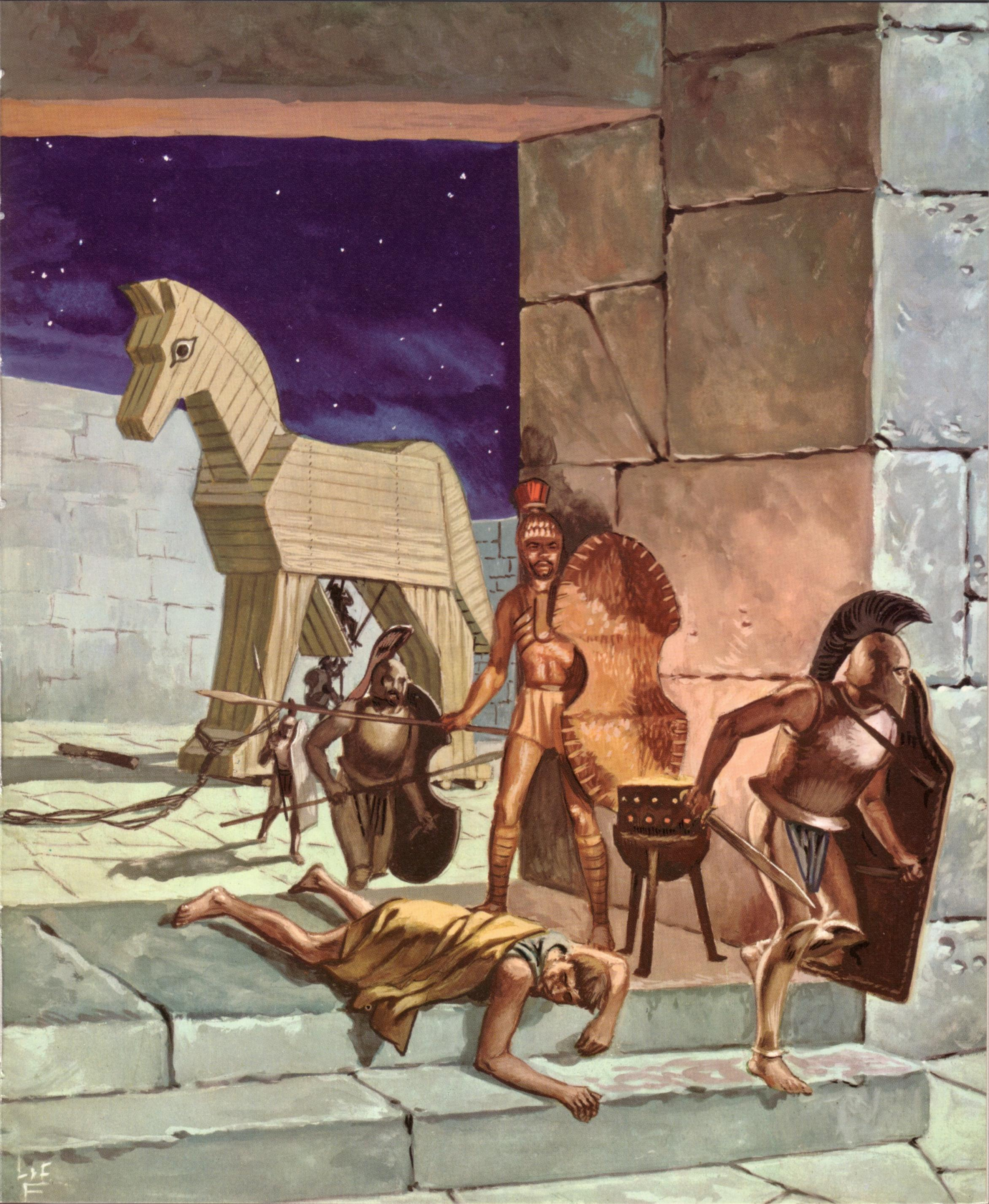
Le fer était connu lui aussi dès l'an 1000 avant J.-C., mais son emploi était très limité, étant donné sa rareté qui en faisait un métal précieux.

Les anciens ont aussi connu l'acier, fer allié à une faible quantité de carbone. On sélectionnait les aciers par enfouissement, c'est-à-dire qu'on les enterrait dans le sol : les morceaux épargnés par la rouille étaient reconnus de qualité supérieure et réservés aux armes de choix. La trempe de l'acier dans l'eau ou dans l'huile était aussi connue des anciens. Homère a décrit cette opération dans l'*Odyssée*. C'est aussi à Homère que nous devons l'essentiel de nos connaissances sur les méthodes et les armes des combattants de la guerre de Troie (environ 1180 avant J.-C.), qu'il a décrites dans son *Iliade*.

1. Sorte de zinc.

LE CHEVAL DE TROIE

Sortant furtivement du ventre du célèbre cheval de bois, Ulysse, Tissandre, Macaon, Ménélas et maints autres fameux guerriers vont ouvrir à l'armée grecque les portes de Troie. Cette dernière sera détruite et jamais la fière cité du roi Priam ne resurgira de ses ruines. Le guerrier, près du brasero, porte un casque en dents de porc.



Les nombreuses représentations des héros troyens dues aux artistes grecs des temps postérieurs ne sont d'aucune valeur pour l'époque qui nous occupe. Par contre, elles sont d'une richesse et d'une précision incomparables pour le costume militaire de leurs contemporains.

Les héros d'Homère avaient comme armes défensives : le casque, la cuirasse, le bouclier et les cnémides. Le casque était généralement de bronze avec visière, couvre-nuque et cimier de plume ou muni d'une longue crinière. Un modèle de casque décrit par Homère comme étant constitué de défenses de verrat avait longtemps plongé les archéologues dans la plus profonde perplexité. Et ce jusqu'au jour où les fouilles faites dans une tombe livrèrent un casque fait de rangées parallèles de dents de porc[1].

La cuirasse consistait en un justaucorps de cuir ou de bandes de toile renforcée; sur ce sujet, les passages des poèmes homériques paraissent être de date plus récente — donc sujets à caution.

Le bouclier était long, couvrant souvent le combattant de la tête aux pieds; il servait aussi de couchette et de civière. Un autre type de bouclier est caractéristique de cette époque : le bouclier échancré sur les côtés en forme de 8. Considérablement plus léger, il explique les nombreuses blessures aux cuisses et aux flancs subies par les héros de l'*Iliade*[2].

Les cnémides terminaient l'équipement défensif. Elles consistaient en bandes d'étoffe ou de cuir, que les personnages de haut rang fixaient à l'aide de boucles en métal précieux. Les pieds étaient chaussés de sandales. L'armement offensif comprenait principalement la lance à lame peu large arrondie vers la douille[3] et garnie

1. p. 31, centre. — 2. Ces deux boucliers sont représentés p. 31. — 3. Douille : partie creuse dans laquelle s'adapte le manche.

CASQUES GRECS

1a et b. Casque dorien dans ses deux positions. — 2. Casque grec dont le nasal a disparu (à comparer avec le 3). — 3. Casque italo-grec. — 4. Casque corinthien. — 5. Casque attique à garde-joues mobiles. — 6. Casque béotien, une des formes les plus populaires. — 7. Casque corinthien. — 8. Casque du IV^e siècle avant J.-C.

a

b

1

4

2

3

5

6

7

8

L.F.

au milieu d'une arête tranchante; une épée courte ou un poignard — le parazonium — complétaient cet armement.

Les guerriers grecs de cette époque connaissaient le char mais semblent avoir préféré le combat à pied, se contentant de lancer quelques javelots avant de quitter leur véhicule.

La cavalerie de guerre ne semble pas avoir été employée non plus.

Les fantassins ordinaires, guerriers inférieurs qui suivaient les héros d'Homère, étaient absolument dépourvus d'armures. Ils portaient un léger bouclier de bois, quelques javelines, et lançaient de loin des cailloux à l'aide d'une fronde de laine. Si les héros d'Homère dédaignaient la fronde, ils excellaient au lancement des pierres avec la main. Tels nos modernes joueurs de quilles, ils défonçaient les boucliers ennemis à l'aide des plus grosses pierres qu'il pouvaient porter. C'était la pratique du lancement du disque qui les entraînait à ce mode de combat.

L'arc, jugé indigne d'un héros, était laissé aux subalternes. Si un Pâris, un Teucros daignent parfois employer l'arc, ce n'est qu'occasionnellement et pour signaler leur adresse extraordinaire. Ainsi, Énée, voyant les lignes des Troyens décimées par Diomède, fera appel au divin Pandaros : « Pandaros, où sont ton arc et tes flèches? Fais voler un trait sur ce héros que je ne puis reconnaître; vois comme il triomphe. »

Il est remarquable qu'à part certaines mêlées générales, beaucoup de rencontres prenaient l'allure de combats singuliers. Tout au long du récit d'Homère, nous voyons les héros s'affronter. Les deux ennemis se parlent, se défient et s'insultent. L'un et l'autre

RETRAITE DES DIX MILLE

Quatorze mille mercenaires grecs, auxquels l'histoire a donné le nom de « Dix Mille », avaient victorieusement combattu dans l'armée de Cyrus le Jeune, qui cherchait à chasser son frère Artaxerxès II du trône de Perse. Cyrus ayant été tué à la bataille de Cunaxa sur l'Euphrate (401 av. J.-C.), les troupes perses de l'usurpateur se débandèrent tandis que les Grecs commençaient une périlleuse retraite sous la conduite de l'Athénien Xénophon. Son livre l'*Anabase* décrit magistralement les souffrances et les multiples difficultés que durent surmonter les Grecs au cours de leur retraite de l'Euphrate à la mer Noire. Notre illustration les montre au cours de leur traversée des monts d'Arménie, dans le vent glacial de décembre.

guettent le moment de distraction ou d'énervement qui permettra à la lance de frapper à l'improviste, tactique qui prouve à quel point le bouclier formait une excellente défense. Les combattants agitent constamment leur lance, feintant, esquivant avec le bouclier, l'abaissant et le relevant tour à tour. Il est aisé de s'imaginer que le plus bavard devait aussi être le plus robuste. A la longue, le bras gauche de son adversaire se fatiguait, ses réflexes devenaient moins rapides et il était perdu!

Aussi les héros de renom dédaignaient-ils cette pantomime; Hector, s'adressant à Ajax, lui disait : « Laissons là les paroles; je ne veux point épier un héros tel que toi ni te porter un coup perfide. Attends mon javelot, puisse-t-il t'atteindre! »

Aux environs de 650 avant J.-C., une grande transformation s'opère dans l'équipement et la tactique des guerriers grecs.

Le guerrier apparaît alors sous l'aspect qui nous est familier : c'est l'hoplite.

Les armes défensives étaient le casque, la cuirasse, le bouclier et les cnémides.

Le casque, assez varié, en bronze, était surmonté d'un cimier de plumes ou de crins. Le plus ancien casque était le corinthien dit aussi « à la Minerve ». Il formait une sorte de masque en s'abaissant sous le menton[1]. Le casque dorien était doté d'une grande visière[2]. Enfin, le casque attique possédait des garde-joues articulés que le soldat rabattait pour le combat[3]. Parfois, la calotte comportait un nasal, mais plus souvent se prolongeait en arrière en protège-

1. p. 33, *4-6*; 37, *5*. — 2. p. 33, *1*. — 3. p. 33, *5*.

CASQUES, ARMES, CNÉMIDES

1-2-3-4-7. Casques d'infanterie légère. — 5. Casque corinthien à triple cimier*. — 6. Casque à visière imitant un visage avec cheveux et barbe (Ve siècle). — 8a et b. Cnémide* vue de face et par-derrière. — 9. Jambière et sandale de peltaste*. — 10. Crépide* d'hoplite* cloutée. — 11. Crépide* et cnémide* de cuir.

1

2

3

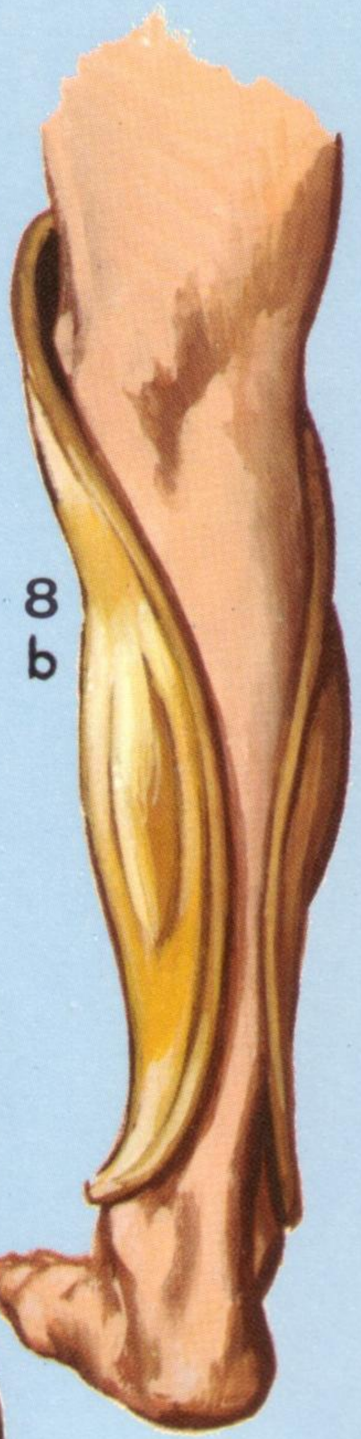
4

5

6

7

8 a



8 b

9

10

11

nuque. Comment expliquer la diversité des casques employés simultanément par le même corps d'hoplites ? Ces soldats devaient souvent s'équiper à leurs frais, et l'on n'avait pas voulu leur imposer par surcroît un équipement uniforme.

La cuirasse en bronze[1] était faite de deux lames convexes. Un petit nombre de cuirasses est parvenu jusqu'à nous. Les textes mentionnent souvent les armures de cuir, d'écailles ou de lin; ces dernières à l'épreuve des crocs des animaux. Toutefois, le métal était très recherché, il était utilisé sous forme de plaques cousues sur du cuir. C'est ainsi qu'apparaît la cuirasse à épaulières et lambrequins. Elle se composait d'un corselet, de plaques couvrant les épaules et de lames de cuir couvrant le ventre. Cette armure se portait sur une tunique rouge[2].

Le bouclier de forme circulaire mesurait un mètre de diamètre environ. Souvent exécuté en métal, il était parfois fait de plusieurs épaisseurs de peaux de bœuf cousues et recouvertes de plaques de métal. A l'extérieur, le bouclier était décoré de figures allégoriques, d'emblèmes destinés à conjurer le mauvais sort.

Certains boucliers comportaient, en outre, une sorte de tablier frangé destiné à amortir les traits ou les coups; l'insigne de l'unité combattante y était représenté.

Les cnémides en bronze ou en étain faisaient partie, au début, de l'armement normal de l'hoplite. Elles étaient faites pour chaque guerrier en particulier, collant à la jambe par leur forme moulante et par l'élasticité du métal. Aux pieds, l'hoplite portait de fortes chaussures cloutées : les crépides[3].

1. p. 39; 41, *4*. — 2. p. 41, *1-5*. — 3. p. 37.

LES THERMOPYLES

Léonidas, roi de Sparte, tenait en échec les troupes innombrables de Xerxès, qui cherchaient à forcer le défilé des Thermopyles (480 av. J.-C.). Un traître, Éphialtès, indiqua aux Perses un itinéraire secret qui leur permettait de prendre les Grecs à revers. Prévenu, Léonidas refusa de fuir et se sacrifia avec ses 300 Spartiates pour couvrir la retraite du gros de l'armée grecque.

En fait d'armes offensives, l'hoplite portait la lance, l'épée et le parazonium.

La lance était en bois de frêne, d'une longueur dépassant deux mètres. Sa pointe était en forme de feuille, parfois en forme de pyramide très allongée. Philippe (IVe siècle avant J.-C.) dota les hoplites de la phalange macédonienne de la sarisse, une lance beaucoup plus longue qui atteignait sept mètres de long. L'historien Polybe lui accordait huit à neuf mètres[1].

L'épée, assez courte, était suspendue sur le côté gauche par un baudrier. La lame s'emmanchait à la poignée par un large bout (appelé soie) et des rivets[2]. Le parazonium[3] se portait à droite, sur la ceinture.

Depuis le début du IVe siècle avant notre ère, un corps d'infanterie légère portait la pelta, petit bouclier en bois ou en osier garni de cuir[4].

Les peltastes constituaient un corps intermédiaire entre les hoplites et les psilètes qui, eux, ne portaient aucune espèce d'armes défensives. Ces psilètes se subdivisaient en toxotes ou archers, sphendonètes ou frondeurs, et aussi en acontistes ou lanceurs de javelots.

Absente en 490 à Marathon comme plus tard à Platées, la cavalerie grecque ne fut pas constituée avant le milieu du VIe siècle avant notre ère. C'est le spectacle des exploits des cavaliers perses aux cours des guerres médiques qui incita les Grecs à organiser un corps de cavalerie. Forte d'abord de trois cents hommes, la cavalerie athénienne passa ensuite à mille hommes. Au moment où

1. p. 45, *4*; 49, *4*; 51, *3-9-10-11-12*. — 2. p. 51, *14-15*. — 3. p. 51, *13*. — 4. p. 51, *2-3*.

HOPLITES

1-2-3-4-5. Hoplites*. Le 1 et le 5 ont les garde-joues de leurs casques relevés. Le 3 porte une cuirasse en cuir. Le 4 porte une cuirasse* en bronze de type archaïque. Fond : tête d'Alexandre le Grand.

1
2
3
4
5

éclatera la guerre du Péloponnèse, son effectif sera de mille deux cents hommes dont deux cents archers. Les cavaliers étaient recrutés dans les deux premières classes de citoyens. Ne connaissant ni les étriers ni la ferrure à clous, le cavalier ne pouvait charger l'ennemi sous peine d'être jeté à bas de sa monture. Son rôle se bornait à harceler l'adversaire, à le cribler de javelots qui sont, avec l'épée, ses principales armes offensives. La cavalerie, comme armes défensives, portait le casque (Xénophon préconisait le béotien), la cuirasse et le bouclier[1].

En Grèce, l'élevage du cheval était pratiqué d'une manière fort imparfaite et empirique. On remédiait à la fragilité des sabots du cheval en durcissant la corne avec de la poix ou, plus souvent encore, en adaptant aux sabots des chaussures en fer nommées hipposandales qui s'attachaient au paturon par des courroies.

En bataille, les différents corps que nous venons de décrire formaient la phalange, où tout avait été calculé pour produire un effet de masse et de choc[2].

Dans la phalange simple, rangée en bataille, l'infanterie lourde des hoplites — forte de 4.096 hommes — tenait le centre, flanquée de deux bataillons de l'infanterie légère — forts chacun de 1.024 hommes. Les deux ailes étaient formées par la cavalerie et elles comportaient chacune huit compagnies de 64 hommes, soit au total 7.112 hommes.

Les hoplites étaient rangés à raison de 256 de front sur 16 de profondeur; l'infanterie légère à raison de 128 de front sur 8. Chaque compagnie de cavalerie formait, quant au nombre, un carré de 8 cavaliers sur 8.

1. p. 43 et 45. — 2. Voyez les schémas de la p. 49.

LA BATAILLE D'ISSOS

C'est aux environs d'Issos, en Cilicie, qu'eut lieu le premier choc entre Alexandre et Darios (333 av. J.-C.). La cavalerie grecque y joua un rôle prépondérant.

Il fallait quatre phalanges pour former un corps d'armée complet, qui portait alors le nom de tétraphalange.

Dans l'ordre de bataille définitif de la tétraphalange, les phalanges adoptaient une disposition toute différente de celle que nous décrivons plus haut.

Les hoplites formaient toute la première ligne en quatre masses égales. L'infanterie légère formait un second rang derrière les hoplites, tandis que les ailes étaient exclusivement composées de cavalerie.

Chez les successeurs d'Alexandre, les espaces entre les groupes d'infanterie furent occupés par des éléphants de guerre[1]. Alexandre en avait pris quinze à Darios après la bataille d'Arbèles (331 av. J.-C.), mais s'était contenté, fort sagement semble-t-il, de les employer comme bêtes de somme; car, au combat, ces pachydermes se retournaient souvent contre leurs maîtres... ainsi que nous le verrons par la suite, dans notre chapitre relatif aux armées romaines.

La tétraphalange comptait 16.384 hoplites, 8.192 peltastes et 4.096 cavaliers. Soit un total de 28.672 hommes.

Rangés sur 16 rangs en profondeur, les hoplites disposaient pour chaque file d'un lochage ou chef de file au premier rang, d'un dimoérite ou chef de demi-file au 9e rang et enfin d'un ouragos ou serre-file au 16e rang.

Si nous adoptons la longueur de la sarisse donnée par Polybe — 14 à 16 coudées, soit 8 à 9 mètres —, la phalange offrait à l'ennemi un premier rang de piques dépassant de six mètres son premier rang,

1. p. 47.

CAVALERIE GRECQUE

1. Char de guerre. — 2. Épitagmarque*. — 3. Ilarque*. — 4. Cavalier montant à cheval à l'aide d'une traverse fixée à sa lance. — 5. Simple cavalier.

1

2

3

4

5

Tableau des éléments d'un bataillon d'infanterie lourde

Nombre de hoplites	Nombre de files	Noms des parties du bataillon	Noms des chefs
8		Dimoérie (demi-file)	Dimoérite ou chef de demi-file
16	1	Lochie (file)	Lochage ou chef de file
32	2	Dilochie (double file)	Dilochite ou chef de double file
64	4	Tétrarchie	Tétrarque
128	8	Taxiarchie	Taxiarque
256	16	Syntagme ou xénagie	Syntagmarque
512	32	Pentacosiarchie	Pentacosiarque
1.024	64	Chiliarchie	Chiliarque
2.048	128	Mérarchie	Mérarque
4.096	256	Phalange	Phalangarque
8.192	512	Diphalange	Diphalangarque
16.384	1.024	Tétraphalange	Tétraphalangarque

Tableau des éléments d'un bataillon d'infanterie légère

Nombre de peltastes	Nombre de files	Nom des parties du bataillon	Noms des chefs
4		Dimoérie	Dimoérite
8	1	Lochie	Lochite
16	2	Dilochie	Dilochite
32	4	Systasie	Systasiarque
64	8	Pentacontarchie	Pentacontarque
128	16	Hécatontarchie	Hécatontarque
256	32	Psilagie	Psilagiarque
512	64	Xénagie	Xénagiarque
1.024	128	Systremme	Systremmarque
2.048	256	Epixénagie	Epixénagiarque
4.096	512	Stiphos	Stipharque
8.192	1.024	Épitagme	Épitagmarque

Tableau de la cavalerie

Nombre de cavaliers	Noms des parties qui entraient dans la tétraphalange	Noms des chefs
32	Embole (demi-compagnie)	Embolarque
64	Ilê (compagnie)	Ilarque
128	Épilarchie	Épilarque
256	Tarentinarquie	Tarentinarque
512	Hipparchie	Hipparque
1.024	Éphipparchie	Éphipparque
2.048	Télarchie	Télarque
4.096	Épitagme	Épitagmarque

ÉLÉPHANTS DE GUERRE

En 280 av. J.-C., Pyrrhus, roi d'Épire, écrasa les Romains près d'Héraclée, en Lucanie. Longtemps incertaine, la victoire revint finalement aux Grecs, et ce grâce à leurs éléphants de combat.

de cinq mètres le second rang, de quatre le 3e, de trois le 4e, de deux le 5e et d'un mètre le 6e rang. De cette façon, chaque chef de file présentait six pointes de sarisses en retrait d'un mètre sur l'autre; c'est-à-dire que rien ne pouvait résister au choc d'une telle masse... pour autant qu'elle conserve son ordonnance[1].

Les dix rangs suivants, réduits au début de l'action à un rôle passif, tenaient leurs sarisses légèrement inclinées en avant afin de briser l'impétuosité des traits ennemis qui se perdaient pour la plupart dans cette forêt de lances.

Ajoutons que ces rangs inactifs ôtaient toute possibilité de recul aux premiers rangs, les poussant même irrésistiblement en avant.

La tétraphalange comptait 64 enseignes, une par xénagie ou tétrarchie de 64 hommes, plus un trompette, un adjudant, un officier serre-file et un crieur chargé de répéter les commandements des généraux.

Avant Alexandre, c'était la flûte qui cadençait la marche et réglait les évolutions. Plus tard, la trompette la remplaça; particulièrement lorsque la poussière ou la brume empêchait les signaux visuels. Le silence le plus strict était observé dans les rangs, même au plus fort du combat. Le spectacle de cette masse d'hommes chargeant sans un cri devait être particulièrement impressionnant. Le consul Paul Émile (216 av. J.-C.) devait avouer son propre effroi lorsqu'il vit pour la première fois les terribles phalanges dont ses légions allaient pourtant triompher.

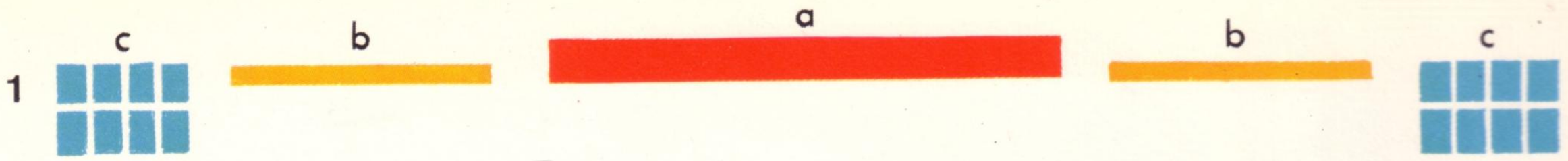
Les commandements militaires avaient une résonance étonnamment moderne : « Attention au commandement », « Prenez vos distances », « Alignez les files », « Haut les piques », « Vers la lance

1. p. 49, *4*.

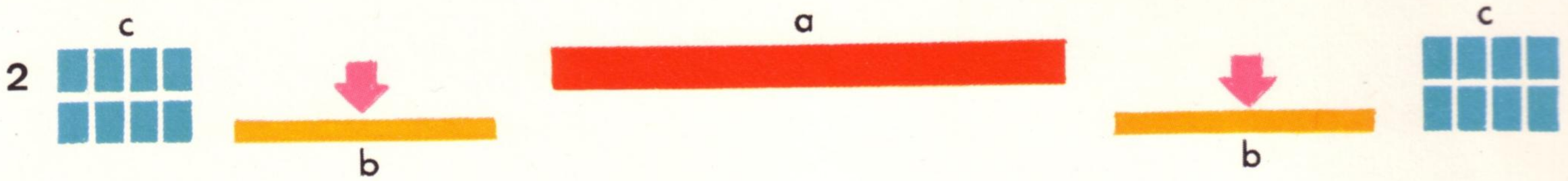
TACTIQUE DE LA PHALANGE

1. La phalange* rangée en bataille : *a*) hoplites*; *b*) infanterie légère; *c*) cavalerie. 2. L'infanterie légère (b) se porte en avant et attaque avec ses flèches et ses javelots*. — 3. L'infanterie légère (b) se regroupe derrière les hoplites* (a), tandis que la cavalerie (c) se déploie pour envelopper l'ennemi. 4. Hoplites* présentant leurs six rangs de lances. — 5. La tétraphalange* en ordre de bataille. Les hoplites* (a) occupant le 1er rang, l'infanterie légère (b) forme une seconde ligne. En c, les deux ailes de cavalerie. En d, les éléphants de guerre.

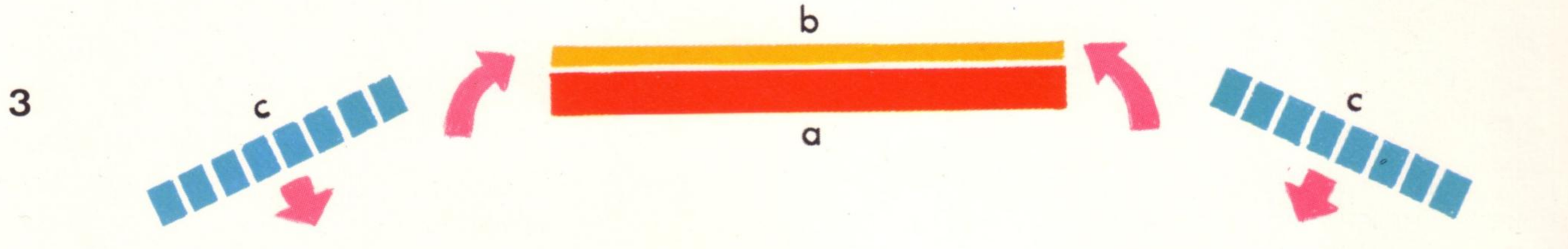
1

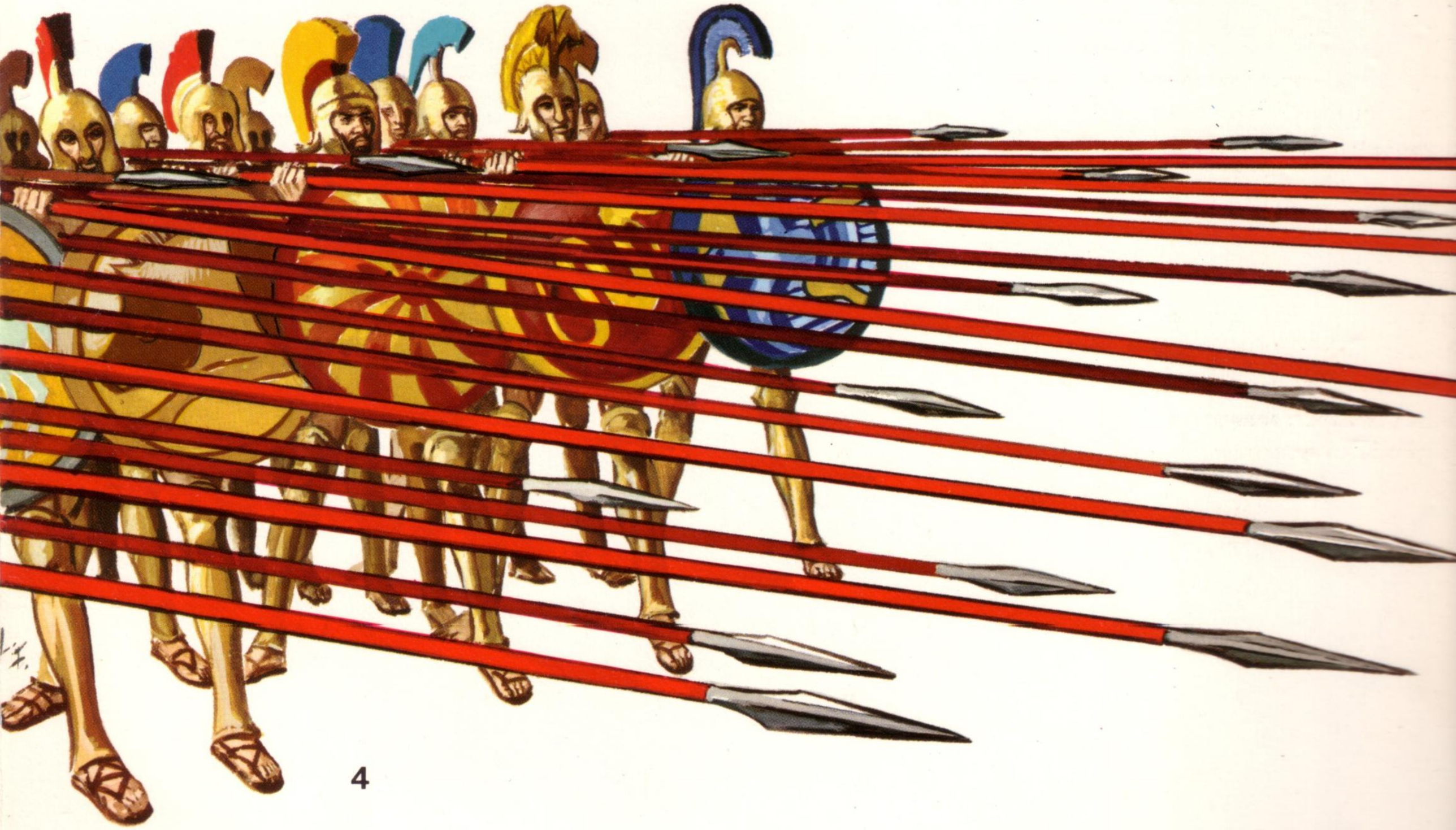


2



3





4

5

(à droite), quart de tour », « Vers le bouclier (à gauche), quart de tour », etc.

Soucieux de la concision des ordres, les Grecs — pour distinguer la nature d'une évolution — criaient d'abord « à la laconique » ou « à la macédonienne », afin que le soldat sût immédiatement si le mouvement allait s'effectuer en avant ou en arrière.

Certains généraux grecs s'immortalisèrent par des manœuvres improvisées.

Invaincue sur maints champs de bataille, la phalange allait pourtant s'effondrer devant l'envahisseur romain.

Polybe nous a expliqué les raisons de cette défaite. Pour agir avec toute son efficacité, la phalange ne pouvait combattre que dans un temps, dans un lieu et d'une seule façon. Il lui fallait un champ de bataille plat, découvert, uni, sans fossés ni fondrières, sans gorges, sans éminences et sans rivières. L'envahisseur romain, se gardant bien de se risquer sur ce dangereux terrain, se répandait dans le pays en ravageant les villes et en enlevant les convois. Si la phalange allait chercher l'ennemi sur son terrain, il ne lui était présenté qu'une fraction des forces ennemies, l'autre étant mise soigneusement en réserve. Dans ce cas, que la phalange rompe sa ligne ou soit elle-même enfoncée, qu'elle poursuive les fuyards ou fuie devant ceux qui la pressaient, elle perdait sa cohésion, c'est-à-dire sa force, et la réserve romaine, se jetant dans les intervalles, n'attaquait pas de front mais en flanc ou par-derrière.

Les Grecs crurent longtemps que les Romains ne les avaient vaincus que par une sorte de prodige. Ils ne comprirent jamais pourquoi l'ordonnance romaine avait triomphé de leurs invincibles phalanges.

SOLDATS GRECS

1. Archer; son casque est en forme de tête de fauve. — 2. Peltaste* thrace; sa cuirasse est en lin. Il porte le petit bouclier d'osier, la pelta*. — 3. Peltaste* armé d'une lance à deux pointes. — 4. Hoplite* armé d'une sorte de sabre. — 5-7-8. Musiciens militaires. — 6. Archer mercenaire scythe, chargé de la police à Athènes. — 9-10. Pointes de lance de type archaïque. — 11-12. Pointes de lance de l'époque classique. — 13. Poignard. La lame est fixée à la poignée par une série de rivets. — 14-15. Épées. — 16. Fer de hache.

1

2

3

4

9

10

11

12

13

16

14

15

5

6

7

8

Les Étrusques

Depuis le VII^e siècle avant notre ère, le puissant Empire étrusque s'était imposé en Italie.

Peuple mystérieux dont nous ne connaissons ni la race ni la langue, les Étrusques, trapus et vigoureux, s'étaient étendus au Latium et avaient fondé Capoue en Campanie.

En contact étroit avec les colonies grecques du sud de l'Italie, les Étrusques avaient adopté leur armement en y apportant de légères modifications. Leurs excellents ouvriers contrefirent en grande série les objets d'art et les poteries grecs.

Bons architectes, ils bâtirent des villes aux remparts imposants.

Entre les Étrusques et les Grecs vivaient quatre groupes distincts : les Ombriens, les Sabins, les Samnites et les Latins. Ces peuplades occupaient la plaine du Tibre ou Latium et les montagnes des Abruzzes. Tandis que les montagnards, dans leur isolement, gardaient longtemps les mœurs primitives, les habitants de la plaine apprenaient beaucoup au contact des étrangers. Ils se fondirent très rapidement en un seul État; ce fut l'État romain.

Les Romains s'attaquèrent bientôt à l'Empire étrusque déjà en butte aux invasions des bandes gauloises; il devait s'écrouler définitivement après la prise de Bologne en 350 avant J.-C.

1. Officier. — 2. Piquier* avec cuirasse* de cuir à écailles de bronze. — 3. Ce soldat porte la cuirasse grecque classique. — 4-5. Soldats revêtus de cuirasses archaïques. Les boucliers étaient souvent admirablement ciselés. — 6. Le casque cagoule de ce soldat évoque celui de certains gladiateurs de l'époque romaine. — 7. Archer des troupes légères. — 8. Guerrier samnite (montagnard de l'Italie centrale).

1
2
3
4
5
6
7
8

Rome

L'histoire des origines de Rome ne nous est parvenue qu'à travers les récits, déformés par l'orgueil national, de Tite-Live, auteur contemporain de l'empereur Auguste.

Aussi l'armée primitive, dite de Servius, est-elle fort mal connue. Les premiers rois de Rome auraient disposé de trois mille fantassins *(milites)* et de trois cents cavaliers *(celeres)*.

Le mot *legio*, de *legere*, signifiait levée et semble avoir été appliqué pour désigner l'ensemble du contingent appelé sous les armes.

Dans la légion servienne, les citoyens sont classés par ordre de richesse. Les plus fortunés servaient dans la cavalerie; les moins riches dans l'infanterie lourde, pour atteindre graduellement la cinquième et dernière classe : celle des pauvres; ceux-ci étaient relégués dans les services auxiliaires. La durée du service militaire s'étendait de 17 à 60 ans.

Au IVe siècle av. J.-C., les opérations militaires se prolongeant et empêchant la démobilisation des légionnaires, le dictateur Camille institua la solde. Indépendamment de son infanterie légère, les vélites, recrutée parmi les prolétaires, Camille divisa la légion en trois groupes tactiques : *hastati, principes, triarii*.

Les hastaires[1] étaient recrutés parmi les jeunes gens exclusivement. Leur nom venait de leur longue lance, *hasta*. Ils tenaient la première ligne. Dans la suite, le javelot *(pilum)* remplaça la lance.

Les principes, du latin *princeps* : premier, parce qu'ils avaient auparavant formé la première ligne, étaient des hommes dans la pleine force de l'âge, formant la deuxième ligne en dépit de leur dénomination.

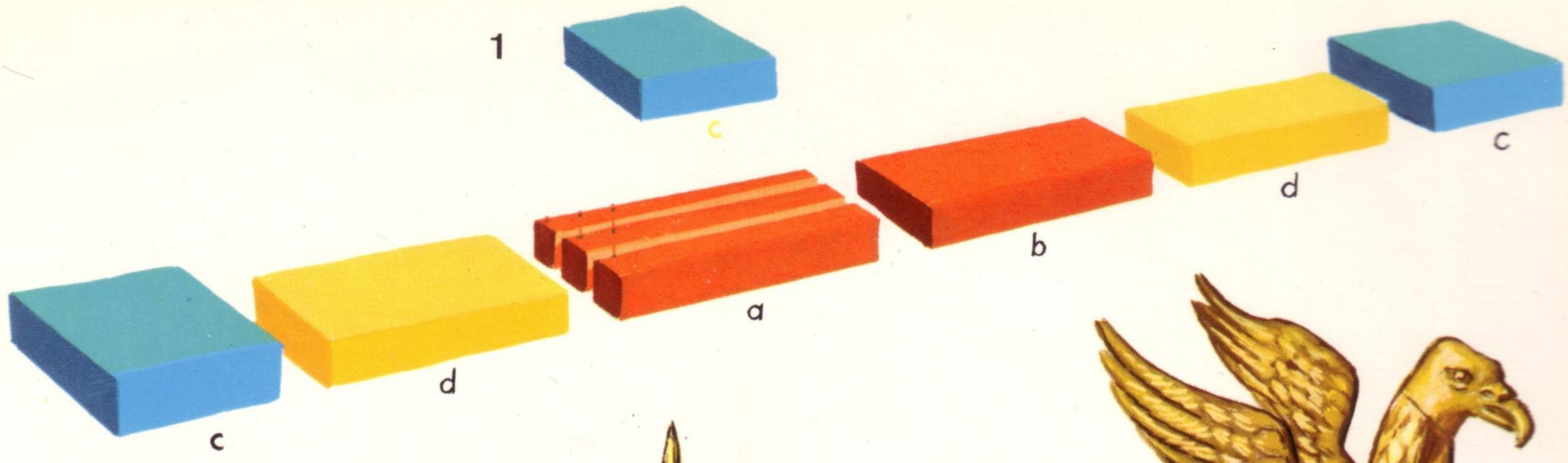
Enfin, les triaires, vétérans éprouvés, formaient la troisième ligne comme leur nom l'indique.

1. p. 61, *4*.

TACTIQUE ROMAINE

1. Une armée consulaire en ordre de bataille. *a*) La première légion romaine avec, en 1re ligne, dix manipules* de hastaires*; en 2e ligne les principes* et en 3e ligne les triaires*. *b*) Deuxième légion romaine. *c*) Corps de cavalerie : aile droite, aile gauche et réserve. *d*) Première et deuxième légions alliées. — 2-3. Dans son *Traité de l'Art militaire*, Végèce compte sept différents ordres de bataille. Ci-contre les ordres de bataille nommés deuxième et sixième. — 2a. Position initiale. *a*) Infanterie lourde. *b*) Infanterie légère. *c*) Cavalerie. *d*) Réserves. En vert, l'attaque ennemie. — 2b. Manœuvre : l'aile gauche de l'infanterie lourde s'efface tandis que la cavalerie et l'infanterie légère attaquent l'ennemi à revers. Pendant ce temps, l'aile droite de l'infanterie lourde opère un quart de conversion. Les réserves soutiendront l'aile gauche ou épauleront l'aile droite. — 3a. Position initiale comme ci-dessus. En vert, l'attaque ennemie. — 3b. Manœuvre : l'aile droite attaque le flanc gauche de l'ennemi tandis que l'aile gauche s'efface à 45°, ce qui porte toute l'attaque sur le flanc gauche ennemi. — 4-5-6. Enseignes* romaines. — 7. Aigle argentée. 8. Aigle romaine, d'une légion entière, en bronze fortement doré. Poids : 4 kilos environ.

1



4

2a

5

6

a

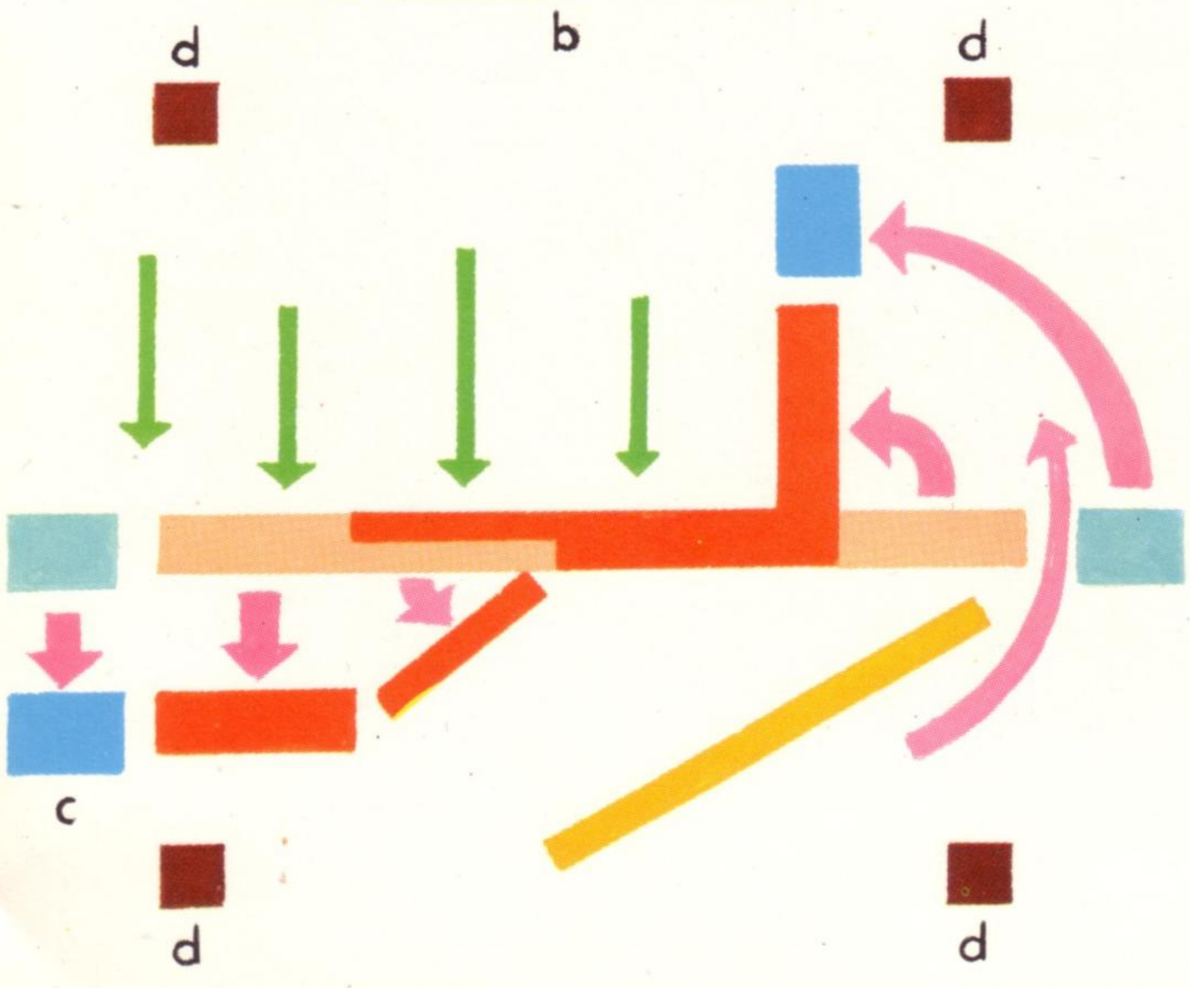
7

8

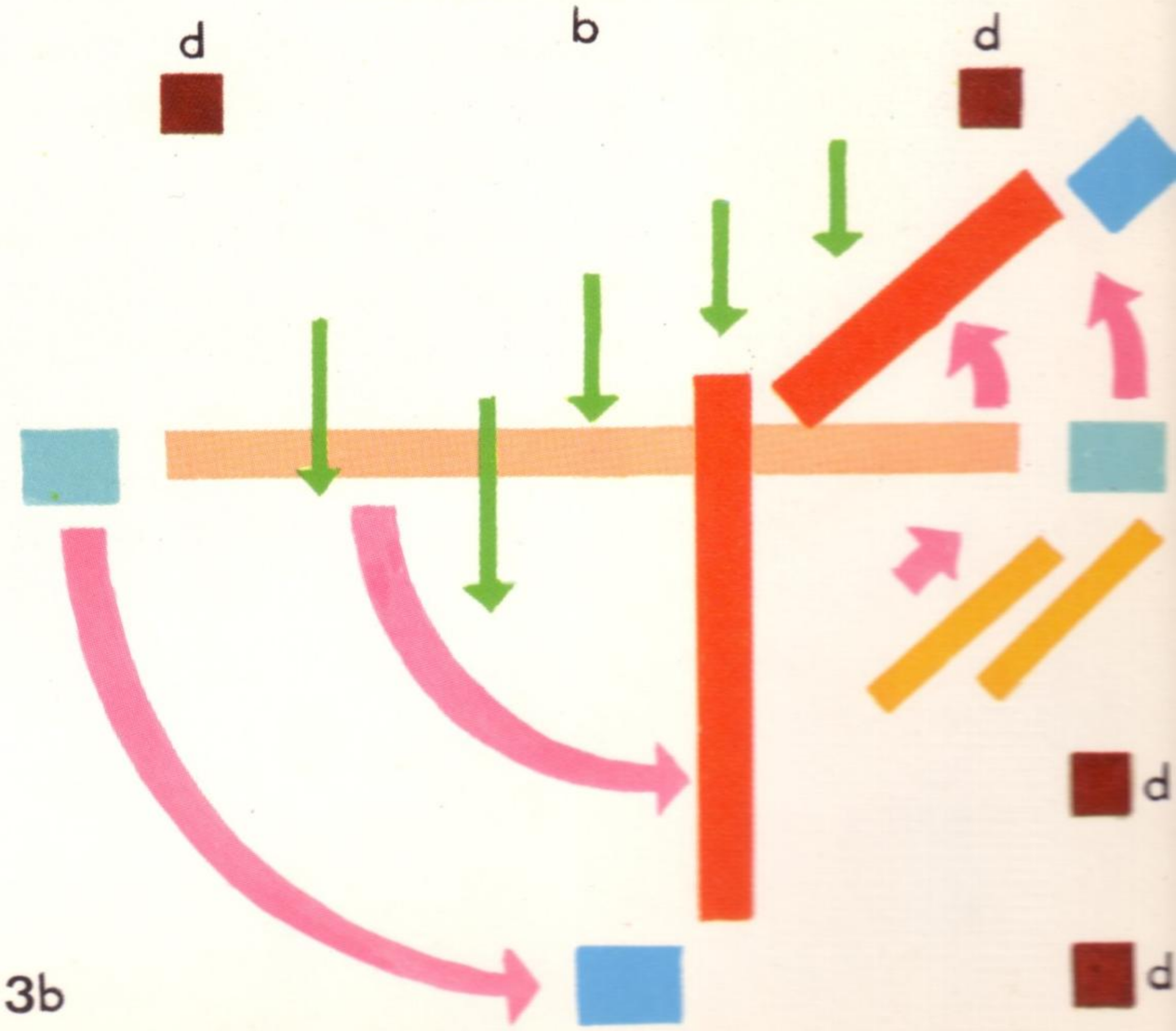
3a

c a c

c d b d c



2b



3b

La légion était partagée en manipules; chacune de celles-ci se composait de deux centuries commandées chacune par un centurion. Le plus ancien des centurions, *prior,* avait le commandement de la manipule.

La manipule, devenue unité tactique, restera pendant plusieurs siècles la base de la légion romaine.

Le consul Marius, abandonnant le principe des différences de classes, ouvrit, par une réforme décisive, les rangs de la légion à tous les citoyens — même les plus pauvres! Il fournissait ainsi à Rome une armée nombreuse, des soldats de métier bien entraînés et aptes aux campagnes prolongées et consécutives.

La légion comptait alors six mille hommes, dont le symbole unique était l'aigle d'argent[1] qui allait contribuer à développer l'esprit de corps entre les soldats. L'aigle d'or[2] ne devait être adoptée que sous les empereurs. La légion commençait à avoir son histoire, ses traditions.

C'est aussi Marius qui créa la cohorte, groupe de 600 hommes, soit dix par légion. L'armement devint uniforme : tous les soldats reçurent le *pilum*.

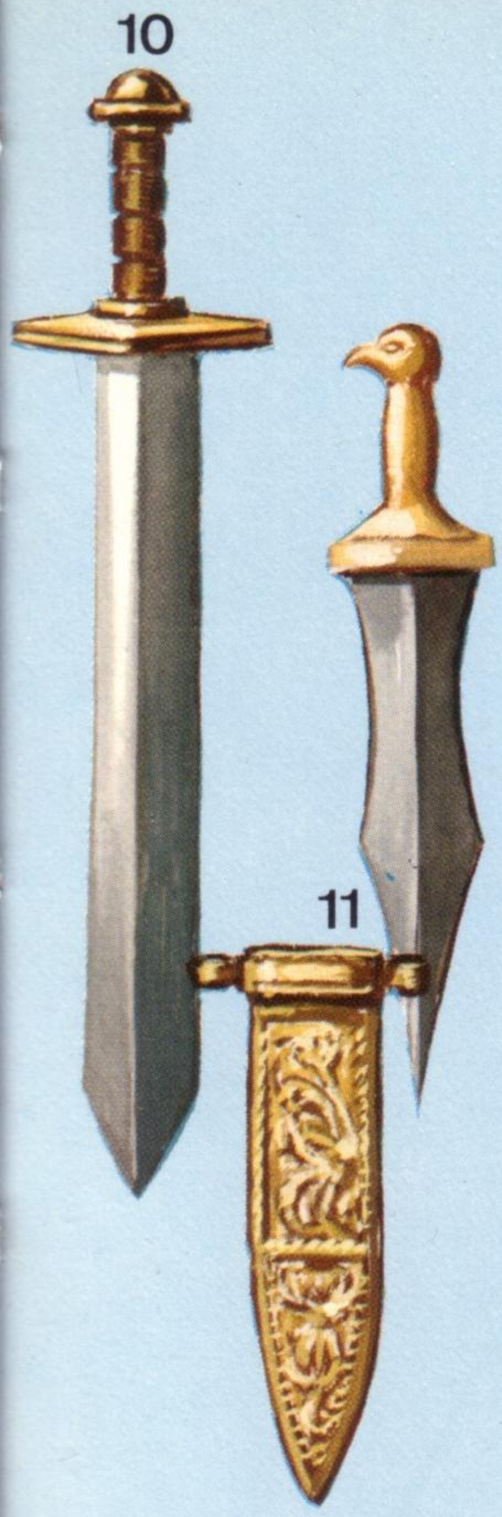
César, héritier de la légion de Marius, dota chaque manipule d'un étendard, l'étendard du centre constituant l'emblème de la légion[3]. Les boucliers des soldats de chaque cohorte étaient d'une couleur différente.

Après avoir soumis la Gaule, César engagea dans son armée les meilleurs guerriers de la Gaule transalpine qui formèrent, coiffés de leurs casques surmontés d'une alouette, la célèbre légion Alauda.

Avant César, l'appoint des auxiliaires fut souvent peu important; ils étaient armés à la légère.

1. p. 55, 7. — 2. p. 55, 8. — 3. p. 65, 5.

1-2-3-4. Soldats du temps de la république. Le 2 est un frondeur. — 5-6. Légionnaires*. — 7. Vélite*. — 8. Cavalier. — 9. Légionnaire* portant la cuirasse* articulée et le *scutum* rectangulaire. — 10. Épée. — 11. Parazonium* et sa gaine. — 12-13. Casques. — 14. Épée du type grec. — 15. Poignard. — 16. Épée. — 17-18. Casques.

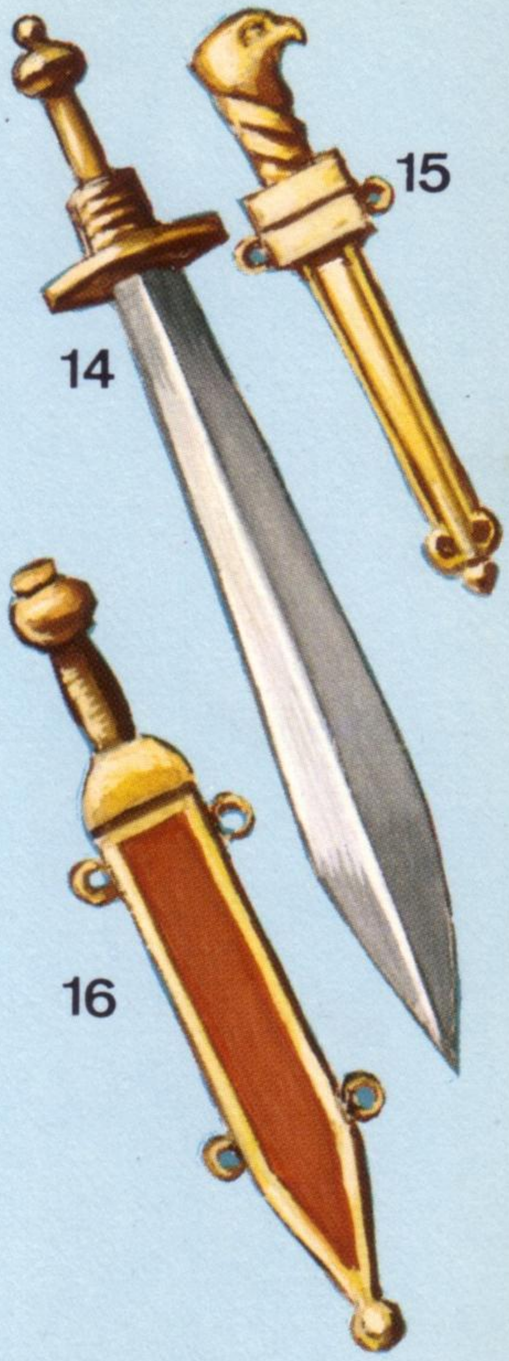

10

11

1

2

3


14 15 16

12

4

5

6

17

13

7

8

9

18

Armes défensives

Les armes défensives du soldat romain étaient le casque, la cuirasse, le bouclier et les jambières.

Le casque en cuir *(galea)* des origines fut supplanté par celui de métal *(cassis)* sous Camille, pour réapparaître après la guerre des Gaules. Les garde-joues ou jugulaires étaient souvent de grandes dimensions, telles celles retrouvées à Weisenau, sur le Rhin. Le casque des légionnaires de Trajan portait une boucle sur le sommet pour pouvoir le suspendre à l'épaule pendant les marches[1].

La cuirasse primitive de type hellénique était portée par les soldats de Servius Tullius. A partir de Marius, les légionnaires portaient la cotte de mailles, probablement empruntée aux Gaulois, et qui s'appelait *lorica hamata*[2]. Une variante, nommée *lorica squamata*[3], était une cuirasse d'écailles de fer, d'os ou de bronze.

Plus tard, à la fin du 1er siècle de notre ère, la cuirasse s'améliora : ce fut la cuirasse articulée, *lorica segmantata*[4]. Elle fut considérée, à tort, comme la cuirasse romaine par excellence. Elle devait disparaître au IIIe siècle.

Cette cuirasse comprenait un corselet de lames de fer circulaires jointes par des charnières sur le dos et se fermant par des agrafes sur la poitrine. Deux épaulières protégeaient les épaules. Cela se portait sur une tunique de laine brune.

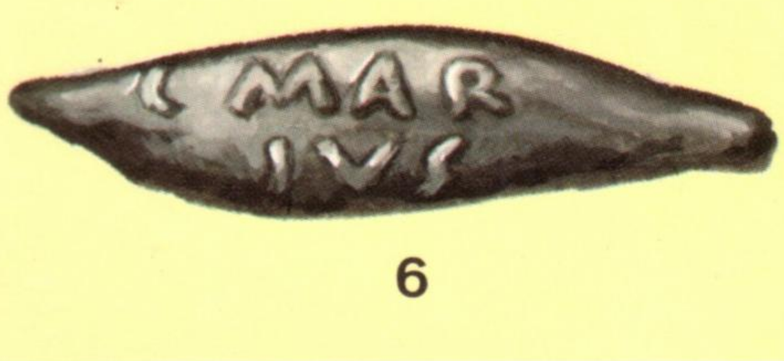
Après le IIIe siècle, l'infanterie revint à la *lorica* de cuir primitive[5]. Elle fut finalement abandonnée par le fantassin du Ve siècle.

Le bouclier des Romains était de deux types essentiels : le *clipeus* ou bouclier rond et le *scutum* ou bouclier long, ovale ou rectangulaire.

1. p. 57, *12-13-17-18.* — 2. p. 61, *4-7.* — 3. p. 61, *5-9.* — 4. p. 63 ; 69, *1.* — 5. p. 65, *4.*

1-2. Porte-enseigne*. — 3. Officier. — 4. Centurion*. — 5. Légionnaire*. — 6-7-8. Balles de fronde en plomb. Elles portaient parfois, exécutés à l'aide d'un marteau et d'une matrice, des noms de chefs ou de villes, des devises... et même des insultes. — 6. C. MARIUS : le célèbre Caïus Marius, vainqueur des Cimbres et des Teutons (156-86 av. J.-C.). — 7. FERI CASSIUM : « Frappe Cassius ». Cassius Longinus Varus était un chef romain qui combattit les bandes de Spartacus (consul en 73 av. J.-C.). — 8. ESUREIS ET ME CELAS : « Vous mourez de faim et vous me le cachez! » Octave (le futur Auguste) au siège de Pérouse.

1 2 3 4 5



6

7

8

Aux origines, le *clipeus* semble avoir été porté le plus souvent par les classes riches. Fabriqué en bronze, il coûtait trop cher pour les classes inférieures, qui se contentaient d'un *scutum* en bois ou en osier, ovale ou rectangulaire.

Les chevaliers, c'est-à-dire les riches servant à cheval, portaient un bouclier rond plus petit que le *clipeus* qui se nommait alors *parma*.

A partir du v^e^ siècle avant J.-C., l'infanterie adopta le *scutum* peu coûteux et léger. Il était ovale, en cuir renforcé par un bord métallique. Il mesurait, selon Polybe, 120 centimètres sur 75.

Gagnés eux aussi par le même souci d'économie, les chevaliers adoptèrent le *scutum* de cuir ou de bois vers la fin du IV^e^ siècle avant J.-C.

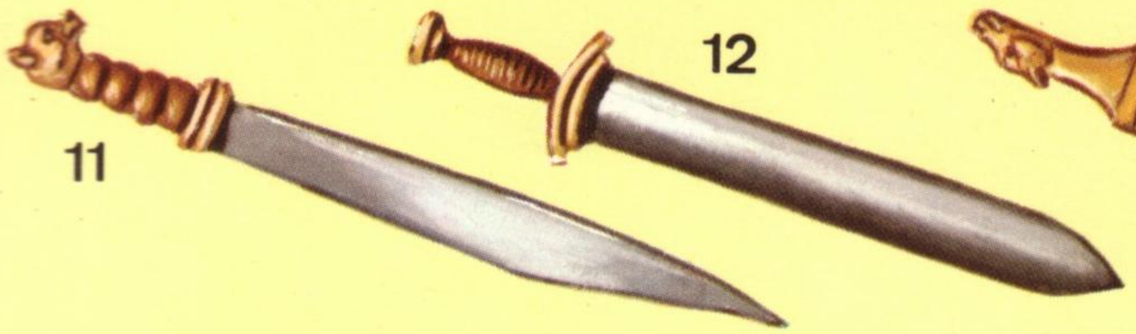
Vers l'époque de Jules César, le *scutum* ovale fut remplacé par le *scutum* rectangulaire en forme de tuile[1]. Il mesurait 120 centimètres sur 80 et était fait de deux planchettes assemblées à contre-fil, recouvertes de cuir à l'extérieur et renforcées par une bordure de métal. Au centre, sur la bosse ou *umbo*[2], était gravé le nom et l'unité du possesseur de l'arme. Le reste du bouclier était décoré de motifs variés nommés épisèmes; le foudre était souvent représenté, notamment sur les boucliers des soldats de la « légion fulminante ». Ces symboles distinctifs avaient aussi une valeur prophylactique[3]. Le bouclier était porté à l'aide de deux poignées de cuir.

Au début de l'Empire apparut un *scutum* hexagonal et plan, d'origine celtique[4].

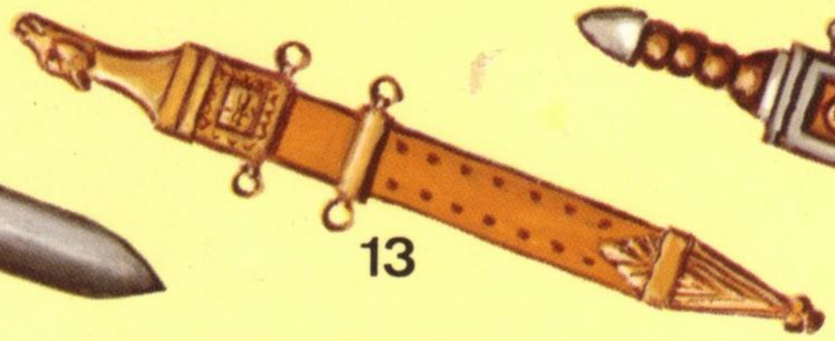
Toutes ces formes furent abandonnées au Bas-Empire pour

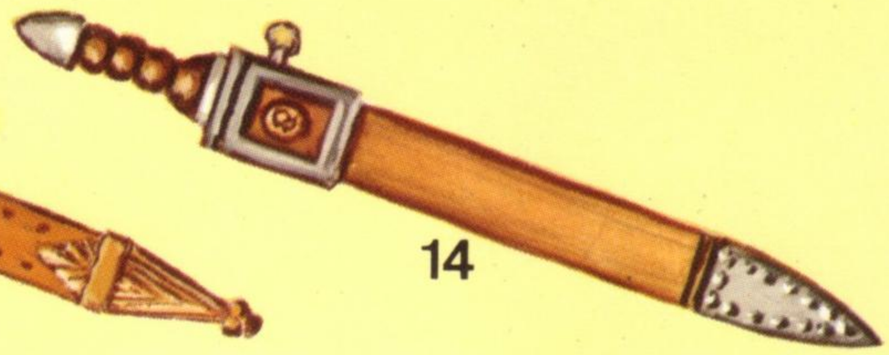
1. Fantassin revêtu du sagum*. — 2-3. Buccinateurs* de l'infanterie légère. — 4. Hastaire*. — 5. Musicien de la cavalerie. — 6. Chef vêtu du paludamentum*. — 7. Légionnaire* portant une cotte de mailles * et le foulard *(focale)*. — 8. Buccinateur* légionnaire*. — 9. Centurion*. — 10. Frondeur auxiliaire germain. — Les 1-3-4-5-6-7-8-9 portent le pantalon emprunté aux Gaulois. — 11. Épée romaine archaïque. — 12. Épée classique. — 13-14. Épées et leurs fourreaux. — 15. Pilum*. — 16. idem. — 17. Carquois. — 18. Épée d'officier. — 19. Glaive ibérique. — 20. Fronde. Les 4 et 7 portent la cotte de mailles*, *lorica hamata*. Les 5 et 9 portent la cuirasse d'écailles, *lorica squamata*.

1. p. 57, *9*; 69, *1*. — 2. Cf. *umbilicus*, ombilic, nombril. On disait aussi *buccula* (diminutif de *bucca*, bouche, joue), qui donnera en français boucle et bouclier. — 3. C'est-à-dire de protection contre les influences néfastes. — 4. p. 57, *8*; 59, *5*; 65, *4*.


11

12


13


14

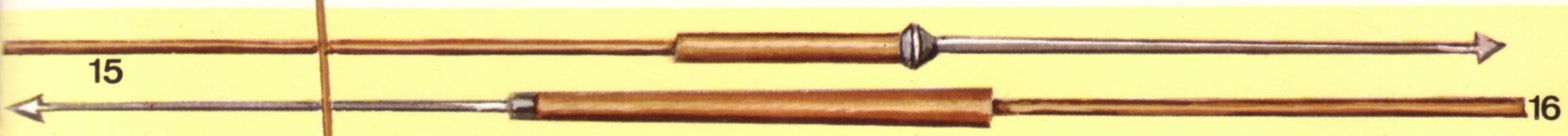
1

2

3

4

5


15

16

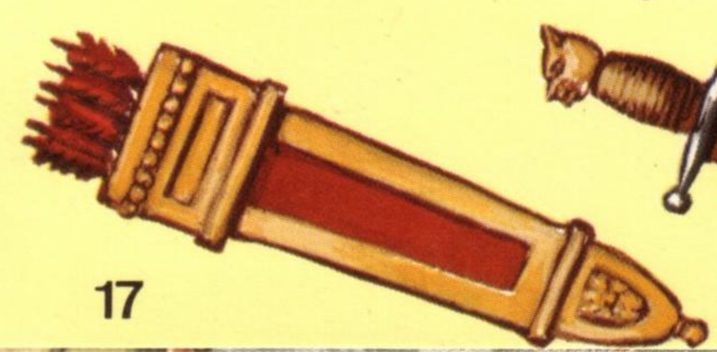
6

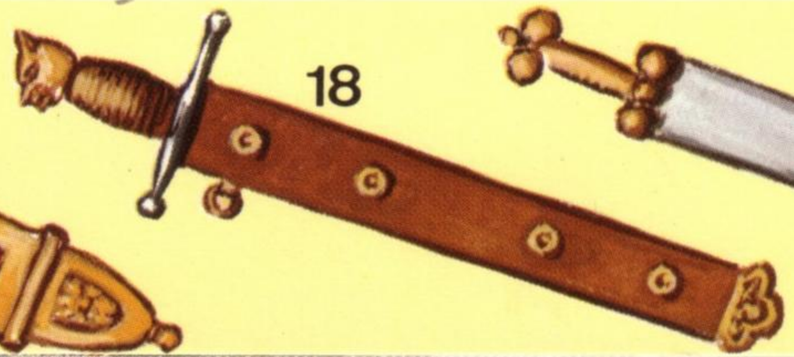
7

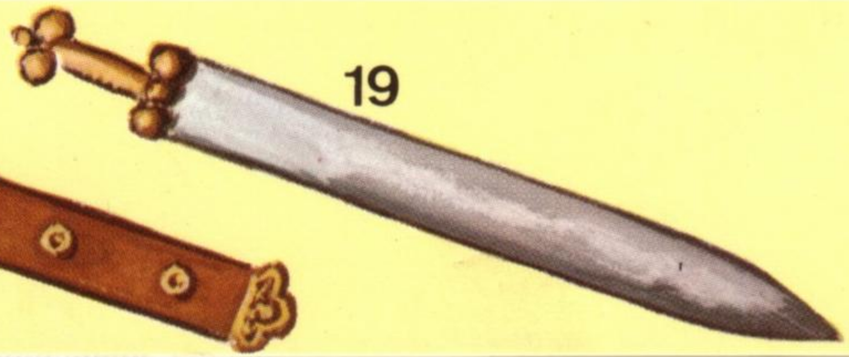
8

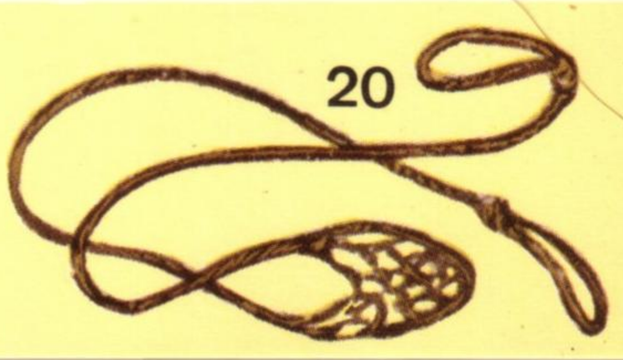
9

10


17


18


19


20

revenir à l'antique *scutum* ovale de 80 centimètres environ, qui fut, finalement, délaissé pour le bouclier rond et l'écu barbares.

Dernière arme défensive, les jambarts, sortes de cnémides, protégaient les jambes des deux premières classes du temps de Servius. Ils disparurent sous Marius pour être réservés aux officiers.

Le soldat romain portait aux pieds la *caliga*, sandale cloutée de bronze, espèce de soulier fermé s'arrêtant à mi-cheville[1].

Armes offensives

Les Romains, après avoir employé une épée du type grec[2], adoptèrent — après Hannibal — une arme plus longue et plus pesante : le glaive ibérique[3]. Les forgerons espagnols surpassaient ceux des autres nations. Le glaive se portait sur la cuisse droite, dans un fourreau en bois recouvert de cuir[4]. Sa poignée, au pommeau massif, était dotée de quatre dépressions afin d'assurer une bonne prise. Sa lame, longue de 50 centimètres avant Auguste, s'allongea jusqu'à plus de 80 centimètres.

Au IIIe siècle de notre ère apparaîtra la *spatha*, employée jusqu'alors par les auxiliaires seulement et qui atteignait presque un mètre, poignée comprise. Cet allongement de l'épée marque le déclin de l'armée romaine, qui, de plus en plus composée de mercenaires, répugnait à attaquer l'ennemi au corps à corps, comme aux siècles précédents, et ne possédait plus le sang-froid et l'habileté exigés par ce mode de combat.

Arme beaucoup plus importante que l'épée : le javelot. Ce *pilum* qui, selon Montesquieu, « subjugua l'Univers », a une origine incertaine. Il se différenciait de la lance par la longueur de son fer,

1. p. 69, *2-3*. — 2. p. 57, *14*. — 3. p. 61, *19*. — 4. p. 57, *16*; 61, *13-14-18*.

DÉFAITE DES CIMBRES

Triomphe de la stratégie et de la discipline, la victoire de Marius sur les Cimbres en 101 avant J.-C., près de Verceil, dans le Piémont, sauva la civilisation romaine.

qui représentait au moins le tiers de l'arme. Le *pilum* paraît avoir mesuré environ deux mètres[1].

Les premiers temps, les soldats étaient dotés de deux *pila* de poids différents. Le *pilum* mince pesait deux kilogrammes, l'autre deux kilos cinq cents grammes. Leurs fers étaient très solidement emmanchés.

Marius apporta une importante modification au *pilum*. Son fer était emboîté sur la hampe et fixé par deux chevilles, une en fer et l'autre en bois. Cette cheville fragile se brisait lorsque le pilum se fichait dans le bouclier de l'ennemi; la hampe basculait autour de la cheville métallique et traînait sur le sol; le légionnaire posait le pied dessus, forçant l'adversaire à se découvrir et à s'offrir aux coups de son glaive[2]. La portée du *pilum* était, selon son poids, de vingt à quarante mètres. Il perçait, des expériences faites en France l'ont prouvé, une planche de sapin de trois centimètres d'épaisseur.

Le *pilum* lourd servait plutôt comme arme de choc.

La cavalerie romaine, tout d'abord cavalerie nationale de trois cents cavaliers, en compta mille huit cents sous Servius Tullius... Les guerres extérieures exigèrent bientôt un accroissement de l'effectif.

Après la deuxième guerre punique, les Romains recrutèrent force auxiliaires parmi les peuples soumis, qui remplacèrent la cavalerie légionnaire.

Le costume du cavalier était très analogue à celui du fantassin. Son cheval était équipé d'une housse en drap ou en cuir maintenue par une sangle, sans selle et sans étriers. Une bride, un mors sans

1. p. 61, *15-16*. — 2. Regardez attentivement la p. 63 : au centre, une scène illustre l'art de se servir du pilum.

CAVALIERS ROMAINS

1-3. Cavaliers romains. — 2. Cataphractaire* barbare. — 4. Cavalier avec la cuirasse* de cuir. — 5. Porte-étendard* *(vexillum)* de l'époque de Constantin.

1

2

3

4

5

L.F.

gourmette, une têtière et des rênes complétaient son harnachement. Si les Romains ont employé l'hipposandale, il a été prouvé, grâce à un squelette de cheval découvert en Allemagne, qu'ils connaissaient aussi la pratique de la ferrure.

La cavalerie se composait d'archers à cheval, *equites sagitarii*, et de lanciers, *contarii*; la plupart du temps gaulois, germains, sarmates ou numides. Les Sarmates fournissaient une cavalerie cuirassée appelée *cataphractus*.

Les cataphractaires étaient fort semblables à nos hommes d'armes du début du XIVe siècle[1].

Machines de guerre

Les Romains possédèrent très tôt une gamme étendue de machines de guerre destinées à la défense ou au siège des villes.

Sous l'Empire, la légion traînait avec elle 55 balistes montées sur roues et tirées par des attelages de mulets. Les traits qu'elles lançaient perçaient les cuirasses les plus épaisses. Dix onagres ou scorpions, traînés par des bœufs, complétaient cette artillerie. L'emploi des machines en question se généralisa sous Hadrien.

Les autres machines consistaient en béliers de toutes tailles, tours roulantes nommées ambulatoires, balistes et catapultes de siège capables de lancer des projectiles énormes dont des carreaux de trente kilogrammes.

Nous citerons encore les mantelets roulants, la « chélonée » (tortue), galerie couverte pour les mineurs, le « tollenon », poutre portant un panier rempli d'assiégeants sur les murailles et, enfin,

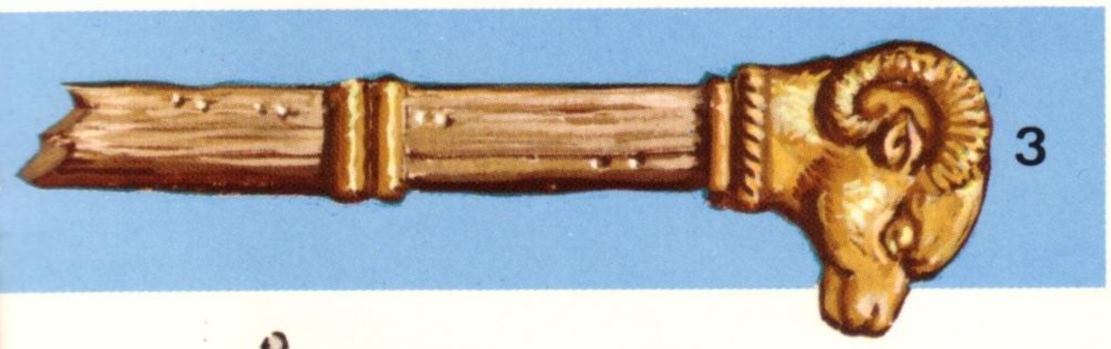
MACHINES DE GUERRE

1. Onagre* ou scorpion*. — 2. Baliste*. Cette machine lançait des traits portant à 300 ou 400 mètres. — 3. Bélier*. — 4. Catapulte*. Elle lançait des projectiles d'un poids de 100 kilos.

1. p. 65, 2.

1

2



3

4

le corbeau démolisseur dont les crocs arrachaient les remparts ennemis.

Ainsi que nous l'avons signalé dans notre chapitre sur les Grecs, les Romains utilisèrent l'éléphant de guerre. L'éléphant était alors bardé de plaques de fer protégeant la tête, les flancs, le poitrail et même la trompe. Ses défenses étaient prolongées par des pointes d'acier. Sur le dos du pachyderme était installée une tour garnie d'archers et de lanceurs de javelots. L'éléphant ayant l'habitude de déployer ses oreilles lorsqu'il est irrité, on peignait celles-ci de couleurs vives afin de rendre l'animal encore plus effrayant. Enfin, pour augmenter son agressivité, on l'enivrait avec du vin aromatisé; ce qui le rendait parfois plus dangereux pour ses maîtres que pour les ennemis! Les éléphants furent peu employés et disparurent sous Hadrien.

La légion possédait sa musique militaire composée de *tubicines*, joueurs de tuba, les *buccinatores*, les *cornicines* dont l'instrument, la *cornu*, était moins recourbée que la *buccina* et, enfin, les *liticines* soufflant dans le perçant *lituus*[1].

Le soldat romain portait sur lui tout ce qui lui était nécessaire, soit un poids de soixante livres romaines (la livre romaine valait 327,5 grammes). Il était donc bien « *impeditus* » (embarrassé) avec ses armes, ses pieux, scie, pelle, hache, panier et ustensiles de cuisine. Sans compter une provision de blé pour quinze jours[2]. Encore fallait-il, à l'étape, élever son camp comprenant fossé, palissade et terrassement en dos d'âne[3]; tout cela même si la halte ne durait qu'un seul jour!

Quand les troupes quittaient le camp pour combattre, elles y laissaient leurs bagages. Libre dans ses mouvements, le soldat était alors dit « *expeditus* » : prêt à combattre.

1. p. 61, *2-3-5-8*. — 2. p. 69, *1*. — 3. p. 69, *5-6*.

1. Légionnaire impeditus*. — 2. Caliga* de simple soldat. — 3. Caliga* d'officier. — 4. Poêle à queue mobile. — 5. Camp. A) Porte prétorienne. B) Porte décumane. C) Porte principale. D) Porte quintane. E) Tente du général. F) Tentes des officiers derrière lesquelles sont rangées les enseignes*. G) Tentes des légionnaires*. G') Tentes des auxiliaires. H) Postes (stationes). — 6. Coupe du retranchement d'un camp romain : *a*) fossé; *b*) palissade; *c*) parapet; *d*) rampe d'accès.

1

2

3

4

B

H

N

G

C

H

F

E

F

H

D

G'

5

H

A

b

c

d

a

6

L. F.

Les combattants du cirque

Il y avait une chanson fort à la mode dans l'amphithéâtre qui disait : *Non te peto, piscem peto; quid me fugis, Galle?* Ce n'est pas à toi, c'est à ton poisson que j'en veux, Gaulois, pourquoi fuis-tu?

Introduit dans les sanglants jeux du cirque au temps de César, le gladiateur gaulois, dont le casque était orné d'un poisson, allait devenir sous l'Empire le célèbre mirmillon, traditionnel adversaire du rétiaire.

Sacrifices humains à l'origine, les combats de gladiateurs ne furent au début qu'un devoir pieux : *munus*, devoir rendu à un illustre défunt. Le peuple prit goût à ces cérémonies sanglantes, on en fit des jeux publics qui connurent sous l'Empire une vogue extraordinaire.

Les Romains distinguaient les gladiateurs par leurs armes et leur manière de combattre; souvent par le nom de leur pays d'origine. Le plus ancien type connu était le Samnite, dont la catégorie se partagea plus tard en *secutor* et en *oplomachus*. Le Thrace apparaît sous Sylla; sous César, le mirmillon et le rétiaire; ce dernier, le plus humble de tous, seulement armé d'un filet et d'un trident.

Indépendamment de ces noms, les gladiateurs en recevaient d'autres, selon les circonstances; ils s'appelaient *meridiani* lorsqu'ils combattaient à midi, *supposititii* lorsqu'ils remplaçaient les blessés ou les vaincus, *postulatitii* lorsqu'ils étaient spécialement réclamés par la foule, etc.

Les auteurs anciens mentionnent encore d'autres catégories de combattants sur lesquelles nous manquons de renseignements certains, tels l'*equites*, gladiateur à cheval, l'*essedarius* qui combattait du haut d'un char, l'*andabate* aux yeux bandés, le *laquearius* avec son cordon, etc.

Les combats de gladiateurs étaient annoncés par des affiches. Par exemple celle-ci, relevée sur un mur de Pompéi : « La troupe des gladiateurs de Numerius Festus Ampliatus combattra pour la deuxième fois. Combats, chasse, voile, le 16 des calendes de juin. »

Le spectacle commençait par un défilé avec, en tête, l'*editor*, organisateur des fêtes; puis, les combattants préludaient avec le bâton *(rudis)* et des armes de bois ou de fer émoussé *(arma lusoria)*. Les trompettes donnaient ensuite le signal du combat réel. Dès qu'un des combattants était blessé, l'assistance s'écriait : *Hoc habet!* (Il en a!). Le blessé levait alors la main gauche pour demander grâce. Si son comportement avait été courageux, la foule lui accordait la vie en levant un doigt en l'air. Dans le cas contraire, les spectateurs, baissant le pouce vers le sol, signifiaient au malheureux son arrêt de mort. Toutefois, l'arrivée inopinée de l'Empereur au milieu d'un combat accordait la grâce de vie aux blessés. Cette prérogative s'étendait parfois aux vestales et à l'*editor*.

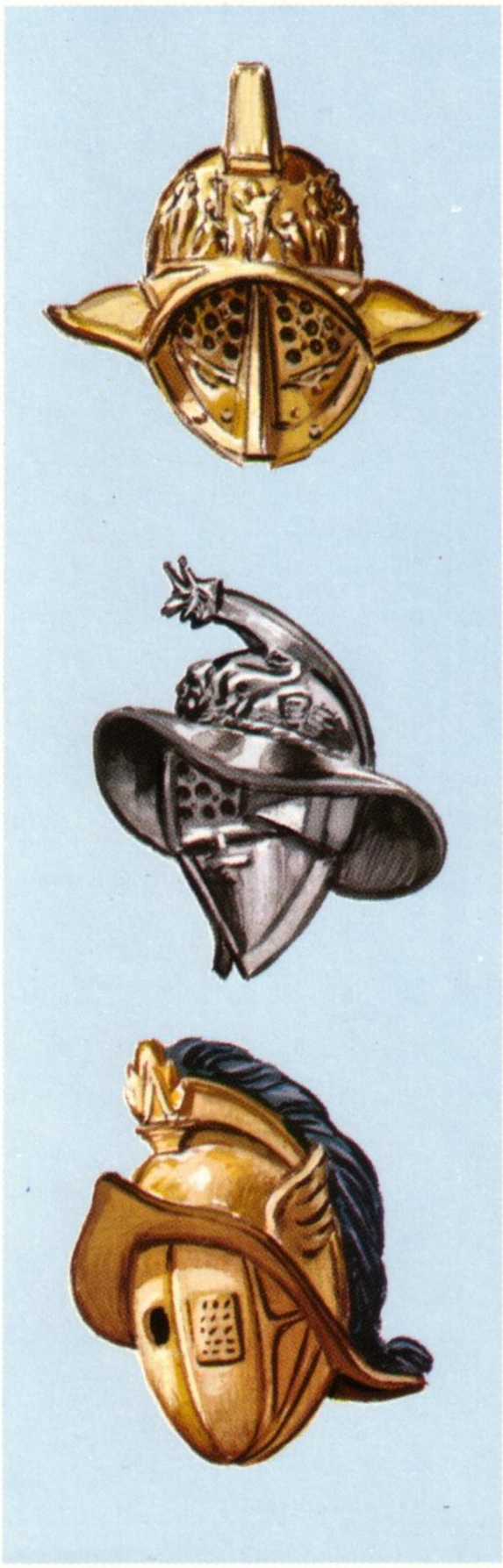
Ces jeux sanglants, dont l'idée seule suscite l'horreur, faisaient les délices du peuple romain! Cicéron lui-même citait les gladiateurs mourants comme des modèles de constance et de courage.

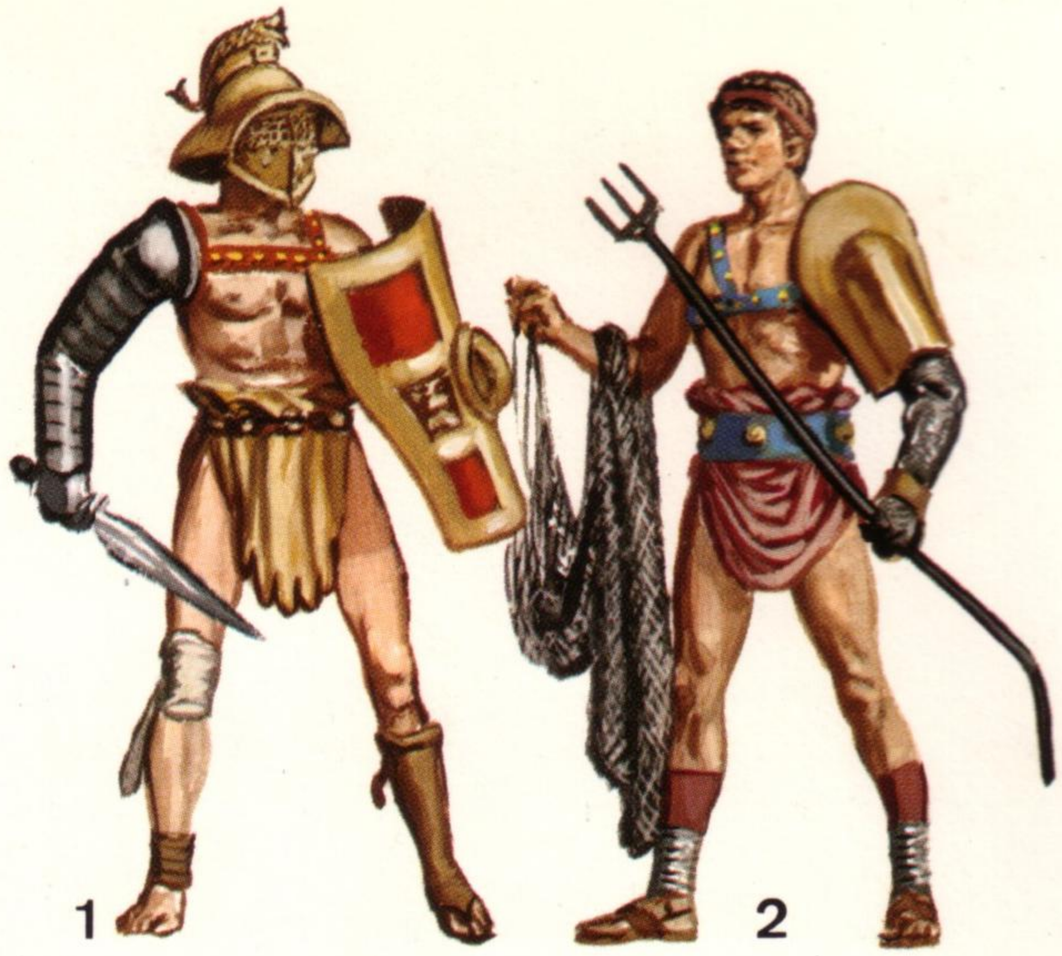
Les casques de gladiateurs présentent une particularité curieuse : ils comportent un ventail masquant complètement le visage. Il n'est peut-être pas téméraire de se demander si les Romains n'avaient pas déjà découvert le fameux principe employé par les organisateurs de nos modernes matches de catch, qui, avec leur « masqued man », ont fait rebondir l'intérêt chancelant de leurs spectacles; exploitant astucieusement la définition de Barthes : « Le masque est un rêve de l'homme projeté sur un monde étrange, plein de menaces et d'enchantements. »

Heureusement, si le public se presse en foule à ces modernes « jeux du cirque », il en est une moitié qui n'y va que pour rire de cette parodie du combat du mirmillon contre le rétiaire.

GLADIATEURS

1. Vélite*. — 2. Rétiaire*. — 3-4. Equites*, gladiateurs à cheval. — 5. Mirmillon*. — 6. Secutor*. — A gauche et à droite : casques de gladiateurs à ventails* mobiles.




1
2

3
4

5
6

Les Gaulois

Dès sa naissance, le jeune Gaulois était élevé en fonction de ce qu'il devait devenir : un guerrier valeureux. A peine vêtu, nageant dans l'eau glacée, il s'exerçait au maniement des armes jusqu'à l'âge de quinze ans. Il recevait alors des mains de son père une épée et un bouclier qu'il ne devait plus quitter jusqu'à sa mort.

Le jeune guerrier faisait alors partie d'une bande guerrière réunie sous l'autorité d'un chef éprouvé dont il admirait les faits d'armes. Plusieurs bandes réunies formaient une ligue guerrière aux objectifs plus ou moins ambitieux. L'ambition et l'émulation aidant, les Gaulois allaient connaître l'apogée de leur puissance.

On les vit, en 400 avant J.-C., marcher sur le Latium après avoir envahi la vallée du Rhône. En 390, ils apparurent devant Rome, dont ils défirent les troupes, hâtivement réunies, grâce à une habile manœuvre de leur chef Brennus. Les Romains durent verser mille livres d'or aux vainqueurs. *Vae victis!*

Durant six générations, les peuples gaulois multiplièrent ces expéditions, atteignant Corinthe en 368. Il fallut le prestige d'Alexandre pour les tenir en respect. Après la mort de ce grand capitaine, ils reprirent leur poussée, submergeant la Grèce et les Balkans.

Ces hommes grands, blonds, aux yeux bleus, avaient un mépris total de la mort qui les incitait aux exploits les plus héroïques.

Dans les premières armées gauloises, l'infanterie formait une masse considérable. Devant Rome, Brennus alignait cent cinquante mille fantassins pour une cavalerie forte de vingt mille combattants. Ceux-ci, il est vrai, constituaient l'élite de son armée.

Le Gaulois se présentait au combat torse nu, il portait des braies retenues à la cheville et, attaché sur l'épaule par une agrafe, le

1. Montagne fortifiée des peuplades primitives de Grande-Bretagne. — 2. Citadelle gauloise : *a*) mur d'enceinte et tours; *b*) entrée fortifiée; *c*) potager; *d*) habitations : celles de forme allongée et basse avaient une aire en contrebas d'un mètre par rapport au sol extérieur; *e*) enceinte, fossé et tour de refuge (préfiguration du donjon). — 3. Détail et coupe du mur d'enceinte avec ses troncs d'arbres incorporés augmentant la résistance aux machines de siège.

1

2

a

b

c

d

e

3

sagum (saie) adopté plus tard par les Romains comme manteau militaire[1].

Le Gaulois dédaignait les armes défensives; son bouclier, de mauvaise qualité et peu maniable, était fait d'une claie d'osier recouverte de cuir ou de minces planches assemblées et couvertes de peau[2]. Pour l'orner, on y clouait une tête d'animal; les plus riches y plaçaient des motifs ou des masques en bronze repoussé.

Le casque gaulois, en bronze ou en fer[3], était garni d'appendices destinés à lui donner un aspect fantastique. Certains casques présentaient des cornes, des ailes d'oiseaux ou des têtes en relief de sanglier ou d'autres quadrupèdes. Seuls les chefs en portaient.

La cuirasse, rare, était en bronze ou en fer et forgée à l'imitation de la Grèce[4]. Il en existait encore deux autres sortes : l'une en mailles de fer[5] et l'autre en tissu collé sur plusieurs épaisseurs comme celle des Égyptiens.

1-2-3. Guerriers gaulois. — 4. Guerrier breton (îles Britanniques). — 5-6-7. Guerriers gaulois. — 8. Chef breton (îles Britanniques). — 9. Gaulois tenant un carnix* (trompette de guerre). — 10. Gaulois portant une cotte de mailles*. — 11-12-13-14. Casques en fer et en bronze. — 15-16. Armures en bronze. — 17. Hache dite « celt ». — 18-19. Coutelas en fer et en bronze. — 20. Hache. — 21. Épée en fer.

Armes offensives

Le guerrier gaulois affectionnait par-dessus toute autre arme la longue épée de fer[6], longue de plus d'un mètre et large de quatre à cinq centimètres, avec laquelle il frappait toujours de taille[7]. Mal trempée, elle se ployait aux premiers coups; sa mauvaise qualité fut une des causes des revers infligés par Rome aux armées gauloises. L'épée se portait au côté droit, suspendue à une chaîne de fer ou de bronze.

Les Gaulois en firent d'imposantes réserves... à tel point

1. p. 75. — 2. p. 77, *10*. — 3. p. 75. — 4. p. 75, *15-16*. — 5. p. 75, *10*. — 6. p. 75, *21*; 77, *1-2-3-4*. — 7. Avec le tranchant.

1

2

3

4

5

11

15

12

13

16

14

17

18

19

20

21

6

7

8

9

10

qu'Hannibal put en fournir à toute son armée en ne prenant que sur le stock des Allobroges.

Comme arme de jet, le Gaulois ne connaissait guère qu'une espèce de pique-javelot mal équilibrée et de portée insuffisante. Strabon les appelait *matares* et Diodore de Sicile *saunies*. Le fer en mesurait jusqu'à cinquante centimètres et comportait parfois un croc recourbé.

La fronde, bien connue de ces peuples, était surtout réservée aux sièges; elle servait à incendier les tentes et les cabanes des retranchements romains à l'aide de balles d'argile rougies au feu.

Le poignard, la hache et la masse d'armes constituaient l'armement secondaire; la masse d'armes était le plus souvent réservée aux cavaliers, qui la suspendaient à l'arçon de leur selle.

1-2-3-4. Poignées d'épées. La 2 est la plus ancienne. — 5-6-7-8-9. Pointes de lances en bronze et en fer. — 10. Face intérieure d'un bouclier. — 11-12. Haches en bronze. — 13. Carnix*. — 14-15. Sanglier et coq ayant servi d'enseignes* militaires. — 16. Char de guerre gaulois.

La tactique

La tactique des Gaulois ne différait pas de celle des Barbares. Leurs troupes à pied attaquaient en rangs serrés derrière la carapace de leurs boucliers. Au premier rang étaient les guerriers d'élite aux bras et au cou ornés d'anneaux d'or.

Dédaigneux des ruses de guerre, pleins d'un orgueil naïf et extravagant qui leur faisait rechercher avidement le corps à corps, les Gaulois se ruaient à l'attaque au son du *carnix*, en vociférant et en tirant la langue à l'ennemi. Ils étaient serrés autour de leur enseigne, le plus souvent un sanglier de bronze, symbole de force et de puissance[1].

La cavalerie ne manœuvrait pas davantage; elle chargeait à

1. p. 77, *14*.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

fond, l'épée brandie, confiante dans l'insurmontable terreur qu'elle inspirait.

Les chars de guerre étaient en usage presque exclusivement chez les tribus belges, qui excellaient dans leur emploi. Ces chars, réunis, servaient aussi de retranchement. Ils étaient montés par deux combattants[1].

Méprisant la mort et considérant comme un privilège de tomber les armes à la main, le Gaulois ne connaissait pas la pitié; il offrait à son dieu Teutatès le sang et les dépouilles de ses ennemis, dont il exhibait fièrement les têtes suspendues en collier à l'encolure de son cheval.

Fortifications

Si l'armement n'avait fait aucun progrès, la protection des cités avait beaucoup évolué. Les Gaulois relevèrent et améliorèrent les défenses des refuges de ceux qu'ils avaient chassés. L'oppidum apparut, véritable forteresse conçue pour résister au bélier et aux machines de guerre introduites dans les sièges par les envahisseurs romains[2].

César a dit dans ses *Commentaires* la peur qu'il eut devant ces forteresses, le temps perdu et les affronts qu'elles lui infligèrent. Il a dû en réduire huit cents avant de triompher de la Gaule.

L'illustre écrivain pourra être lu ou relu, il est orfèvre en la matière. Comme le disait Montaigne, inlassable lecteur des *Commentaires* : « Dieu sçait de quelle grâce et de quelle beauté il a orné cette riche matière, d'une façon de dire si pure, si délicate et si parfaite, qu'à mon goust il n'y a aulcuns escripts au monde qui puissent estre comparables aux siens en cette partie. »

1. p. 77, *16*; 79, *1*. — 2. p. 73.

1. Char de guerre d'une tribu belge de Grande-Bretagne. (Vers 100-150 avant J.-C., les Belges, parents des Gaulois, traversèrent la Manche et conquirent la Grande-Bretagne tout entière, sauf l'extrême nord.) — 2. Guerrier des tribus primitives d'Écosse. — 3. Cavalier gaulois. — 4. Cavalier germano-romain. — 5. Soldat anglo-romain.

1

2

3

4

5

Les grandes invasions

Liou-ts'ong et ses Huns avaient, au IVe siècle, fondé en Chine un empire éphémère qui fut bientôt assailli de toutes parts par les hordes turques, mongoles et tibétaines. Poussés au nord par les Jouan-Jouan et au sud par les Tibétains, les Huns furent repoussés vers l'ouest par les Yué-tché, les belliqueux « Indo-Scythes ».

La poussée des Huns vers l'ouest fut irrépressible; elle submergea les Alains et les Goths de la plaine russe, qui poussèrent à leur tour devant eux les Germains dans une course éperdue vers l'Atlantique.

C'est cette ruée de fuyards qui devait faire sombrer l'Empire romain d'Occident.

Comme les Gaulois, les Germains mettaient le métier des armes au-dessus de tout autre. Le jeune Germain reconnu apte à prendre les armes recevait une épée avec laquelle on l'avait préalablement touché par trois fois sur l'épaule. Il devait dès lors faire partie de toutes les expéditions guerrières. L'infanterie y jouait un rôle prépondérant, la cavalerie étant rare quoique hautement renommée.

Les Germains portaient, à l'instar des Gaulois, des saies d'étoffe mais parfois aussi de peaux de bêtes sauvages dont ils bigarraient la fourrure de couleurs variées.

Ils avaient un soin extrême de leur longue chevelure qu'ils teignaient d'une couleur ardente.

Armes défensives

Les casques étaient réservés aux chefs.

Les boucliers, de forme oblongue, servaient non seulement à amortir les coups, mais aussi à porter les morts, à s'abriter en rase campagne... et comme flotteurs pour passer les rivières à la nage.

Seuls les guerriers aguerris avaient le droit de décorer leur bouclier, les jeunes soldats devaient se contenter d'un bouclier blanc jusqu'à ce qu'une action d'éclat les autorise à y apposer le symbole de leur valeur éprouvée. Cette coutume devait, par la suite, donner naissance aux armoiries héréditaires[1].

Armes offensives

Il y avait deux espèces d'épées : une courte, appelée *swerd*, s'attachait au ceinturon ou à un baudrier, et l'autre, longue et sans pointe, se nommait *spad*, *spada* ou *spatha*[2]... d'où vient le terme espadon.

Une autre arme très en faveur chez les Germains était le *scramasax*, espèce de grand coutelas à un seul tranchant[3]. A cette panoplie venait s'ajouter la hache d'armes, souvent à deux tranchants, et un javelot, la framée. L'arc, fait de bois d'ébène, semble avoir été peu employé à la guerre.

La tactique

Primitive comme celle des Gaulois, la tactique des Germains se limitait au déploiement pour résister en plaine et à la colonne serrée pour l'attaque.

Les oppida germaniques étaient semblables à ceux des Gaulois.

Les profondes forêts leurs offraient pourtant un système défensif naturel et quasi impénétrable. Ils édifiaient, à l'aide des taillis et des branches de jeunes arbres, des haies vives inextricables.

1. p. 81, *1-2*. — 2. p. 81, *10*. — 3. p. 81, *9*.

LES BARBARES

1-2. Germains. Le 2 est un guerrier novice. — 3. Scot. Les Scots envahirent la Calédonie (Écosse), occupée par les Pictes. — 4. Guerrier bavarois. — 5. Porte-enseigne* germain. — 6. Germain. — 7. Wisigoth. — 8. Hache. — 9. Scramasax*. — 10. Spatha*. — 11. Hache à deux tranchants.

1

2

3

8

9

10

11

4

5

6

7

Les Huns

D'une laideur repoussante, le visage difforme et couvert de cicatrices d'entailles faites dès leur jeune âge pour y détruire la racine de la barbe, les Huns semaient partout où il passaient une terreur insurmontable.

Trapu et puissamment bâti, d'une vivacité extraordinaire, le Hun passait pratiquement sa vie à cheval. Il était si endurci physiquement qu'il dédaignait le feu. Il se nourrissait de racines et de viande crue simplement mortifiée entre sa selle et le dos de sa monture.

L'arme favorite du guerrier hun était l'arc d'os qu'il maniait avec une habileté consommée.

Un javelot, un sabre large et un filet, dont il usait comme d'un lasso, complétaient son armement.

La tactique des Huns consistait en charges furieuses alternant avec des dérobades rapides. Leur aspect, leurs hurlements démoniaques et leur mobilité étaient leurs principaux éléments de victoire.

Battus par le général romain Aetius aux champs Catalauniques, en Champagne, Attila et ses guerriers se retirèrent en Hongrie, « le pays des Huns ».

Les descendants de ces terribles conquérants devaient faire parler d'eux avec une aversion presque aussi forte que celle qu'avaient suscitée leurs ancêtres.

Au IXe et au Xe siècle, les Hongrois ravagèrent toute l'Europe. Ils envahirent la France en 910, présentant le même aspect et les mêmes mœurs que les hordes d'Attila. Ils dévastèrent la Flandre, l'Alsace, la Lorraine, la Champagne, l'Aquitaine..., poussant même jusqu'à Arles, à tel point que leur souvenir marqua les traditions populaires. Ce sont ces traditions qui fournirent au bon Perrault le sujet de plusieurs de ses contes, où l'ogre du *Petit Poucet* n'est autre que le ouigour ou ogour du Xe siècle. L'amour de l'ogre pour la chair fraîche est, lui aussi, puisé dans la tradition qui accusait les envahisseurs de boire le sang de leurs victimes. Enfin, le portrait physique de cet ogre repoussant n'est autre que celui du descendant des Huns, et les fameuses bottes de sept lieues sont une souvenance de la rapidité foudroyante de leurs raids dévastateurs.

Déjà connus des Chinois, qui subirent leurs assauts longtemps avant l'ère chrétienne, les Huns descendirent vers l'Europe où ils devinrent bientôt les barbares les plus craints et les plus détestés. Leur dernier grand chef, Attila, rêvait d'anéantir l'Empire romain. Sa mort dispersa les hordes hunniques, qui disparurent à jamais, laissant toutefois derrière elles un souvenir qui n'est pas près d'être oublié.

Les Francs

Le nom de Franc apparaît pour la première fois dans l'histoire par une chanson de marche des soldats d'Aurélien, qui scandaient fièrement : « Nous avons tué mille Francs et mille Sarmates, maintenant nous cherchons mille, mille, mille Perses. »

A l'époque de la conquête de la Gaule, les Francs ne possédaient qu'un armement fort simple. Ils n'avaient pour toute arme défensive que le bouclier rond ou ovale en bois, doté en son centre d'une « boucle »[1], sorte de calotte de fer faisant saillie.

Armes offensives

Les armes offensives des Francs nous sont bien connues grâce aux descriptions de Sidoine Apollinaire (450), Procope (565), Agathias (VIe siècle) et Grégoire de Tours (595), ainsi qu'aux fructueuses fouilles archéologiques.

On peut les énumérer comme suit :

1° La lance ou framée était garnie de fers de formes diverses s'emmanchant sur la hampe par une douille.

2° L'angon était un javelot qui pouvait servir au corps à corps et comme arme de jet.

3° La francisque était une hache qui s'employait surtout comme arme de jet. Les historiens de l'époque ont été frappés de l'extraordinaire habileté des Francs au lancer de cette arme.

4° Le scramasax était une sorte de grand couteau à lame caraxée, c'est-à-dire creusée de deux sillons sur chaque face, dans lesquels on introduisait parfois du poison. C'est avec une arme de ce type que les séides de Frédégonde perpétrèrent les crimes qui devaient lui valoir une triste célébrité.

5° L'épée était plate, aiguë et à deux tranchants. Elle semble avoir été réservée aux chefs et aux soldats d'élite. Elle se portait dans un fourreau de bois ou de cuir.

La tactique

Fort primitive à ses débuts, la tactique des Francs leur valut une écrasante défaite à Casilinum près de Capoue (553). Leur attaque sur le centre ennemi en terrain coupé et couvert fut très vite freinée, et l'adversaire, ayant fait pivoter ses ailes, prit les Francs en tenaille et les massacra jusqu'au dernier. La tactique ne devait guère progresser pendant les deux siècles qui suivirent : elle se limita aux ignobles tueries des origines.

1. Voir p. 62, note 2.

1-2-3-4. Guerriers francs. Les 1 et 2 d'après les descriptions de Sidoine Apollinaire et d'Agathias. — 5. Fers de lances et bosses de boucliers.

1

2

3

4

5

Anglo-Saxons et Carolingiens

La Bretagne (Grande-Bretagne) qui, dans le Nord, constituait la colonie la plus lointaine de l'Empire romain, fut, vers 370, attaquée de toutes parts. Les Bretons, ayant à leur tête le célèbre roi Arthur et sa fameuse épée Excalibur, résistèrent héroïquement aux envahisseurs germaniques, les Angles et les Saxons.

Les Bretons durent céder à la longue; les uns se réfugièrent dans les montagnes du Pays de Galles et des Cornouailles, les autres s'expatrièrent et vinrent fonder, sur la presqu'île d'Armorique, la Bretagne, en souvenir de leur patrie perdue.

* * *

La grande victoire de Poitiers (732) nous ramène en France, où Charles Martel releva la gloire militaire des Francs tout en ruinant le prestige de la dynastie mérovingienne. Il sauva la Gaule et l'Europe du péril islamique.

Pour faire face aux hordes d'Abd-er-Rahman, Charles Martel équipa ses grands corps neustriens et austrasiens d'une sorte d'épais hauberts et de longues lances. Il fit à la hâte fabriquer des casques formés de quatre feuilles de fer triangulaires et assemblées par des rivets. Quoique peu esthétiques, ils firent merveille.

Reprenant la tactique ancienne de la masse profonde, mais cette fois sur un terrain plat et bien dégagé, le chef franc attendit de pied ferme le choc de l'ennemi.

Il l'attendit sept jours. Les Arabes se décidèrent enfin à attaquer, mais se heurtèrent inutilement au mur de fer des phalanges franques. La nuit seule interrompit le massacre. L'aube vit les Francs à nouveau rangés en bataille, mais les Arabes, écœurés, avaient abandonné les lieux.

* * *

C'est par Carloman, que l'on nomma plus tard Charlemagne, que nous connaissons le mieux l'organisation militaire à l'époque carolingienne.

Son activité guerrière était prodigieuse; il commandait ses armées en personne, les menant de la Lombardie en Espagne et d'Espagne en Germanie, d'où les Saxons barbares lançaient leurs expéditions de pillage sur les territoires des Francs.

La cavalerie, qui était restée jusqu'alors peu importante, acquit sous le règne du grand empereur une prépondérance de plus en

1-2-3-4-5. Anglo-Saxons. Le 4 est un sonneur de signaux. — 6-7-8-9-10. Carolingiens. Le 6 est un garde d'honneur. — *Cartouche supérieur :* Poignées d'épées, hache et casques anglo-saxons. — *Cartouche inférieur :* Poignées d'épées, casques, crochet porte-fourreau, éperon et étrier carolingiens.

1
2
3
4
5

6
7
8
9
10

87

plus marquée. L'emploi de cette arme s'avérait d'ailleurs nécessaire, même si ce n'eût été que pour porter rapidement des forces de renfort aux lointaines frontières de l'Empire.

Tout homme libre devait répondre à l'appel sous les armes, mais les services exigés de lui dépendaient des terres qu'il possédait. Charlemagne avait établi avec précision dans ses *Capitulaires* la contribution due par chacun et basée sur l'unité de culture, le « manse » (quinze hectares).

Selon l'importance de l'expédition, l'empereur fixait à cinq, quatre ou trois le nombre de manses exigés du propriétaire appelé sous les armes. Celui qui n'avait que deux manses devait s'unir à un autre homme dans son cas; l'un partant combattre, l'autre payant les frais. Les propriétaires d'un seul manse devaient se grouper par six. Le service était dû jusqu'à l'âge de soixante ans.

A côté de cette armée nationale, l'empereur emmenait sa truste ou scare de mercenaires équipés à ses frais.

Armes défensives et offensives

Les hommes libres riches et les gros propriétaires terriens possédaient seuls un habillement militaire complet. Ils portaient la brogne ou broigne, un vêtement de peau recouverte de plaques de fer[1], ou le haubert, d'un prix plus élevé et qui était une cotte de mailles entrelacées. Les jambes étaient parfois protégées par des bottes de cuir ou de fer appelées bambergues.

Le bouclier rond ou ovale, fortement cambré, portait en son centre une « boucle »[2]. Il était renforcé par une armature symétrique et une bordure de métal. Le casque complétait l'armement défensif.

Quant aux armes offensives, elles comprenaient l'épée avec son fourreau de bois et de cuir recouvert de toile vernie à la cire vierge, la lance, l'arc, son carquois de douze flèches et une corde de rechange.

La tactique

Charlemagne, dont le génie militaire égalait le génie du gouvernement, dirigeait ses troupes sur le centre de l'ennemi si celui-ci se présentait morcelé. Devant un adversaire formé en ligne ininterrompue, il accablait une des ailes en cherchant à l'acculer à un obstacle naturel, ou bien il détruisait les communications de l'adversaire.

Le matériel de siège rappelait, avec quelques perfectionnements, celui des Romains.

Guerriers carolingiens. Le cavalier avec la lance est un soldat de la scare ou garde impériale. Dans le fond, un fort avec son « dominium », ancêtre du donjon féodal.

1. p. 89. — 2. Voir p. 62, note 2.

Vikings et Sarrasins

Alors qu'il visitait la Gaule narbonnaise, Charlemagne vit des barques scandinaves pirater sous ses yeux jusque dans le port. Poursuivies, elles s'évanouirent à l'horizon. Mais l'empereur, s'étant levé de table, se mit — dit un chroniqueur — à la fenêtre qui regardait l'Orient et demeura très longtemps le visage inondé de larmes. Il dit aux grands qui l'entouraient : « Savez-vous, mes fidèles, pourquoi je pleure amèrement? Certes, je ne crois pas qu'ils me nuisent par ces misérables pirateries; mais je m'afflige profondément de ce que, moi vivant, ils ont été près de toucher ce rivage, et je suis tourmenté d'une violente douleur quand je prévois tout ce qu'ils feront de maux à mes neveux et à leurs peuples. »

Les Vikings, qui étaient apparus une première fois sur les côtes de la Gaule en 515 pour y subir une défaite cuisante, réapparurent trois siècles plus tard, à la fin du règne de Charlemagne.

Les Vikings ou Northmans poursuivirent leurs sanglants exploits en prenant Gand en l'an 880. Louis de Neustrie (le roi de France Louis III) leur livra bataille à Saucourt-en-Vimeu (Picardie), en 881. Neuf mille Vikings y périrent avec leur « konong » ou chef.

Peu de temps après, les hommes du Nord revenaient plus avides que jamais, poussant leurs raids jusqu'à Cologne, Aix-la-Chapelle, Coblence et même Trèves; Orléans et Paris furent attaquées comme Bordeaux et Toulouse. Insatiables de butin, les Vikings poussèrent jusqu'en Espagne et en Afrique.

D'autres hordes, parties de Suède, devaient atteindre la Caspienne, la mer Noire et Constantinople.

L'Italie et la Sicile devaient aussi subir les assauts des inlassables pillards; toutefois, ce sont les îles Britanniques qui eurent le plus à souffrir des entreprises des Vikings tant Danois que Norvégiens.

Les Vikings devaient également toucher le continent américain, performance étonnante qui, paradoxalement, devait s'avérer la moins importante sur le plan historique.

Le Viking tirait son nom de *Vik* : anse ou baie, et de *Ging* : roi. Sa méthode d'attaque était l'embuscade au fond d'une baie pour surprendre les navires marchands naviguant le long des côtes.

Le guerrier viking combattait le plus souvent torse nu, la tête coiffée d'un casque à cimier en forme d'animal ou garni de cornes.

Son bouclier était oblong et ses armes semblables à celles des autres barbares.

Tout comme pour les envahisseurs nordiques, la religion fut pour les Arabes un ressort puissant.

Ils franchirent en 711 le détroit qui les séparait de l'Europe; leur chef Tarik devait donner son nom au rocher où ses forces abordèrent : Djebel al-Tarik (Gibraltar).

Vers l'an 720, ils pénétrèrent par les Pyrénées dans le royaume des Francs, où douze années plus tard ils devaient connaître la défaite.

La cavalerie était la force principale des armées arabes. Le cavalier portait un bouclier rond, un hoqueton, veste de toile rembourrée et piquée, et parfois un casque se terminant en une pointe effilée. Le sabre recourbé et souple, admirablement forgé (à Tolède), constituait sa principale arme offensive avec l'arc et le javelot.

Le casque et le sabre portaient souvent des inscriptions religieuses gravées, telles : « Le secours vient de Dieu, et la victoire est proche » ou « Il n'y a de brave qu'Ali et d'épée que Doulfékar. »

Au XIII^e siècle, Joinville écrivait : « Les Sarrazins envoièrent au Soudanc par coulons messagiers, par trois foiz, que le roi estoit arrivé. » Ce qui nous prouve que les Arabes connaissaient déjà l'emploi du pigeon porteur de dépêches.

1-2-3-4. Guerriers vikings. Le 3 est un chef. — 5-6-7. Cavaliers arabes. Le 7 porte un *hoqueton* de toile piquée.

1
2
3
4
5
6
7

Les armées féodales

Charles le Simple ayant offert aux pillards normands de s'établir en son royaume, avec l'idée qu'ils défendraient leur fief contre leurs congénères, la Normandie naquit en 911. C'est de là qu'en 1066 un duc normand, Guillaume, se proclama héritier de la couronne d'Angleterre en dépit du fait que les Anglo-Saxons venaient de couronner l'un des leurs, Harold, beau-frère du défunt roi Édouard le Confesseur.

Guillaume commença à recruter des soldats en leur promettant de l'argent ou des terres sur le royaume à conquérir. Il lui en vint de partout en France et même des Flandres, de Rhénanie et d'Espagne.

Soigneusement entraînée pendant huit mois, son armée comptait, estime-t-on, 14.000 hommes et environ 4.000 chevaux.

L'achat de ces chevaux aurait, paraît-il, donné naissance à l'actuelle race du cheval normand. On construisit, dans l'embouchure de la Dives (Calvados), l'armada nécessaire au transport de cette multitude. Les historiens anglais fixent le nombre des navires avec précision : 696, soit une vingtaine d'hommes par bateau. Les auteurs anciens parlent de trois mille bateaux qui auraient transporté environ soixante mille hommes, chiffres évidemment exagérés.

Guillaume leva l'ancre au matin du 6 octobre et aborda sur la côte du Sussex. Il emmenait avec lui trois étonnants forts de bois en pièces détachées, « qui se montaient par ressorts en un seul jour ». Il en fit installer un à l'endroit même du débarquement, le deuxième à Hastings sur les lieux où l'attendait Harold, le troisième fut édifié à mi-chemin des deux premiers. L'armée du roi d'Angleterre était sensiblement égale en nombre à celle du duc de Normandie, mais elle était composée en majeure partie de *fyrds* (levées de paysans) entourés par les *house carls*, gardes royaux.

Les Anglo-Saxons n'avaient que peu d'archers et pas de cavalerie, leur arme principale était la hache à deux mains.

Harold avait pourtant habilement choisi son terrain, une colline de 80 mètres d'altitude, bien protégée sur ses flancs par des ravins et des marais.

Le 14 octobre au matin, les deux armées étaient en présence.

1. Danois de l'invasion de la Grande-Bretagne. — 2. Anglo-Saxon (début du XI^e s.) — 3. Infanterie légère saxonne (XI^e s.) — 4. Anglo-Danois. — 5. Archer anglo-saxon. — 6. Infanterie légère normande. — 7-8-9. Normands. — 10-11. Épées en fer. Le pommeau et la garde du 11 sont en ivoire de morse. — 12. Éperon. — 13. Mors. — 14-15. Haches en fer.

1

2

3

10

11

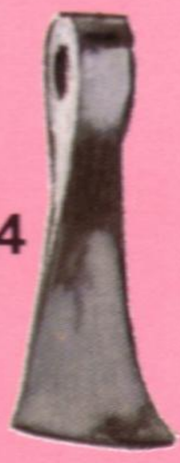
4

5

6

12

13


14

15

7

8

9

Guillaume avait disposé ses troupes en trois corps avec les Normands au centre.

Chaque corps comportait une première ligne d'archers, une deuxième ligne de fantassins lourdement armés et une troisième ligne de cavaliers : les chevaliers.

Les archers normands engagèrent la bataille par une volée de flèches, aussitôt suivie d'une charge des chevaliers qui se brisa sur le mur inébranlable des robustes Anglo-Saxons. Une deuxième salve des archers, en tir plongeant cette fois, fit des ravages chez l'ennemi; crevant même l'œil d'Harold qui n'en resta pas moins à la tête des siens. Une nouvelle charge de cavalerie, qui fut repoussée plus vertement encore, mit les Normands à deux doigts de la panique.

Voyant l'inutilité de ses efforts pour rompre la masse anglaise, Guillaume imagina un stratagème.

Relançant ses troupes à l'assaut, il en fit soudain reculer une partie, simulant ainsi un début de retraite. Les Anglo-Saxons tombèrent dans le piège; rompant leurs rangs, ils s'élancèrent. Prise à revers par la cavalerie normande, l'armée anglaise fut vaincue en dépit d'une résistance héroïque qui dura jusqu'à la nuit.

La lourde hache à deux mains, d'un mètre cinquante de longueur, qu'affectionnaient les Anglo-Saxons, avait le désavantage de ne pouvoir frapper que de taille. Pour ce faire, il fallait lever les deux bras — instant que mettaient à profit les Normands pour percer l'ennemi d'un coup d'estoc[1] de leur longue épée.

Supériorité encore que celle de l'armure normande. La broigne, épaisse tunique de cuir, était garnie de plaques ou d'anneaux de fer et dotée d'un camail pour la tête[2]; elle protégeait les jambes jusqu'aux genoux.

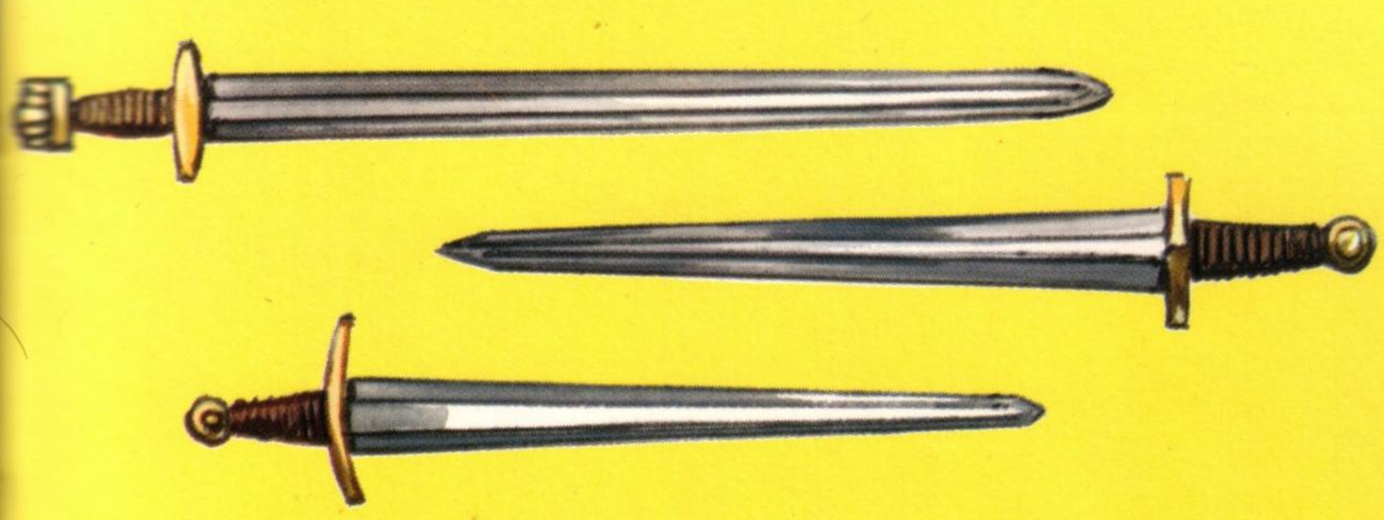
Sur le camail se posait le casque conique à nasal[3]. Le grand bouclier ou écu protégeait le guerrier des coups de pointe que ne pouvait arrêter la broigne, armure encore imparfaite.

Pour le combat à la lance, le chevalier montait presque verticalement, portant le poids du corps sur les étriers afin de donner le maximum de force à son coup.

1. De pointe. — 2. p. 93, *7*; 95, *4*. — 3. p. 93, *1-4*; 95, *1-4-6*; 97, *1-2-6-9*; 99, *2-3-5-6*.

CHEVALIERS CROISÉS

1 et 4. Français. — 2. Allemand. — 3. Anglais. — 5. Archer. — 6. Arbalétrier* belge. — *Dans le cartouche :* Épées, fers de lance et fléau d'armes*.



1

2

3

4

5

6

Les armées du XII^e siècle

Au cours de la première moitié du XII^e siècle, la broigne fut souvent renforcée par des bandes de cuir entrecroisées qui l'allégeaient. Elle s'appelait alors broigne treillissée. A partir de 1150, les Croisades remirent l'ancienne cotte de mailles en faveur.

Cette nouvelle armure, réservée aux chevaliers, enveloppait entièrement le corps excepté la face : c'était le haubert. Elle se complétait par les chausses couvrant les pieds, les jambes et le ventre. Sous le lourd haubert se portait le gambison rembourré, qui jouait le rôle d'amortisseur tant pour les coups que pour le frottement du haubert qui aurait été insupportable.

Par-dessus le haubert se revêtait la riche cotte d'armes d'étoffe qui, en plus de son effet décoratif, protégeait la maille de l'échauffement au soleil.

Le casque était hémisphérique avec un ventail ou visagière percé d'œillères[1].

Au début du XIII^e siècle le casque se compléta d'une plaque sur la nuque formant pendant à la visagière : le heaume « classique » était né[2].

Les ouvertures pratiquées pour le regard s'appelaient vues, on perçait en dessous d'elles des trous de ventilation. Ce lourd et étouffant accessoire ne se portait qu'au combat, le chevalier se contentait en autre temps du léger bassinet, une calotte de fer.

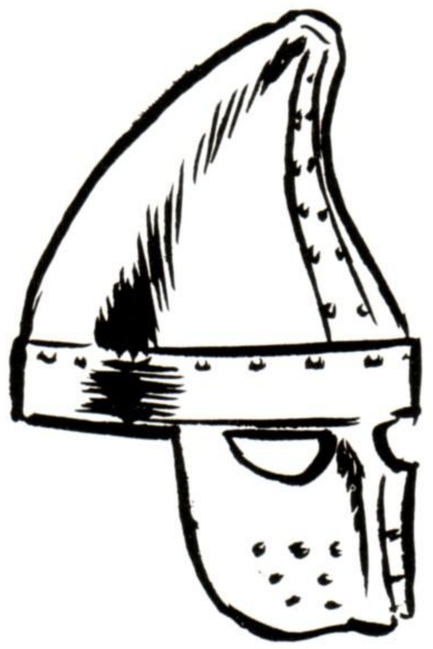
A cette époque, on commença à pourvoir le cheval d'une défense, la housse, qu'on nommait « paire de couvertures ».

Les premiers éperons à molettes mobiles commencèrent à être en usage, sans, pour autant, que soit abandonné l'éperon antique.

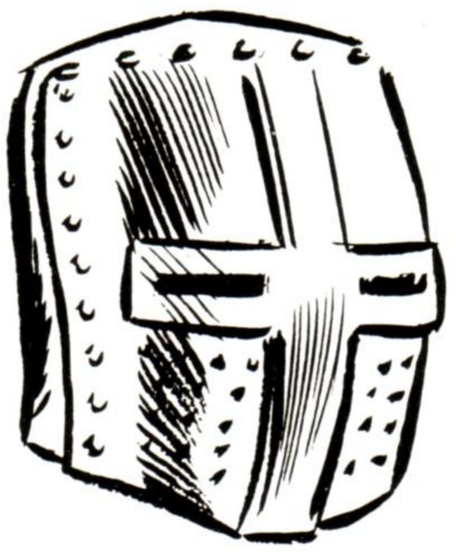
L'infanterie se composait de manants armés d'arcs, d'arbalètes et de bâtons; on entendait alors par bâtons toute arme offensive de main. L'arc normand, qui ne mesurait qu'à peu près un mètre, atteignit deux mètres chez les Anglais, archers réputés. Sa flèche mesurait 0,90 m. L'arc italien était en acier, long de 1,50 m comme l'arc allemand. Le bois d'if était cependant la matière la plus usitée pour la confection des arcs et des arbalètes.

Au XIII^e siècle, l'arc se portait dans un étui : l'archais; les flèches nommées pilles et sayettes se mettaient dans le carquois ou couir.

1. p. 97, *7-8*. — 2. p. 101, *1-5-10*.



Heaume, XII^e s.



Heaume classique, XIII^e s.

CHEVALIERS (I)

1-2-3. Chevaliers français de la seconde moitié du XII^e s. — 4. Cavalier français portant un haubert* de cuir, vers 1100. — 5-6-7-8-9. Chevaliers allemands vers 1200. — 10. Chevalier français coiffé d'un casque appelé hiaumet, env. 1200.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

Les pointes des flèches avaient des formes très variées; certaines, en forme de croissant (« luna »), servaient à trancher les jarrets des chevaux ou les câbles de marine.

La portée de l'arc était de deux cents mètres en moyenne; il dut sa longue faveur, au détriment de l'arbalète pourtant plus puissante, à son usage simple et sûr. Un archer décochait 10 à 12 flèches pendant qu'un arbalétrier ne fournissait que deux ou trois traits.

L'arbalète fut tout d'abord considérée avec répugnance par les soldats, qui l'appelaient perfide.

Le concile de Latran, estimant cette arme déloyale et traîtresse, l'anathématisa en la qualifiant « *artem mortiferam et Deo odibilem* », avec toutefois l'étonnante restriction qui permettait de l'employer... contre les Infidèles.

Richard Cœur de Lion passa outre à son interdiction et introduisit l'arme proscrite dans ses troupes en lutte contre Philippe Auguste. Coïncidence étrange, c'est un carreau d'arbalète qui devait mettre un terme à sa tumultueuse carrière!

L'arbalète du premier type se tendait à la main et était peu puissante; elle fut remplacée au XIIIe siècle par l'arbalète à crochet, qui fut employée jusque vers 1500. Elle devait son nom au crochet que l'arbalétrier avait à la ceinture et dans lequel il engageait la corde, qu'il amenait dans l'encoche en redressant les reins tout en maintenant du pied l'arbrier[1] à l'aide d'un étrier.

La tactique

La victoire de Charles Martel à Poitiers n'avait pas pour autant mis fin à la menace musulmane. En Espagne, de courageux Chrétiens continuèrent la lutte pour reprendre aux Infidèles la terre de leurs ancêtres; parmi eux était le Cid Campeador, qui galvanisa ses compatriotes par son exemple. Mais aux Berbères succédèrent les Turcs convertis à l'islam, qui reprirent avec une vigueur nouvelle la guerre sainte.

Jérusalem fut interdite aux Chrétiens alors que les Arabes, eux, avaient toujours bien accueilli les pèlerins chrétiens qui constituaient une appréciable source de revenus. Cette mesure souleva une énorme indignation dans le monde chrétien. La première croisade trouva des adeptes enthousiastes chez les Normands, mais ce furent Godefroid de Bouillon et son frère Baudouin qui

1. Fût de l'arbalète, qui supporte l'arc et le mécanisme de détente.

Arbalète du XIIe s.

Arbalète du XIIIe s.

1 et 6. Chevaliers français vers 1200. — 2. Fantassin espagnol (1109). — 3. Anglais (1160). — 4-5. Français, début du XIIe s.

1

2

3

4

5

6

furent prêts les premiers avec une armée de Flamands et de Wallons. Finalement, sept armées différentes convergèrent vers Constantinople, lieu du rassemblement général.

Au printemps de 1097 commençait la marche vers la Syrie; pour se préserver de la chaleur intense, les Croisés mirent sur leur casque (argenté pour les princes, d'acier pour les gentilshommes) un capuchon de cuir bouilli, tressé. Leur signe de ralliement était une croix d'étoffe rouge, cousue ordinairement sur la poitrine.

Ce fut une marche victorieuse qui conduisit les Croisés sous les murs d'Antioche à l'automne. Le siège, tout d'abord mal conduit, dura huit mois. Ce ne fut qu'en isolant complètement la place assiégée, dont l'immense enceinte comportait quatre cents tours, à l'aide d'une puissante palissade et de deux bastilles, que les Croisés s'en rendirent maîtres.

L'investissement de Jérusalem ne commença qu'en 1099, le 7 juin. Les Croisés, aidés d'un précieux renfort de pionniers gênois, construisirent des beffrois roulants, des béliers et des machines de jet. Les assiégés s'empressèrent de renforcer les points menacés, mais les Croisés changèrent tout leur dispositif en une seule nuit et, menant l'assaut par trois côtés à la fois, triomphèrent le 15 juillet de la résistance acharnée des Turcs.

Les deux premiers chevaliers qui mirent le pied sur les remparts étaient les frères Liétard et Englebert, de Tournai. Le siège avait duré cinq semaines!

La tactique des Turcs en terrain découvert dérouta les Croisés. Les rapides cavaliers turcs harcelaient les chevaliers par le tir de leurs arcs, s'effaçant devant les charges, ils recommençaient jusqu'à épuisement de la lourde cavalerie des Croisés. Ils l'attaquaient alors sabre au poing.

Quand la configuration du terrain interdisait aux Turcs l'emploi de cette tactique, la supériorité des Francs s'imposait d'une façon écrasante. C'est ainsi qu'au lac d'Antioche, Bohémond et sept cents chevaliers défirent une forte armée turque en l'astreignant au combat de front dans un étroit passage.

Par la suite, les Croisés devaient créer une cavalerie légère à l'instar de celle de leurs adversaires; leurs chevaux décimés — sur 70.000 il n'en subsistait plus que 700 après Antioche — furent remplacés par des chevaux syriens. L'équipement s'allégea; les « saladines », légères cottes de mailles des ateliers de Damas, remplacèrent les lourds et étouffants hauberts.

Les ordres religieux militaires datent aussi de cette époque. Ils édifièrent en Terre sainte des forteresses majestueuses dont plusieurs se sont conservées presque intactes jusqu'à nos jours.

CHEVALIERS (II)

1-2-3-4-5. Chevaliers français de 1220 à 1250. La coiffure du 2 est le mortier* pour le port du heaume*. Le 5 porte les ailettes*. — 6-7-8-9. Chevaliers anglais, première moitié du XIII^e s. Le 7 porte ses ailettes* rabattues en arrière. — 10-11-12-13-14. Chevaliers allemands du XIII^e s.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

Les armées du XIII^e siècle

Le heaume fermé, né au début du XIII^e siècle, subit bientôt des modifications destinées à le rendre plus pratique, par l'adjonction d'une visière mobile et d'un timbre[1] pointu offrant moins de prise aux coups. Malheureusement, si ce timbre était efficace, les coups, en glissant, atteignaient le chevalier aux épaules, lui brisant les clavicules. On remédia à cet inconvénient en attachant sur chaque épaule une nouvelle défense : l'ailette[2]. C'était une plaque de fer maintenue sous l'aisselle par une courroie. S'appuyant sur les joues du casque, elle formait un plan incliné sur lequel glissaient les coups.

L'armure de mailles, dite à l'époque « armure de fer », fut renforcée afin de résister aux coups d'une infanterie en net progrès. Des plaques de renfort dites plates, en cuir, fer ou laiton, furent cousues sur la maille en commençant par le tibia et le genou, puis au coude.

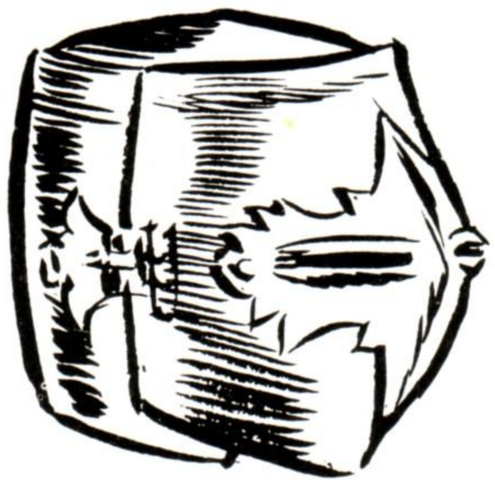
L'épée s'alourdit et s'allongea en fonction des obstacles qu'elle devait vaincre. Le cheval fut pourvu d'une plaque sur le front : le chanfrain. Les « bâtons » de l'infanterie, inspirés des outils que les manants maniaient en temps de paix, s'étaient peu à peu mués en armes redoutables. La pique que les Flamands et les Picards maniaient avec habileté avait donné naissance à une variante munie d'un croc pour désarçonner le cavalier : la saquebute. L'épieu était une pique courte. La faux aratoire avait fourni, une fois son fer redressé, la faux de guerre et le fauchard.

La guisarme était une faux à deux tranchants dotée de crochets; elle avait une proche parente : la voulge, d'origine suisse. La simple fourche devint fourche de guerre, puis corsèque chez les Italiens qui l'avaient vraisemblablement empruntée aux Corses.

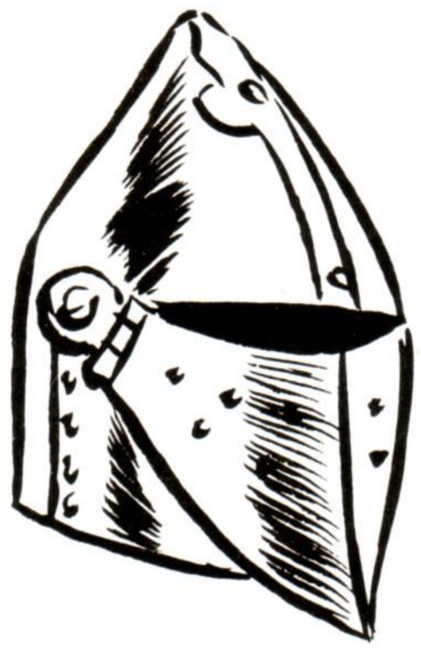
Le célèbre goedendag des communiers flamands était, selon Froissart, une massue de bois de la hauteur d'un homme, garnie d'un bracelet et d'une pointe de fer. Par contre, Guiart, aux XIII^e et XIV^e siècles, décrivait le goedendag comme étant un coutre de charrue monté sur un manche.

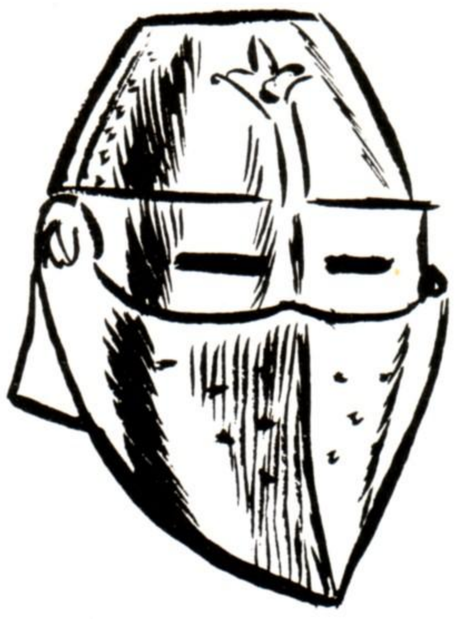
Les piétons du XIV^e siècle portaient une épée bâtarde ou le « coustiau » de Turquie, la baudelaire à lame courbe. Comme leur main n'était protégée par aucun gantelet, leurs épées étaient pourvues de quillons[3] en forme de Z.

1. Partie du heaume abritant le crâne. — 2. p. 101, *5-7*; 107, centre. — 3. Bras de la croix.



Heaume à visière s'ouvrant latéralement, XIII^e s.





Heaumes à visière articulée vers le haut, fin XIII^e s.

CHEVALIERS (III)

1. Chevalier français de la première moitié du XIII^e s. — 2. Chevalier anglais du XIII^e s. — 3. Chevalier allemand du XIII^e s.

1

2

3

Pendant la période communale, la durée du service était mal définie. Dans les petites localités, le règlement prescrivait que la milice ne « doibt aller en quelque besoigne pour le seigneur, sinon qu'elle puit aller ung jours et retourner l'autre », ce qui restreignait singulièrement les instincts guerriers des petits seigneurs. Dans les grandes communes, la milice suivait le comte aussi longtemps que celui-ci le jugeait nécessaire.

Chez les Flamands, la durée du service ne cessait qu'avec la paix, s'il s'agissait du territoire flamand. Au-dehors, elle se limitait à quarante jours, délai après lequel la milice quittait le service du souverain, fût-ce au milieu d'un siège.

La tactique

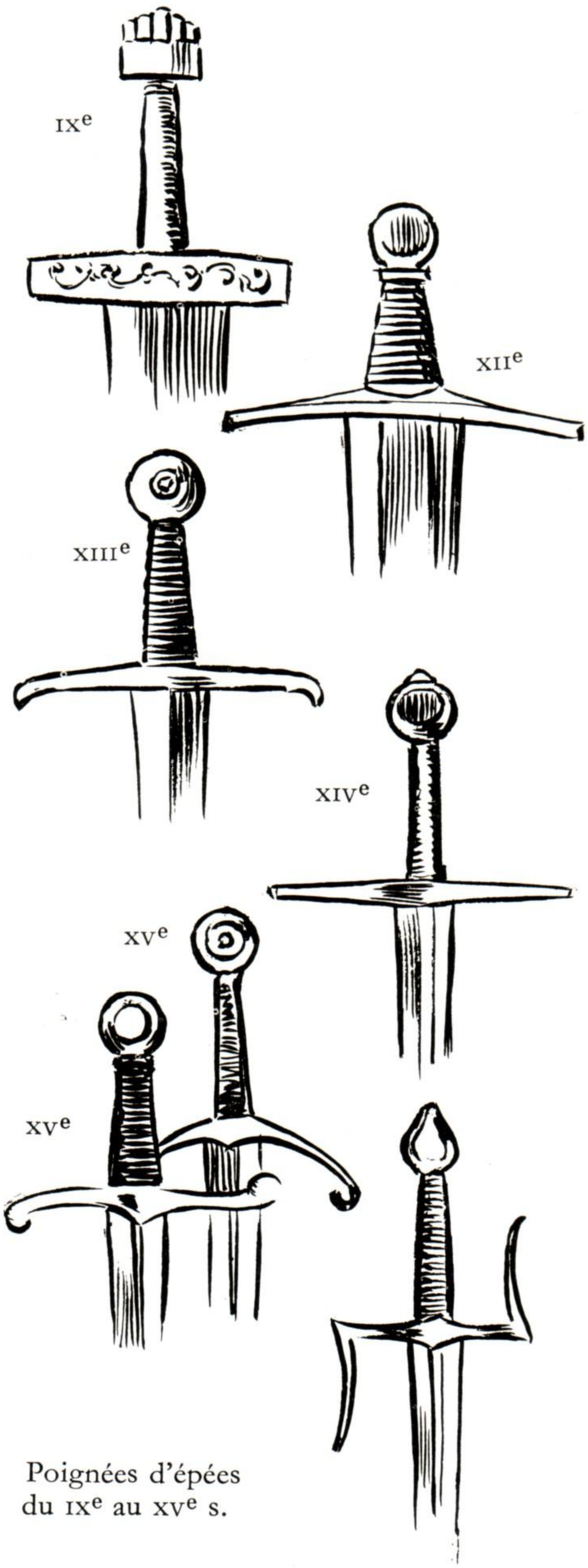
Au XIIIe siècle, l'armée au combat se groupait généralement en trois corps distincts : un centre et deux ailes, la « piétaille » sur plusieurs lignes, en avant des cavaliers.

A Bouvines, le 27 juillet 1214, Philippe Auguste devait livrer aux forces conjuguées de l'empereur d'Allemagne, du roi Jean Sans Terre d'Angleterre et du comte de Flandre une bataille dont l'issue allait revêtir une importance historique universelle et faire des territoires français une France solidaire, homogène.

Le roi de France affrontait un ennemi deux fois supérieur en nombre : Otton, empereur d'Allemagne, était entouré des meilleurs chevaliers de Saxe, de Lorraine, de Limbourg et de Namur. Son infanterie forte de cinquante mille hommes avait été recrutée en Allemagne et dans les Flandres. La cavalerie comptait sept cents chevaliers anglais pour un total de dix mille combattants. La bataille commença par l'attaque, au centre, des milices flamandes : vingt mille hommes au coude-à-coude qui entamèrent les communiers français trois fois moins nombreux. Le comte de Saint-Pol et ses chevaliers, voyant le danger, foncèrent sur l'ennemi et finirent par rompre les rangs flamands au milieu desquels Philippe Auguste, victime de son ardeur combative, gisait désarçonné.

Les chevaliers français chargèrent alors l'empereur Otton découvert par la dispersion de ses milices. Il n'échappa que de justesse, emporté dans son armure d'or par son cheval blessé, dans une fuite éperdue qui ne prit fin qu'à Valenciennes.

Sur les ailes, les chevaliers français avaient fait triompher leur habileté manœuvrière apprise au contact des Sarrasins et qui, à bravoure égale, leur avait permis de tenir devant un ennemi supérieur en nombre.



Poignées d'épées du IXe au XVe s.

XVe, à quillons en Z.

1-2-3-4-5. France, seconde moitié du XIVe s. — 6-7-8-9-10. Angleterre, XIVe s. — 11-12-13-14-15. Allemagne, XIVe s.

1
2
3
4
5

6
7
8
9
10

11
12
13
14
15

Les communiers flamands ne devaient pas oublier la leçon de cette journée. En 1302, leur infanterie rencontra une fois de plus l'armée française près de Courtrai, dans la plaine de Groeninghe. Connaissant la valeur de la cavalerie ennemie, les Flamands cherchèrent avant tout à paralyser son action en s'abritant derrière un ruisseau large de trois mètres.

L'armée française se présenta précédée de ses 10.000 fantassins et arbalétriers lombards, qui ouvrirent le combat, obligeant les gens de trait flamands à chercher refuge derrière la grosse infanterie communale.

Cette retraite induisit les chevaliers français en erreur. Pressés de recueillir toute la gloire de la journée, ils bousculèrent leurs fantassins pour charger le centre flamand qu'ils malmenèrent, celui-ci étant précisément tenu par des miliciens peu aguerris qui se débandèrent. Les Yprois continrent ces miliciens, les obligeant à retourner au combat tandis que la réserve accourait au point menacé. Vainqueurs un instant, les chevaliers picards furent enveloppés et massacrés. Cette même réserve chargea ensuite pour dégager l'aile gauche en péril. A droite, les communiers brugeois tinrent tête à l'assaut furieux de Robert d'Artois. Ce magnifique guerrier parvint, dans son ardeur, jusqu'à l'étendard des Flandres dont il arracha un lambeau avant d'être désarçonné. Il demanda un noble auquel remettre son épée, mais les rudes communiers n'entendaient pas le français : un boucher l'acheva.

Entre-temps, l'ensemble de la cavalerie française avait chargé, la hâte de combattre balayant toute discipline. Il en résulta un désordre effroyable au cours duquel furent désarçonnés une foule de chevaliers, qui périrent étouffés dans les marais.

Les deux ailes flamandes se refermèrent alors sur les débris des escadrons français. Ce qui suivit ne fut plus qu'une boucherie dont le lieu devait garder le souvenir : Bloed-meersh, prairie sanglante.

L'arrière-garde du comte de Saint-Pol s'enfuit sans insister. Comme à Poitiers et à Azincourt, la noblesse de France payait une fois de plus l'erreur de placer son honneur au-dessus de tout.

Il ne nous faut pourtant pas oublier que pour la noblesse ce culte de l'honneur était le principe de son existence. Mise en présence de roturiers, elle se devait d'affirmer sur eux son empire et sa supériorité même au prix d'un glorieux désastre.

Devant la tactique éprouvée des milices, les chevaleries anglaise et allemande employèrent les premières une tactique adéquate. Quand ils ne parvenaient pas à entraîner les milices hors de leurs retranchements, les cavaliers mettaient pied à terre et combattaient

Chevaliers du XIVe s. Au centre, avec sa mitre rouge, un évêque.

les fantassins. Cette méthode persista jusqu'à l'époque où furent créées les troupes permanentes soldées par les impôts et dont la cavalerie, formée en bandes d'ordonnance, ne fut dès lors que l'auxiliaire.

La guerre de Cent Ans

En se déclarant roi de France et d'Angleterre, le jeune Édouard III jetait le gant à Philippe VI. Une lutte tragique, qui allait durer plus de cent ans, commençait entre la France et l'Angleterre (1337-1453).

En Angleterre, le service était obligatoire pour tout homme libre âgé de 16 à 60 ans. Comptant peu de cavalerie, l'armée anglaise était dotée d'une infanterie nombreuse et excellemment entraînée, constituée pour une moitié par les meilleurs archers d'Europe. L'autre moitié consistait en piquiers mêlés à des mercenaires flamands. Les Anglais avaient mis à profit les enseignements de la bataille de Bannockburn (1314) où les fantassins écossais de Bruce avaient défait les chevaliers d'Édouard II.

Chez les Français, l'arbalète avait détrôné l'arc et l'introduction de contingents étrangers dans l'armée en avait chassé toute solidarité et détruit l'unité.

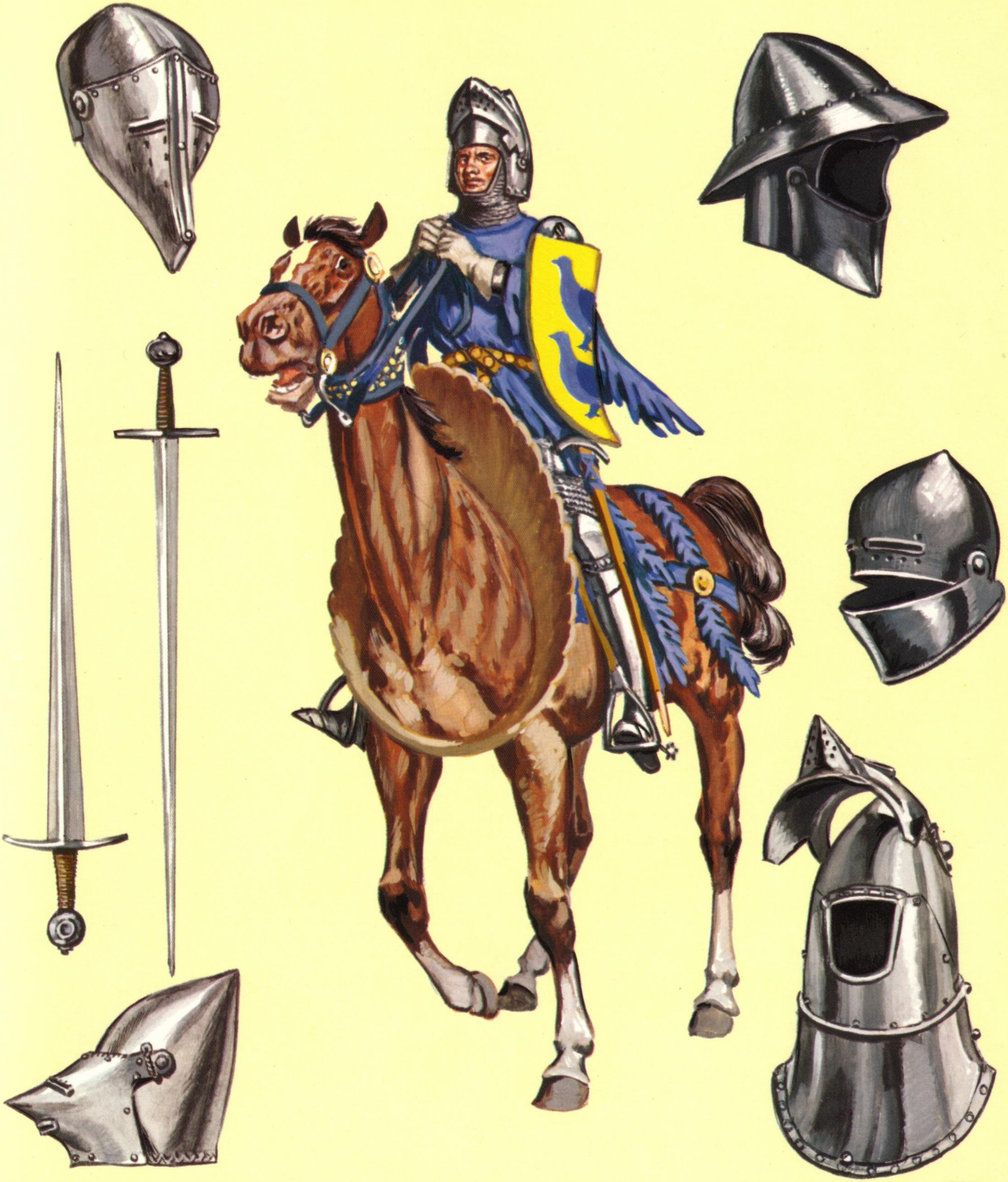
La cavalerie avait, elle aussi, perdu de sa valeur. L'alourdissement des armures lui avait ôté de sa mobilité. Les bras et les jambes étaient enfermés dans des « canons » d'acier à charnières[1], les épaules recouvertes d'épaulières d'acier et la tête du bassinet à visière mobile latéralement. De 1345 à 1360, on vit apparaître l'armure renforcée, « juste au corps »; Geoffroy de Charny, tué à Poitiers en 1356, citait avec mépris ces chevaliers qui sacrifiaient à cette mode exagérée et qui, pour paraître plus sveltes et élancés, « se varainglent et se estraignent par le ventre tant et si fort ».

De 1350 à 1390, l'armure était parfois agrémentée d'accessoires flottants, manches et jupes sous la cotte. Ces parements fort incommodes provoquèrent la mort de Jean Chandos, équivalent anglais du légendaire Bertrand du Guesclin.

Ayant surpris un parti de Français, le vaillant chevalier sauta à terre pour combattre à pied. Froissart raconte ainsi sa fin : « Or

Chevalier français, épées et bassinets* du XIVe s.

1. p. 107.



il faisait ce matin un petit reslet[1]; si estoit la voie moillie, si que, en passant, il s'entortilla en son parement, qui estoit sur le plus long, tant que un petit il trébucha. » Au même instant, un écuyer, Jacques de Saint-Martin, lui décocha un coup d'épée que ne vit pas venir le malheureux Chandos, qui avait perdu l'usage de l'œil droit en chassant le cerf... « et fu le cop d'un glaive qui le prist en char et s'arresta dessoubs l'œil entre le nés et le front... »

Avant de mourir, le valeureux recommanda aux siens d'épargner la vie aux Français. Il décéda le lendemain, 1er janvier 1370. L'illustre connétable d'Aquitaine s'était plus d'une fois mesuré avec Bertrand du Guesclin. Au siège de Dinan que tenait du Guesclin se déroula un épisode qui reflète bien l'esprit chevaleresque des chevaliers de l'époque.

Le frère du héros français, Olivier, ayant été capturé par Thomas de Cantorbéry au mépris d'une trêve, du Guesclin s'en fut demander raison de cette injustice dans la camp du duc de Lancastre. Celui-ci jouait aux échecs avec Chandos, entouré des comtes de Montfort, de Pembrock et du fameux Robert Knolles.

En entendant le récit des griefs du champion français, Chandos lui dit : « S'il y a quelqu'un dans l'armée qui vous a fait le moindre tort, on vous fera réparation sur l'heure. » Et il offrit à du Guesclin, qui venait de provoquer Cantorbéry en duel, son cheval et ses armes.

Le combat, dont du Guesclin sortit vainqueur, se déroula devant les chefs des deux armées. Bertrand traita à son tour Chandos avec toute la courtoisie dont il était capable.

Les guerres incessantes donnèrent à l'armure un caractère nouveau. Les plates se muèrent en pièces fixes et solidaires[2]. L'armure de fer battu atteignit la perfection... et un prix prohibitif pour beaucoup d'hommes de guerre qui se contentèrent de brigandines et de gambisons rembourrés et cloutés.

L'armure s'appelait alors le « harnais blanc » parce que complètement polie et sans aucun ornement.

Le bassinet remplace le heaume et les tassettes les anciennes cottes. Les épaulières protégeaient les épaules, les aisselles et les omoplates. Les cubitières couvraient les coudes et la saignée, et les gantelets, idéalement souples, protégeaient les mains[3]. Cet armement défensif perfectionné était censé rendre à la cavalerie la place qu'elle perdait chaque jour un peu plus. Il va sans dire que le poids de telles armures épuisait rapidement le chevalier combattant à pied.

1. Gelée blanche; c'était un 31 décembre. — 2. p. 111. — 3. p. 111.

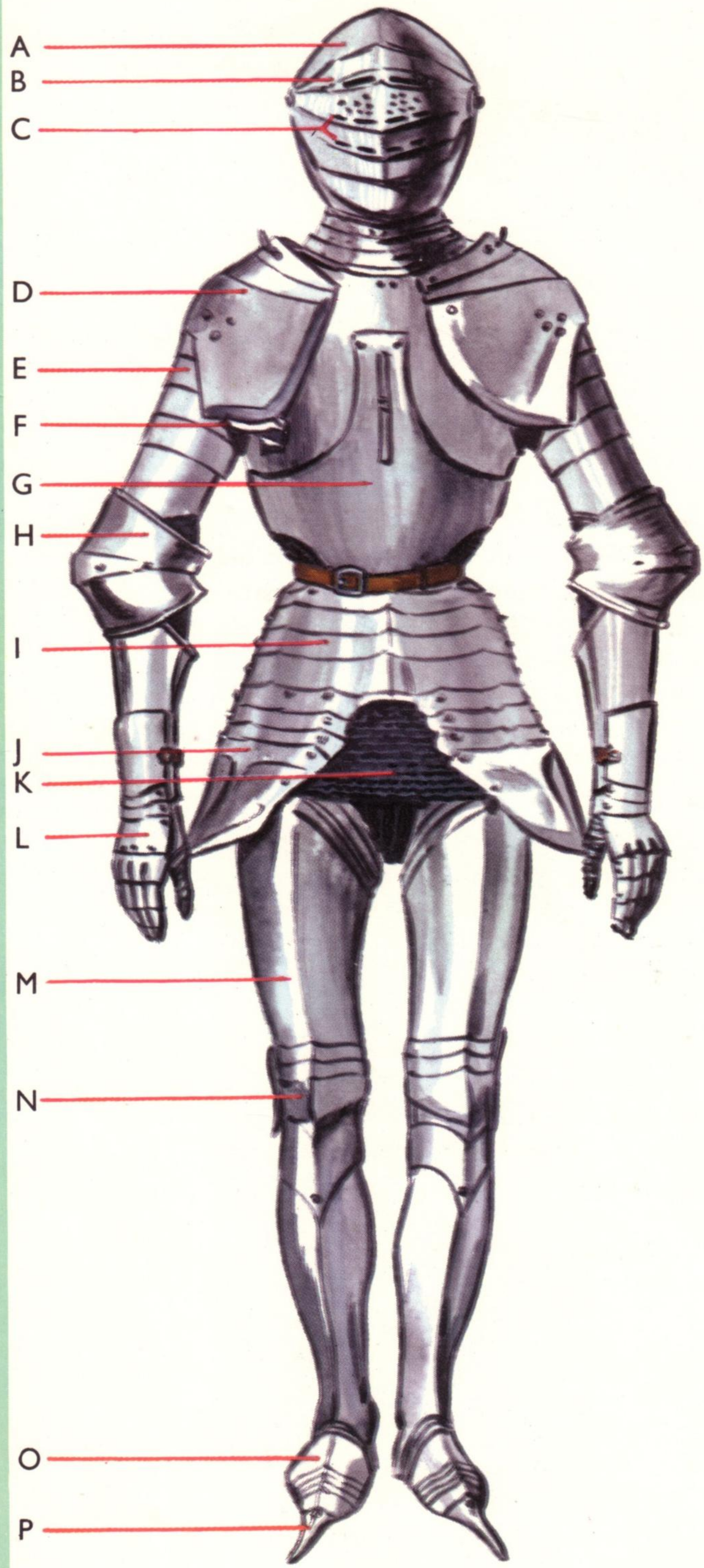
ARMURES

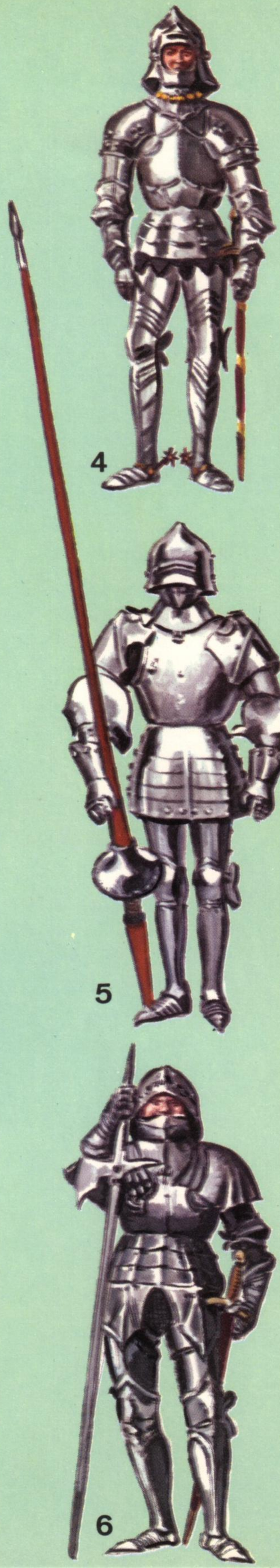
Au centre : armure française de 1440. A. Timbre*. B. Vue*. C. Ventail ou ventaille*. D. Épaulière*. E. Brassard*. F. Faucre*, pour tenir la lance pointée. G. Cuirasse*. H. Cubitière*. I. Braconnière*. J. Tassette*. K. Cotte de mailles*. L. Gantelet*. M. Cuissard*. N. Genouillère*. O. Soleret*. P. Poulaine* amovible pour la marche ou le combat à pied. — 1. Armure de du Guesclin. — 2-3. Armures françaises. — 4. Angleterre. — 5. Italie. — 6. Allemagne.

1

2

3




4

5

6

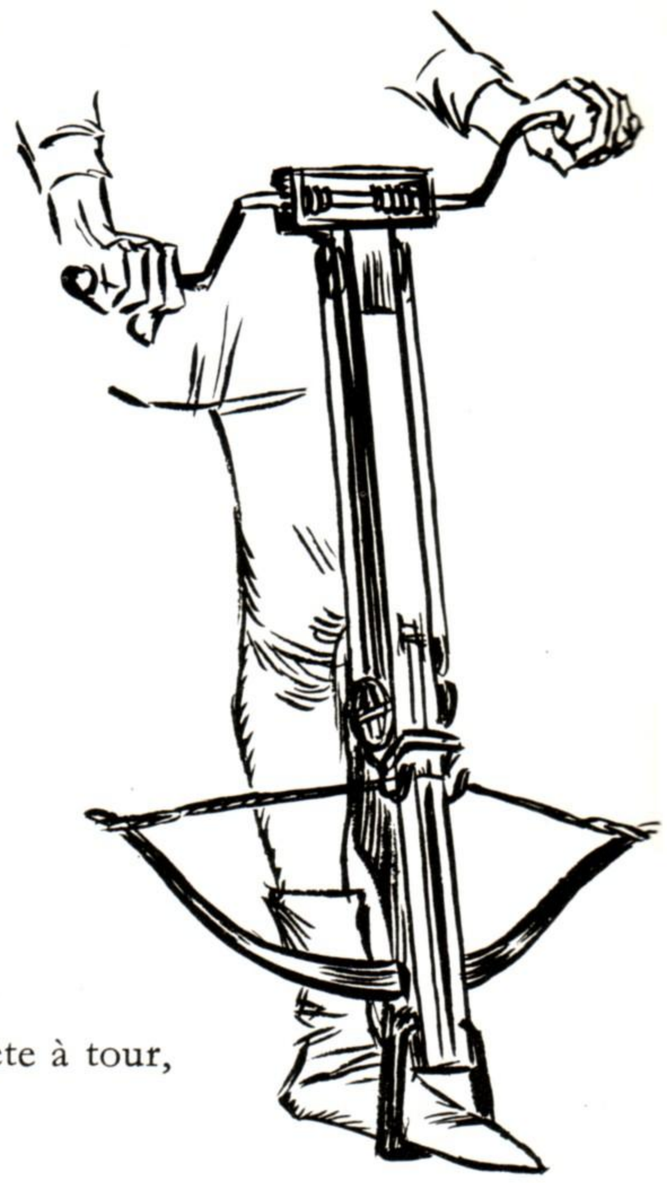
C'est entre 1430 et 1460 que les armuriers atteignirent le summum de la perfection; ils créèrent des armures de fer battu n'excédant pas 25 kilos.

Ces armures étaient faites de feuilles d'acier battues très minces. Travaillé à une température inférieure à sa température de recuit et sous des efforts supérieurs à sa limite d'élasticité, le métal acquérait une fermeté et une rigidité extraordinaires.

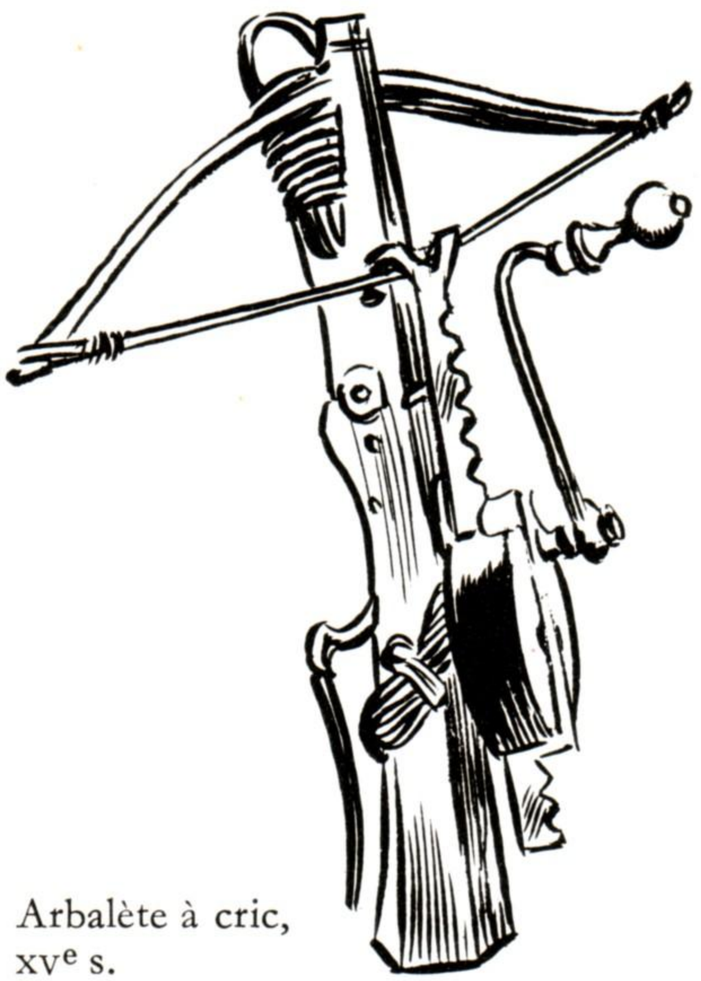
Les principaux centres d'armurerie se trouvaient à Paris, Bourges, Gand, Nuremberg et Milan.

Les armures allemandes étaient admirablement forgées quoique plus lourdes, celles en provenance d'Italie étaient réputées les plus résistantes.

Vers la fin du XVe siècle, les armures dites maximiliennes[1] connurent une grande vogue. Leurs cannelures[2] augmentaient leur résistance. L'apparition des armes à feu sonna le glas des armures, pourtant la tradition en était tellement enracinée que les gentilshommes se seraient crus déshonorés s'ils s'étaient présentés au combat sans cet encombrant emblème de leur noblesse.



Arbalète à tour, XVe s.



Arbalète à cric, XVe s.

Artillerie et armes à feu

A l'artillerie à ressort traditionnelle, mangonneau, trébuchet, arbalète à tour, etc., succéda, vers le milieu du XIVe siècle, l'artillerie à feu. En 1326, Florence se fournissait en canons et boulets. En 1356, le Prince Noir, fils du roi d'Angleterre Édouard III, utilisait le canon au siège de Romorantin. Cette arme pénétrait en Scandinavie dès 1360.

Construits tout d'abord en fonte, ces canons — veuglaires ou basilics — éclataient facilement; on les construisit en fer forgé et de dimensions parfois imposantes. La « Dulle Griete » conservée à Gand mesurait environ 5 mètres de long et son calibre était de 0 m 64. Son boulet pesait 340 kilos et nécessitait une charge de poudre de 38 kilos.

Les canons anciens se chargeaient par la culasse[3]. Tout d'abord par une culasse mobile : la boîte à canon, puis par une chambre à canon qui s'encastrait dans un alvéole pratiqué à la partie posté-

1. Du nom de l'empereur Maximilien. — 2. Rainures. — 3. Par l'arrière.

HOMMES D'ARMES
DE LA SECONDE MOITIÉ
DU XVe SIÈCLE

1-2-3-4-7-8. Homme d'armes, coustilier*, couleuvrinier* à cheval, archer à cheval, couleuvrinier* et archer des bandes d'ordonnance* de Charles le Téméraire (1473). — 6 et 9. Cranequinier* et archer de la garde. (Quoique ne portant plus l'arc depuis la fin du règne de Louis XII, ce corps spécial garda son ancien nom.) — Le 5 est un homme d'armes allemand (1450).

1

2

3

4

5

6

7

8

9

rieure de la pièce. Ces différents systèmes laissaient toutefois échapper une forte quantité de gaz. On y remédia en fabriquant des canons en fonte de cuivre se chargeant par la gueule et mis à feu par un petit orifice : la lumière.

Vers 1450, les pièces qui, jusque-là, étaient liées à leurs affûts par des étriers, furent placées sur affûts à crémaillères permettant le réglage dans le sens vertical.

C'est à la fin du XVe siècle qu'on imagina de porter les pièces sur affûts roulants.

On suppose que l'invention des grosses bouches à feu a donné l'idée de les imiter en petit. Quoi qu'il en soit, on en fabriquait à Pérouse en 1364; les Allemands les nommaient *Knallbüchsen*.

A partir de 1400 apparurent les canons à main, les couleuvrines emmanchées[1] et les hacquebutes; celles-ci possèdent sous le canon une saillie métallique ou croc, que le tireur appuyait contre le parapet.

La couleuvrine à main était servie par deux hommes, l'un pointait et l'autre l'allumait. Montée sur un fût, un seul homme pouvait la manier.

L'hacquebute à croc pesait 20 à 30 kilos et nécessitait le service de deux hommes.

Jusqu'au début du XVIe siècle, ces armes restèrent très inférieures aux armes de jet traditionnelles, très imprécises et dangereuses pour ceux qui les utilisaient; en somme, on peut dire qu'elles faisaient plus de peur que de mal.

Les recherches des armuriers portèrent sur le système de mise à feu trop primitif et sur le moyen de soustraire l'amorce aux effets désastreux du vent et de la pluie. Ils inventèrent la platine à mèche qui était un simple levier, le serpentin, dont une extrémité portait la mèche enflammée sur le bassinet.

Perfectionnée au XVIe siècle, cette platine allait équiper le mousquet et l'arquebuse et leur conférer une incontestable supériorité.

1. C'est-à-dire fixées sur un fût.

1-4. Tireurs de traits à poudre* (XVe s.). — 2-3. Artillerie légère et affût* à crémaillères* (milieu du XVe s.). — 5. Arbalétrier* français; la croix était rouge pour les Anglais. — 6. Archer. — 7. Piéton armé de la plommée*. — 8. Homme d'armes armé du marteau-hache*. — 9. Piéton italien. — 10-11-12-13. Premières armes à feu. — 10. Allemagne (XIVe s.). — 11. Suisse (1425). — 12. Allemagne (1450); évoque déjà la forme de nos fusils modernes. — 13. Autriche. Système à serpentin* (début du XVe s.).

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

Les armées de la Renaissance

C'est au cours des guerres d'Italie que la poudre affirma sa suprématie, bouleversant toutes les traditions du combat. La France fut la dernière à adopter l'arme nouvelle : l'arquebuse. Monluc disait à son sujet qu'elle armait « le plus souvent du plus poltron et du plus lâche qui n'oserait regarder au visage celui que, de loin, il renverse de ses malheureuses balles par terre ». Le dernier des chevaliers, Bayard, fut tué d'une arquebusade dans les reins. Les Suisses et les Allemands en avaient équipé le quart de leurs soldats.

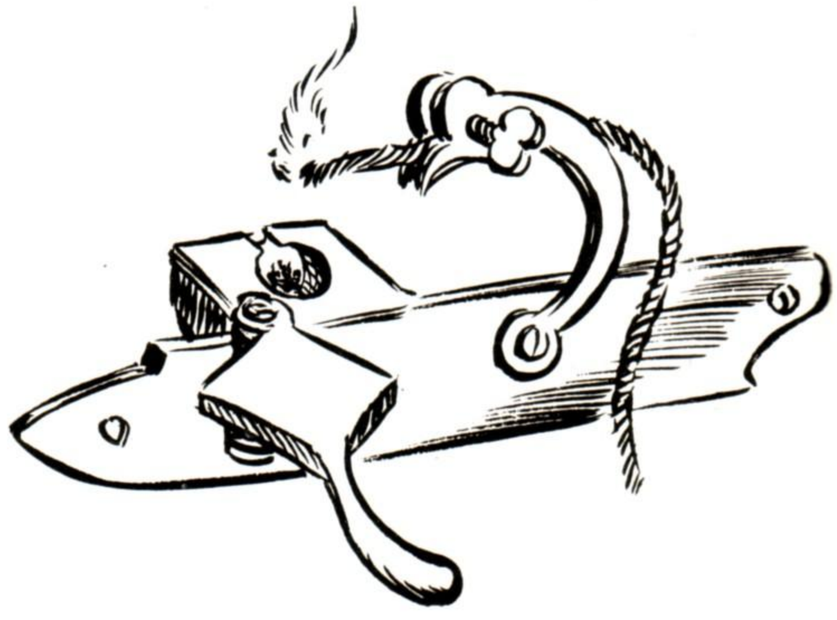
Les arquebusiers espagnols prirent une part prépondérante aux batailles de la Bicoque (1522) et de Pavie (1525). L'armure se révélant de plus en plus inefficace, on chercha à la renforcer, ce qui lui fit définitivement perdre toute élégance. Néanmoins, Charles Quint s'obstina à équiper sa gendarmerie d'armures complètes, étendant même cette exigence aux corps allemands qui touchaient une solde proportionnée au nombre de pièces défensives qu'ils pouvaient montrer aux revues. L'absence de chanfrein à la tête du cheval faisait tomber la solde mensuelle de 24 à 18 florins.

Les armes offensives de la cavalerie continuaient à être la lance, de cinq mètres de longueur, la masse d'armes ou le marteau d'armes et l'épée.

L'infanterie avait encore, au début du XVI^e^ siècle, un armement hétéroclite hérité des siècles passés.

On tournait encore les arquebusiers en dérision, tel cet écrivain militaire du XVI^e^ siècle qui les dépeignait ainsi : « Ils n'osaient pas coucher en joue, leurs bastons étant gros pétards courts, pesants et malaisés à manier, comme épais et trop renforcés qu'ils estoient, aux prix de leurs balles fort minces plus assez que d'une pistolle où ils mectaient le feu avec la main, tournant en effroi et sursaut le visage d'un aultre costé en arrière, avec par aventure plus de peur que ceux n'en devaient avoir à qui le coup s'adressait, si que ceust esté un bien grand malheur s'il y eust donné, puisque la mire ne s'y adressoit pas. »

1. Espagne (début du XVI^e^ s.). — 2. Arquebusier* belge au service de Charles Quint (1540). — 3. Lansquenet* allemand avec épée à deux mains. — 4-5. Piquier* et arquebusier* belges. — 6-9. Janissaires* turcs. Ils appelaient le sultan leur Père nourricier et tous leurs grades portaient le nom d'une fonction culinaire : « grand distributeur de soupe », « maître cuisinier », etc. — 7. Lansquenet* allemand (1550). — 8. Officier de Charles IX. — 10. Garde de l'enseigne* sous Charles IX (1562). — Au centre : Mortier* avec son quadrant* de pointage et pièce de campagne du XVI^e^ s.



Platine à mèche et bassinet, à couvercle pivotant.

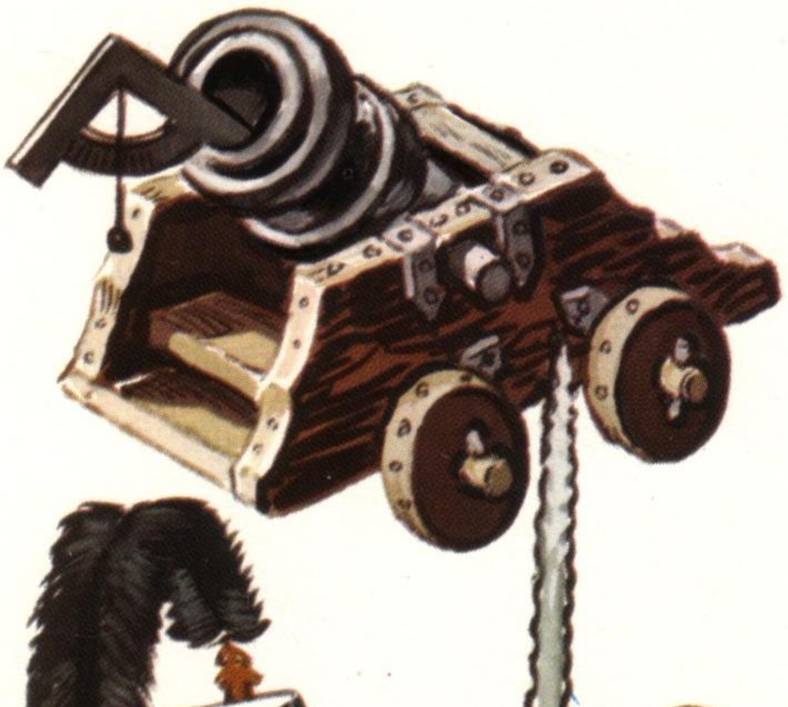
1

2

3

4

5



6

7

8

9

10

C'est pourtant avec une arme semblable que l'amiral Leone Strozzi, qui l'avait introduite en France, fut tué d'une balle tirée à cinq cents pas!

L'infanterie portait l'épée courte et une dague sur les reins.

Vers 1520, l'hacquebute, allégée, prit appui sur une fourchette pour le tir. Plus tard, la France donna à cette arme le nom espagnol de mousquet.

Il faut dès lors distinguer le mousquet qui se tirait sur une fourchette et l'arquebuse qui se tirait à main libre. Les excellents armuriers d'Outre-Rhin apportèrent d'importants progrès à l'arquebuse par l'invention de la platine à mèche avec serpentin porte-mèche, bassinet à couvercle pivotant et détente. Ce système devait persister jusqu'à la fin du XVII^e siècle et sonner le glas des anciennes armes de jet, et ce dix ans seulement après Pavie.

L'artillerie subit aussi de profonds remaniements. Les calibres furent limités par Charles Quint à cinq : 40, 20, 12, 6 1/2 et 3 livres.

En France, les calibres furent réduits à 6 sous Henri II; son artillerie restera pratiquement inchangée jusqu'à Louis XIV. Le poids des plus lourdes pièces nécessitait jusqu'à trente-cinq chevaux.

Pendant le XVI^e siècle, l'affût à flasques[1] se généralisa et la crémaillère fut remplacée par le coin de pointage, masse de bois reposant sur l'entretoise de culasse de l'affût.

Les projectiles de pierre furent abandonnés pour les boulets en fonte de fer. Les fonderies de Ciney et de Dinant étaient renommées et fournirent leurs munitions pendant tout le XVI^e siècle.

L'artilleur de la seconde moitié du XVI^e siècle était nanti d'un double serpentin à mèche muni d'un long fer de pique qui pouvait ainsi lui servir d'arme d'hast[2].

1. Pièces latérales qui supportent les tourillons, pivots fixés de part et d'autre de la bouche à feu. — 2. p. 129, *2*. On appelle armes d'hast les armes dont le fer est monté sur une longue hampe ou fût : pique, hallebarde... Cf. p. 121, *11*.

1. Homme d'armes belge (1525). — 2. Armure allemande (env. 1500). — 3. Chevau-léger* (1540). — 4. Armure espagnole (milieu du XVI^e s.) équipée d'une targe* pour la joute. — 5. Armure de Henri II (France, milieu du XVI^e s.).

1

2

3

4

5

Reîtres et lansquenets

Les reîtres, de l'allemand *Reiter* : cavalier, appelés aussi « noirs harnats » ou « diables noirs », étaient des cavaliers mercenaires d'origine allemande qui furent enrôlés par l'Espagne et l'Italie d'abord, puis par la France depuis les guerres de religion jusqu'au début du règne de Louis XIV. Les reîtres portaient un corselet de fer verni en noir. Ce vernis, cachant les imperfections du métal et le manque de fini, s'employait pour les armures de second choix. Il déteignait quelquefois sur leurs mains et leur visage, ce qui leur fit donner ce surnom de « diables noirs » ou « barbouillés ».

Leur arme favorite était la pistole (ou pistolet). Ils en portaient deux dans une double fonte et souvent une troisième à la ceinture. Ces pistoles, disait un auteur du temps, « sont petites harquebuses n'ayant environ qu'un pied de canon, et tiroit l'on avecques une main, donnant le feu avecques le rouet ».

Ce rouet était une invention allemande et un important perfectionnement de l'arme à feu remplaçait la mèche par une roue dentée frottant sur une pierre à feu[1].

La méthode de combat des reîtres était très particulière. Formés en escadrons de vingt à trente rangs, le premier rang déchargeait ses pistolets, tournait à gauche et courait se placer à la queue de l'escadron pour recharger; le deuxième rang agissait de même et les autres rangs l'imitaient à leur tour. Cette technique s'appelait « limaçon » ou « caracole ». Elle se montra efficace en maintes circonstances, mais les reîtres subirent, à la longue, tellement de pertes que bien peu revirent leur pays natal.

La bataille d'Auneau, près de Chartres (1587), leur fut particulièrement funeste. Les fossés du manoir d'Auneau furent comblés avec les casques — morions et cabassets[2] — et les cuirasses de reîtres morts dans cette sanglante journée.

Les lansquenets tenaient leur nom de l'allemand : *Land*, plat pays, et *Knecht*, serviteur, par opposition aux Suisses originaires des montagnes. François Ier en eut quatre mille à son service. Avant lui, Charles VIII en avait soldé six mille et Henri II, en 1558, en avait vingt mille.

Les lansquenets se louaient au plus offrant, n'hésitant pas à changer de camp en pleine campagne pour peu que l'adversaire leur offre une somme plus élevée que celle versée par le premier employeur; ou bien ils réclamaient à ce dernier le double de la somme convenue pour poursuivre le combat.

Leur tactique était simple : ils avançaient sur l'ennemi, la hallebarde pointée, au son de leurs tambours de cuivre. Ces bandes constituées d'un ramassis d'aventuriers priaient avant de partir au combat mais bornaient là leurs principes religieux, se conduisant ensuite comme des bêtes féroces. Leurs compatriotes, contre lesquels ils n'hésitaient pas à combattre, les avaient classés comme traîtres et ne leur faisaient jamais quartier.

Leurs bandes ne comptaient pas exclusivement des Allemands mais aussi des Espagnols, des Français et des Belges, aussi bien Wallons que Flamands. Ainsi, lors d'une expédition contre les Gantois, douze Belges furent pendus pour actes de cruauté envers leurs compatriotes.

Les lansquenets disaient d'eux-mêmes qu'un lansquenet repoussé du paradis n'avait pas pu avoir accès en enfer parce que sa turbulence effrayait le diable lui-même.

1. p. 121, *12-13*; 123, *12-13*; 125, *12*; 129, *10-11-12*. — 2. Le morion a des bords arqués et est surmonté d'une crête en croissant; le cabasset possède une crête plus légère et des bords plats.

1-2-3-4-5. Lansquenets* allemands. Le 3 s'appelait « double solde » (les lansquenets portant l'armure ou l'arquebuse touchaient double solde). — 6-7. Musiciens. — 8. Reîtres*. — 9. Arquebuse* à mèche et son mécanisme. — 10. Arquebuse* à barillet*. — 11. Armes d'hast*. — 12. Pistolet* à rouet*. — 13. Pistolet* à deux coups. — 14. Poire à poudre d'amorce. — 15. Fonte* de reître*.

1

2

3

4

5

9

10

11

12

13

14

15

6

8

7

Mercenaires et cavaliers du XVI^e siècle

Les mercenaires suisses, excellents soldats, formaient avec les lansquenets l'armée du début du règne de Louis XII. Plus tard, prétextant une paie insuffisante, ils refusèrent de le servir. François I^er les reprit à son service pour les abandonner par la suite, après la création des bandes de Picardie, Champagne, Guyenne et Piémont, qui furent les quatre premiers régiments d'infanterie française.

Les mercenaires italiens, excellents arquebusiers, familiarisèrent les troupes françaises avec cette arme considérée d'abord avec répugnance. Ils étaient particulièrement aptes aux attaques hardies et au combat à la légère. On leur reprochait cependant un manque de ténacité.

Les Allemands, fort appréciés pour le combat en rase campagne, mais dépourvus du « sens de se radviser », étaient inaptes à faire face à une situation imprévue.

Les Wallons se faisaient remarquer par leur belle ordonnance. Les Espagnols surpassaient tous les autres. Infatigables, disciplinés, ils excellaient dans les embuscades, la défense des défilés et les sièges. Les Flamands, les Écossais et même les Polonais louèrent souvent à différentes nations leurs services fort appréciés.

Piquiers et arquebusiers composaient l'infanterie de cette époque. Les piques des Allemands et des Suisses étaient les plus longues de toutes. Les Allemands les maniaient avec une admirable dextérité.

* * *

Les gendarmes constituaient la cavalerie lourde. Ils portaient la cuirasse de métal couvrant la partie supérieure du corps, survivance de l'armure[1], et leurs chevaux étaient protégés par les lourdes « bardes ». Le cheval ne pouvant supporter longtemps cette pesante armure, on les transportait — en dehors des combats — dans des chariots.

La cavalerie légère était composée de chevau-légers, coiffés du morion à bords relevés et armés de l'arquebuse ou de la lance. Toutefois, dans la seconde moitié du XVI^e siècle[2], les chevau-légers français continuaient à porter la cuirasse complète à l'épreuve de la balle.

Les reîtres, cités plus haut, prenaient souvent le dessus sur la cavalerie lourde ennemie par le tir presque à bout portant de leurs pistolets qui trouaient les armures des gendarmes.

La cavalerie chargeait au trot, selon l'usage allemand; la lance — peu efficace à cette allure et sans grand effet sur les armures de plus en plus lourdes — fut délaissée.

Il se forma alors une troupe bâtarde, les corasses, cuyrasses ou cuirassiers, armés de deux pistolets et d'une épée.

L'artillerie

L'artillerie n'avait fait aucun progrès en France. Par contre, en Allemagne apparaissaient vers 1580 les bombes explosives, tirées par des bouches à feu courtes. Le rôle de l'artillerie en campagne restait fort effacé. Au combat de Houtain-l'Évêque[3], en 1568, l'artillerie du prince d'Orange tira cinq coups de canon et celle du duc d'Albe vingt-cinq.

1. p. 121, *5-8*; 123, *4-6*. — 2. Et au-delà : p. 125, *1*. — 3. Ou Walshoutem (Limbourg belge).

1-2. Arquebusier* et fifre (1570). — 3. Garde du duc d'Albe. — 4. Arquebusier* à cheval (1582). — 5. Garde de Philippe IV (Espagne). — 6. Arquebusier* français. — 7-8. Cavalier et strelitz* (Russie). — 9. Lancier* des bandes d'ordonnance* des Pays-Bas (1572). — 10. Arquebusier* à cheval (Allemagne). — 11. Archer des bandes d'ordonnance* de Charles Quint (1543). — 12-13. Pistolets* à rouet*. Le 12 est muni de sa clé-remontoir, le 13 est allemand (1577). Ces pistolets, compliqués et coûteux, étaient réservés à la noblesse quasi exclusivement.

1

2

12

13

3

4

9

10

5

6

11

7

8

Les armées du Grand Siècle

C'est au XVII^e siècle, en 1632, qu'apparurent les premiers essais d'uniformes militaires avec les régiments bleus, jaunes, verts de Gustave-Adolphe.

En Angleterre, lors de la Guerre civile, Cromwell créa en 1645 la « New Model Army »[1], dont les membres, soumis à une discipline sévère, étaient uniformément vêtus de rouge et, grande innovation, régulièrement payés. Les régiments faisaient l'exercice au son de cantiques spécialement conçus à cet effet.

En France, l'uniforme fut tout d'abord timidement introduit par quelques commandants qui dotèrent leurs hommes d'un vêtement pareil pour tous. Le résultat en était particulièrement heureux, du point de vue esthétique par le bel aspect de la troupe à la parade, du point de vue pratique par la facilité avec laquelle on la distinguait dans la mêlée d'un combat et, finalement, du point de vue moral car il donnait au soldat une conscience plus profonde d'appartenance à un corps bien homogène. Cet exemple fut encouragé et développé plus tard par Louvois.

Les armées du XVII^e siècle virent en même temps se créer la hiérarchie militaire, qui s'établit comme suit : l'homme de troupe — le soldat, le « private » anglais, responsable de lui seul —, le caporal — ancien caporion de François I^er —, le sous-lieutenant, le lieutenant, le capitaine, le major, le lieutenant-colonel et le maître de camp.

L'infanterie

Les gens de pied furent les premiers à abandonner les pesantes armures de fer, ne gardant que le casque et le corselet. Ils se divisaient désormais en piquiers et arquebusiers.

Les piquiers portaient le casque et le corselet avec tassettes[2].

Les arquebusiers avaient substitué le cabasset à l'ancien morion qui était leur seule arme défensive.

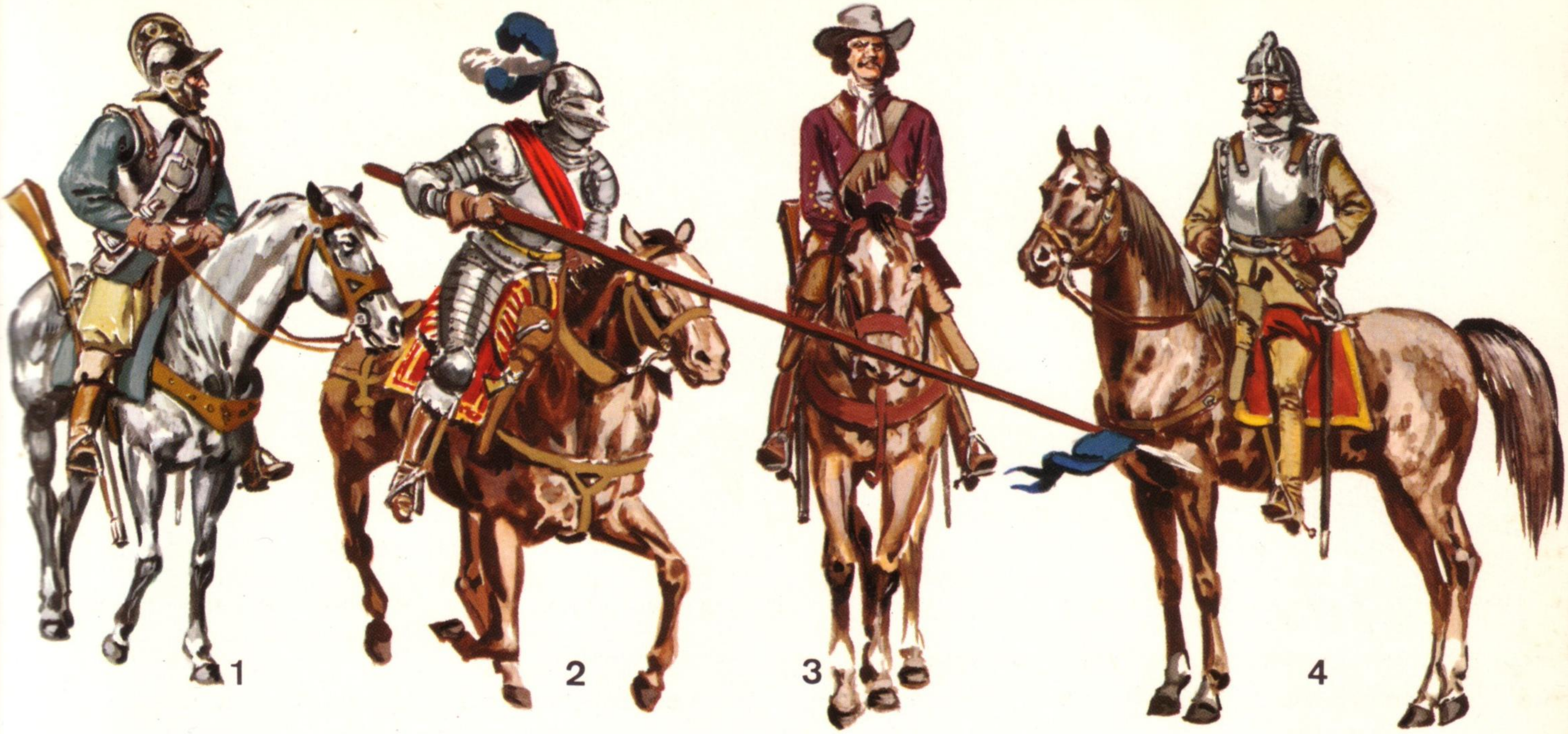
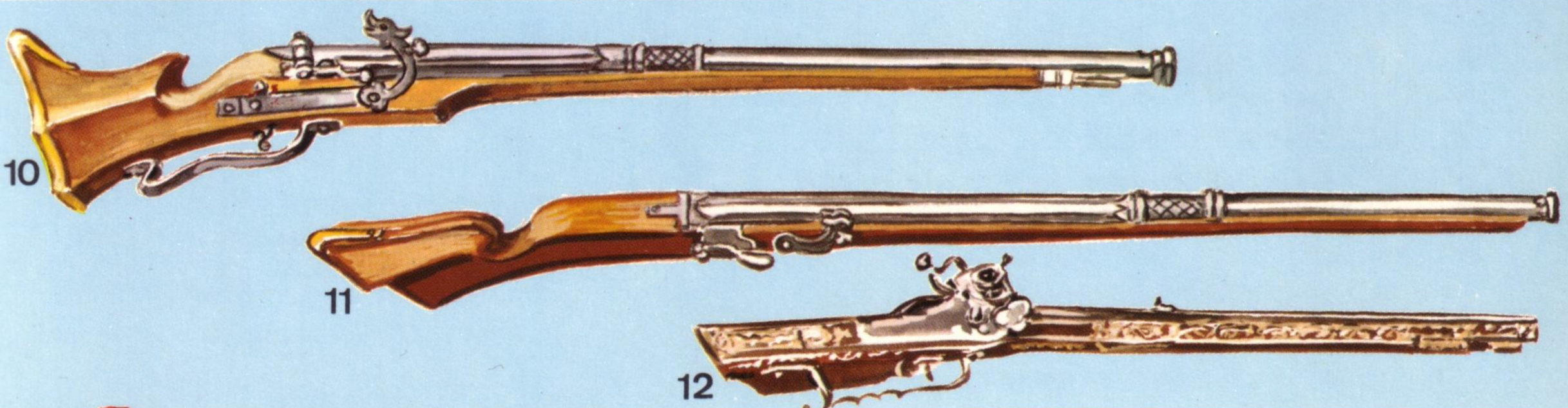
Les caporaux ne différaient pas des autres soldats de leur escouade; les sergents portaient la cuirasse « à l'épreuve » (des balles) — de dix à vingt-deux kilos —, le morion et la hallebarde.

Les capitaines se devaient de porter des armes dorées, émaillées ou enrichies d'incrustations. Les sergents-majors tenaient en main un bâton clouté de pied en pied qui leur servait à mesurer le terrain pour ranger leurs hommes en bataille. Le maître de camp, lui, devait porter le casque « à l'épreuve »

1. p. 131, *4-5*. — 2. p. 129, *5-6-7-8-9*.

LA GUERRE DE TRENTE ANS

1. Chevau-léger* (1620). — 3. Dragon* belge au service de l'Autriche. — 4 Cuirassier* de Papenheim (1640). — 2. Homme d'armes (Pays-Bas, 1608). — 5. Cuirassier* flamand (période espagnole, 1610). — 6. Carabin* (France, 1620). — 7. Lancier* belge (1611). — 8-9. Cuirassier* et arquebusier* belges au service de l'Espagne (1640). — 10. Arquebuse* — 11. Mousquet* (vu légèrement par-dessus). Ces armes tiraient un coup toutes les cinq minutes environ. — 12. Carabine* allemande (1590).


1
2
3
4

10
11
12

5
6
7
8
9

— de sept à dix kilos —, empanaché, et la rondelle (bouclier) à la main.

L'arquebusier complètement équipé portait l'épée au côté gauche, le poignard ou miséricorde sur les reins. Sur le côté droit pendait à sa ceinture une pièce de cuir avec poche pour les balles et attaches pour deux poires à poudre, l'une contenant la poudre de charge, l'autre pour le pulvérin ou poudre d'amorce. Les mèches de rechange voisinaient avec cet attirail[1]. Le mousquetaire ne se différenciait de son collègue l'arquebusier que par le calibre de son arme et de sa fourche d'appui ou fourquine. Il portait ordinairement un feutre[2].

Le souci majeur était de garder la poudre à l'abri de l'humidité : Cromwell disait à ses soldats : « Ayez confiance en Dieu, mais gardez votre poudre sèche. »

Les piquiers touchaient une double solde, d'où leur nom de « double paye ». On les nommait parfois corselets du nom de leur armure. Leurs piques, de longueur variable, étaient faites en bois de frêne. Pour faire face à un assaut de cavalerie, le piquier abaissait sa pique de la main gauche vers l'avant, la pointe à la hauteur du poitrail d'un cheval et l'autre extrémité appuyée contre son pied droit. De sa main droite, il dégainait son épée, prêt à combattre le cavalier dont il aurait atteint le cheval[3].

Vers 1670 apparurent les premiers grenadiers, choisis parmi l'élite de l'infanterie.

La cavalerie

La lance, qui avait disparu de France depuis Henri IV, était encore en usage dans les Pays-Bas et en Espagne. Cette arme devait sa désaffection aux pertes nombreuses essuyées par la noblesse de France et des Pays-Bas, qui avaient réduit le nombre des gentilshommes aptes au maniement de cette arme. Les survivants, ruinés par les guerres, y avaient souvent perdu leurs meilleurs chevaux, patiemment dressés pour ce genre de combat.

La solde, qui s'était amenuisée, ne permettait plus l'achat de bons chevaux et obligeait la plupart des gentilshommes à servir dans les cuirassiers.

L'armure pesant 35 à 40 kilos se portait primitivement sous une casaque de cuir qui couvrait tout le torse. Beaucoup de cavaliers en profitèrent pour se délester de leur cuirasse, n'en gardant que les brassards et les cuissots seuls apparents.

Leur subterfurge fut découvert et la casaque remplacée par une écharpe en sautoir; sa couleur variait suivant les nations.

Les Anglais l'avaient bleue, les Hollandais orange, les Espagnols rouge; en France elle était blanche ou noire selon les partis.

Ceux des cavaliers qui conservèrent la cuirasse, les cuirassiers, étaient destinés à exploiter le premier

1. p. 119, *2-5*; 123, *1-4-6*; 125, *9*. — 2. p. 133, *1-2-5-6-7-8-9-12*. — 3. p. 129, *6*.

1. Cuirassier* (1640). — 2. Casque savoyard (XVI^e s.). — 3. Cuirassier* (1610). — 4. Lancier* (1638). — 5. Étui à pistolet* de lancier*. — 6. Étui à pistolet * de cuirassier*. — 7. Dragon* (1616). — 8. Armure de Louis XIII. — 9. Pistolets * italiens (1680).

1

4

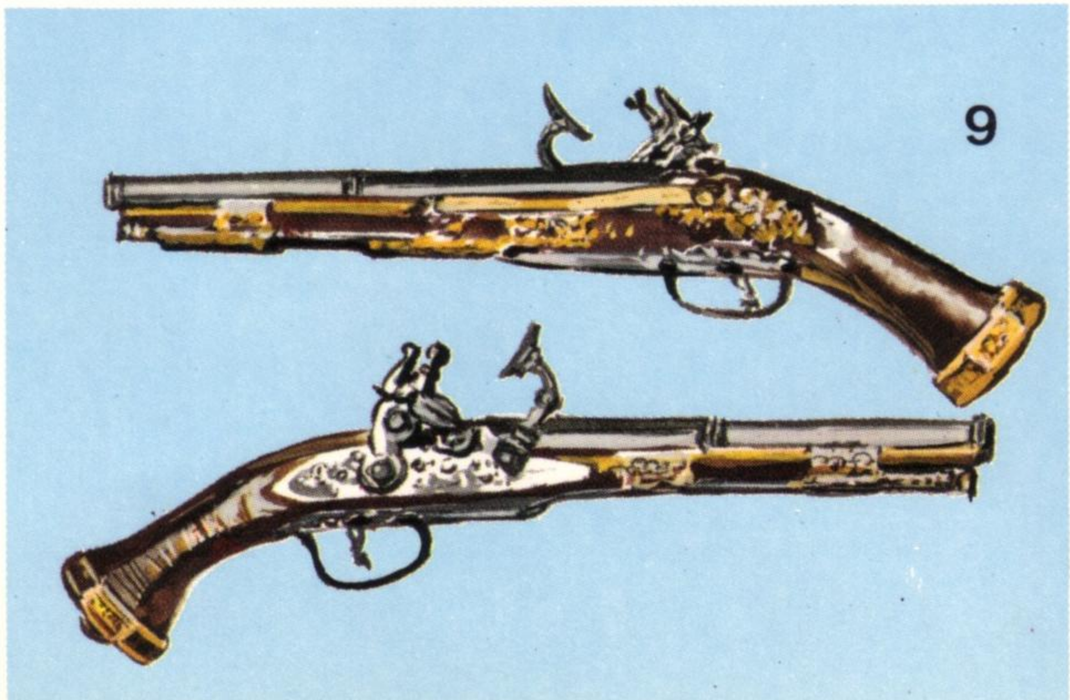
5

6

2

7

3



9

8

I27

choc des lanciers dans les bataillons ennemis. Leur épée était la pédarme, leur cheval était commun. A la guerre, il était d'usage courant de placer en tête les soldats les plus expérimentés dont les cuirasses étaient à l'épreuve de la balle. Ils recevaient un supplément de solde de 10 %.

Les arquebusiers à cheval portaient leur arme à l'aide d'une courroie passée sur l'épaule. Ils montaient des chevaux de force moyenne et légers à la course.

L'arquebuse à rouet portait avec précision jusqu'à trois cents pas.

Les dragons firent leur apparition en Angleterre durant la Guerre civile[1]. Dans son traité sur l'*Art militaire à cheval*, en 1615, Walhausen parlait déjà des dragons comme d'une infanterie montée propre à seconder rapidement la cavalerie.

En Allemagne, ces dragons étaient formés d'une moitié de mousquetaires et d'une moitié de piquiers avec tout leur fourniment de fantassins; en France et ailleurs, par des mousquetaires uniquement.

Évolution de l'arme à feu

Les lourdes armures qui tendaient à disparaître permirent d'alléger le mousquet et de supprimer la fourquine.

Les armes à rouet furent peu à peu remplacées par les armes à silex dont toute la cavalerie fut pourvue dès 1678. La platine à rouet disparut complètement vers 1700.

La première platine à silex, dite « à la miquelet »[2], fut inventée en Espagne vers la fin du XVI^e siècle. Un perfectionnement se fit en France et en Italie par l'adoption de la platine à silex[3]. Elle donna naissance au fusil qui s'épaulait, permettant ainsi plus de précision que les armes à feu précédentes dont on appuyait la crosse sur la poitrine.

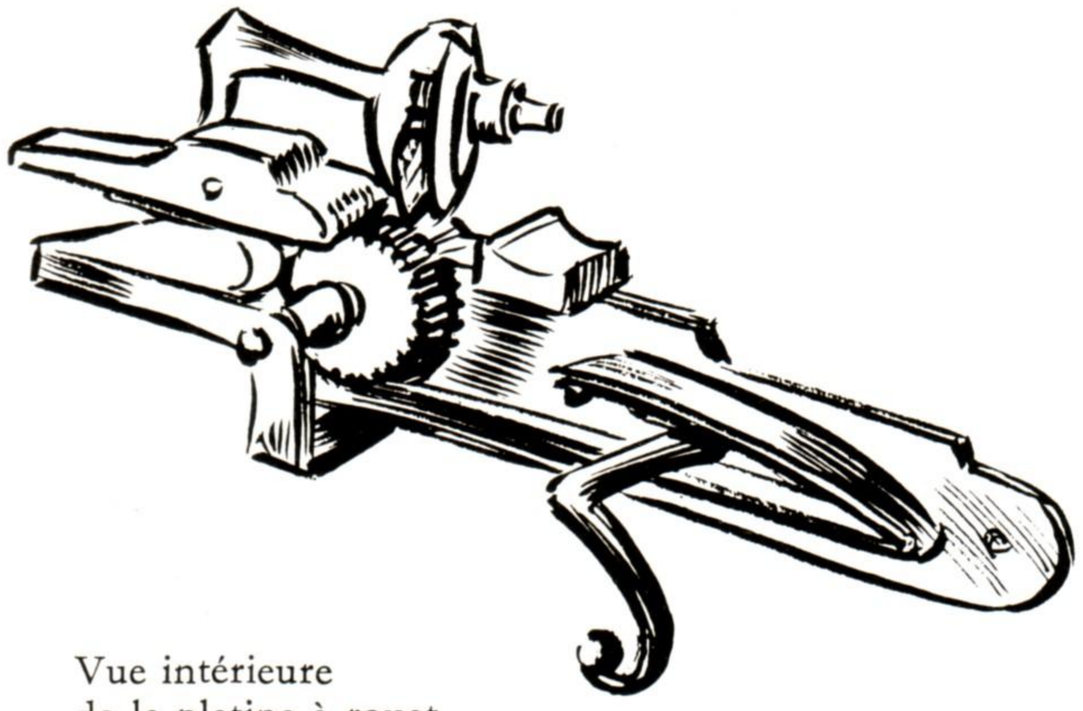
En Allemagne, toutefois, le mousquet à fourquine subsista jusqu'à la fin du XVII^e siècle.

Les progrès de l'arme à feu firent diminuer le nombre des piquiers, qui disparurent complètement avec l'invention de la baïonnette[4]. La baïonnette fut, dit-on, inventée à Bayonne vers 1674. Or, dès 1642, les soldats français avaient la baïonnette à manche et les Hollandais l'adoptaient dès 1647.

Cette arme semblerait plutôt tirer son nom du roman *baynata*, petit fourreau. Le contenant aurait donné son nom au contenu. Il est remarquable, d'ailleurs, que les premiers fourreaux de baïonnette étaient en cuir admirablement travaillé.

Lors de sa campagne en Flandre, en 1642, M. de Puységur cita les baïonnettes longues d'un pied dont étaient armés ses soldats et dont les manches pouvaient être introduits dans le canon du fusil.

1. p. 131, *f*. — 2. p. 143, *18*. — 3. p. 143, *19*. — 4. p. 143, *11-15-16-17*.



Vue intérieure
de la platine à rouet.

1. Piquier* (début du XVI^e s.). — 2. Artilleur avec son portemèche* (XVI^e s.). — 3-4. Alferès* et arquebusier* wallons au service de l'Espagne (1640). — 5-6-7-8-9. Piquiers*. Le maniement de la pique* : 6. Posez la pique contre le pied droit et tirez l'épée; 7. Mettez la pique sur l'espaule gauche; 8. Plantez la pique; 9. Plantez la pique hault. — 10-11. Pistolets* de Louis XIII. — 12. Pistolet* de Charles Quint. — 13. Capeline* de cavalerie. — 14. Cabasset* d'infanterie.

1

2

3

4

10

11

12

13

14

5

6

7

8

9

La lame de ces armes était en forme de hallebarde effilée et tranchante des deux côtés[1].

En 1671, le régiment des fusiliers en étant pourvu, les dragons en reçurent pour leur mousqueton en 1676; deux ans plus tard, c'était le tour des grenadiers. Les Anglais paraissent l'avoir adoptée vers 1662, ils l'achetaient vraisemblablement en France. Ils en dotèrent l'infanterie et les dragons en 1673, puis cette arme disparut pour réapparaître définitivement en 1686. A la fin du XVII^e siècle toute l'armée anglaise en était pourvue; toutefois, l'arme avait subi en 1689 un important perfectionnement, le manche ayant fait place à deux anneaux qui la maintenaient autour du canon sans empêcher le tir.

Un autre modèle de baïonnette fut inventé en 1681 : la baïonnette coudée à douille creuse[2], perfectionnée en 1689 par le général anglais Mackar. Elle devint d'un usage général. L'armée française l'adopta en 1701.

La cartouche, inventée en Espagne vers 1567 et utilisée en Italie en 1597, ne fut généralisée qu'en 1644. Avec sa charge toute prête, elle constituait un précieux progrès sur l'ancien système nécessitant toute une série d'accessoires.

De la même époque date la giberne[3], boîte à munitions imaginée par Gustave-Adolphe, roi de Suède et grand stratège.

A la fin du siècle fut introduit en Allemagne un nouveau type de fusil. Montecuculli, un général autrichien, avait inventé en 1681 le fusil-mousquet doté à la fois du serpentin et de la batterie à silex; celle-ci étant destinée aux combats nocturnes ou sous la pluie, car la mèche du serpentin, rougeoyante, était trop visible la nuit et trop facilement éteinte par les averses. Ce fusil était tellement apprécié que les soldats français laissèrent leurs mousquets pour les remplacer par les fusils-mousquets abandonnés par les alliés après la bataille de Steenkerque en 1692.

C'est à cette époque que le célèbre Vauban fit adopter par l'armée française un fusil du même type[4], de son invention, appelé fusil Vauban. Il disparut très vite devant les perfectionnements rapides du fusil.

La bretelle fut adaptée au fusil en 1680[5]. Elle n'équipait pourtant que le fusil des grenadiers : ceux-ci devaient avoir les mains libres pour le lancement de leurs grenades, qu'ils amorçaient avec une mèche.

L'armement

Parallèlement à l'adoption de l'uniforme, l'armement devint l'objet de strictes réglementations fixant la longueur des épées, des piques ainsi que le calibre des armes à feu.

1. p. 143, *11*; 141, *8-11-12-13*. — 2. p. 143, *15-16-17*. — 3. p. 141, *1-2-7-8-11-12-13*. — 4. p. 143, *13*. — 5. p. 141, *8*.

Platine à la miquelet.
Le mécanisme est
à l'extérieur,
sans aucune protection.

Platine à silex.

EN ANGLETERRE A L'ÉPOQUE DE LA GUERRE CIVILE

1. Officier de la cavalerie royaliste. — 2. Cuirassier* royaliste. — 3. Cornette* royaliste du régiment City of Oxford. — 4. Cavalier de Cromwell. — 5. Dragon* de Cromwell. Troupe disciplinée, les « Ironsides » (Côtes de Fer) de Cromwell touchaient une solde princière qui les écartait du pillage et de la désertion. Les troupes royales, mal payées, indisciplinées, subirent défaites sur défaites.

1

2

3

4

5

L'artillerie

Au début du XVII^e siècle, l'artillerie comprenait encore un grand nombre de calibres, d'où difficultés dans les approvisionnements et complications dans le matériel.

Les Espagnols réduisirent leurs calibres à quatre. Leur plus grosse pièce pesait plus de trois tonnes pour un boulet de quarante livres, et la plus petite pièce, mille cent kilos, lançait un boulet de 5 livres. Pour le transport, on les transférait sur des affûts spéciaux, plus légers, nécessitant toutefois jusqu'à vingt-quatre chevaux. Des chariots de campagne, généralement réquisitionnés, suivaient l'artillerie, portant la poudre et les boulets.

Avant de charger sa pièce, l'artilleur l'inspectait minutieusement, vérifiant si une usure excessive ne risquait pas de la faire éclater. Il la nettoyait alors à sec, avec l'écouvillon[1], puis introduisait la poudre au fond de l'âme à l'aide de la lanterne, sorte de cuiller montée au bout d'un manche, et la tassait avec un bouchon de paille à l'aide de son refouloir.

L'artilleur nettoyait avec l'écouvillon l'âme du canon pour en retirer les particules de poudre, puis enfonçait le boulet bien essuyé et garni d'étoupe. Il amorçait alors sa pièce avec de la poudre fine à laquelle, pour tirer, il n'avait plus qu'à porter sa mèche fixée à un boutefeu.

Le coup tiré, l'artilleur lavait sa pièce à l'eau vinaigrée au moyen d'un écouvillon en peau de mouton bien fournie en laine.

Le rythme de tir était de huit à dix coups par heure.

En place de la lanterne, on utilisait parfois des charges toutes prêtes en grosse toile appelées gargousses. Une fois introduites dans le canon, on les crevait avec le dégorgeoir.

La tactique

Gustave-Adolphe, une des plus grandes figures militaires du XVII^e siècle, apporta d'importantes innovations à la tactique conventionnelle.

Il composa de mousquetaires les deux tiers de son infanterie et augmenta leur efficacité en les dotant de cartouches. La cavalerie fut dotée d'armes à feu. Son artillerie lourde occupait le front de son armée en bataille, tandis que l'artillerie légère se tenait en réserve, prête à intervenir au point menacé.

Cette méthode fut adoptée par les autres pays, qui préludaient toujours à leurs batailles par un long tir d'artillerie ou plus exactement un duel d'artillerie.

La canonnade durait jusqu'à ce qu'un des adver-

1. p. 141, *9*.

1. Mousquetaire* du Roi. — 2. Mousquetaire* du Cardinal. — 3. Royaliste anglais (1642). — 4. Écossais. — 5. Anglais (époque Charles II). — 6. Puritain. — 7. Wallon. — 8. Flamand. — 9. Wallon au service de l'Espagne (1690). — 10. Français. — 11. Foot Guard (1660). — 12. Hollandais (1691).
Maniement de l'arquebuse* : 1. Prenez l'arquebuse de dessus l'espaule. — 2. Et la tenez en la main droite vers le hault. — 3. Prenez la mesche en la main droite. — 4. Soufflez la mesche et ouvrez le bassinet*. — 5. Prenez la baguette courte. — 6. Mettez l'arquebuse sur l'épaule. — 7. Couvrez le bassinet* et vous tenez prest.
Manœuvre du mousquet* : 8. Soufflez la mesche et la tenez bien. — 9. Soufflez le bassinet*. — 10. Tournez le mousquet et la fourchette*. — 11. Chargez le mousquet. — 12. Tenez le mousquet droit et reprenez la fourchette*.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

saires soit écrasé ou faiblisse, ce qui prenait plusieurs heures. Une fois ce résultat acquis, ce qui constituait — on s'en doute — un précieux avantage, tant tactique que moral, les troupes engageaient l'offensive en lignes très étendues, devant s'arrêter souvent pour se reformer et s'aligner selon les accidents de terrain ou les pertes dues au tir adverse. Cette marche en avant, quoique lente, était tant bien que mal suivie par l'artillerie qui devait s'efforcer d'appuyer l'attaque par son tir, mais généralement seule une petite partie des canons parvenait à suivre le mouvement. Les troupes arrivaient pratiquement sans soutien devant les positions adverses, à bonne portée des artilleurs ennemis qui, tirant alors à mitraille[1], leur infligeaient de lourdes pertes. Il fallait l'arrivée de l'artillerie attaquante pour rétablir la situation.

L'avantage était donc nettement à la défensive et l'on comprend parfaitement que les généraux de cette époque aient choisi le plus souvent le duel d'artillerie pour mener à bien leurs actions.

La bataille de Rocroy

Cette célèbre journée du 19 mai 1643 fut la première grande défaite que connut l'armée espagnole jusque-là réputée invincible.

Don Francisco de Mello, gouverneur des Pays-Bas, avait résolu de s'emparer de la ville de Rocroy et en avait commencé le siège au printemps avec une armée de vingt-sept mille hommes.

Louis XIII venait de mourir, un prince de vingt-deux ans allait marquer le début du règne du Roi-Soleil par un coup d'éclat.

Le jeune duc d'Enghien[2] rassembla son armée, forte de quinze mille fantassins et de six mille cavaliers, et se lança à l'attaque des redoutables *tercios* espagnols.

Enghien, s'inspirant des enseignements de Gustave-Adolphe, avait une infanterie mobile et souple constituée de petits groupes de piquiers et d'arquebusiers alternés. Il avait fait de sa cavalerie turbulente et désordonnée une armée manœuvrant avec précision et discipline. Son artillerie, comme celle des Espagnols, était très faible, usée qu'elle était par les nombreuses campagnes précédentes : douze pièces contre dix-huit aux Espagnols.

L'armée française se déploya sur un front de deux kilomètres et demi face aux masses épaisses des Espagnols. Au centre de chacune des armées, l'infanterie; et sur les ailes, la cavalerie.

L'action commença par une attaque de l'aile droite française, dont la cavalerie bouscula celle des Espagnols; par contre, l'aile gauche qui avait voulu l'imiter fut complètement dispersée par la cavalerie espagnole, qui chargea l'infanterie française et

1. C'est-à-dire avec des morceaux de ferraille ou de fonte. — 2. Le futur Grand Condé (1621-1686).

L'INFANTERIE SOUS LOUIS XIV

1. Garde du corps à pied (1672). — 2. Sergent (1674). — 3. Fusilier* de Picardie (1672). — 4-5. Officiers. — 6. Caporal. — 7. Porte-drapeau des fusiliers* du Roi. — 8. Porte-drapeau du régiment de Carignan-Sallières (1665). — 9. Porte-drapeau du régiment Amiral de France (1670). — 10. Soldat de marine (1697). — 11. Fusilier* aux Gardes françaises. — 12. Garde suisse. — 13-14-15. Soldats et musiciens (1672).

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

lui enleva les canons mis en batterie devant elle selon la coutume.

Les fantassins français commencèrent à reculer sous les furieux assauts de la cavalerie ennemie criant déjà victoire. Enghien allait-il abandonner l'avantage acquis par son aile droite pour voler au secours de sa gauche menacée ? Confiant en son étoile, le prince contourna l'infanterie espagnole et tomba sur ses arrières avec la majorité de sa cavalerie. Entre-temps, la réserve française conduite par Sirot, excellent élève de Gustave-Adolphe, était venue épauler le centre français en péril, et le poussa en avant, reprenant au passage les canons pris par l'ennemi et les manœuvrant à bras.

« Les *tercios* espagnols, gros bataillons serrés, disait Bossuet, qui étaient semblables à autant de tours, mais à des tours qui savaient réparer leurs brèches », se défendaient avec un admirable héroïsme. Le duc d'Enghien comprit que sa victoire ne serait pas complète sans la destruction de cette vieille infanterie.

Par trois fois ses assauts furent repoussés par les régiments espagnols et wallons, qui semblaient inébranlables. Enfin, le jeune chef français rassembla tous ses effectifs en un quatrième assaut qui eut raison de ces héroïques bataillons; disloqués, ils succombèrent après une résistance acharnée. Leur chef, un Belge — le comte de Fontaine —, était mort à leur tête. L'armée espagnole avait perdu huit mille tués, sept mille prisonniers et deux cents drapeaux. Elle ne devait jamais se relever de ce terrible coup, qui atteignait pourtant plus son prestige que ses effectifs.

On a avancé, avec beaucoup de justesse, que la défaite des *tercios* espagnols étaient due aux prélèvements opérés parmi ses éléments d'élite pour servir en Allemagne et en Catalogne. La cavalerie, de son côté, avait combattu mollement, mécontente du fait d'avoir pour chef un étranger, le comte d'Albuquerque.

Quoi qu'il en soit, le résultat de cette bataille fut le triomphe de l'audace géniale d'un jeune chef à la tête d'une armée mobile et bien disciplinée sur la pesanteur des lourdes masses.

L'attaque et la défense des places

Le donjon de bois du haut Moyen Age, le « chastel sur motte », s'était construit en pierre au cours du x^e^ siècle pour se perfectionner pendant les siècles et devenir l'imposante forteresse.

L'invention de l'artillerie bouleversa toutes les conceptions en matière de siège.

Il ne faudrait pas en déduire que les anciennes citadelles furent pour autant abandonnées. Les murs épais de certaines d'entre elles résistèrent aux plus furieuses canonnades. Ces solides refuges abritèrent avec tant de succès les adversaires du cardinal

LA CAVALERIE SOUS LOUIS XIV

1. Dragon* (1684). — 2. Praslin Cavalerie (1693). Il porte la cuirasse* sous l'habit. — 3. Hussard* (1700). — 4. Carabinier* (1684). — 5. Cuirassier* (1668).

1

2

3

4

5

de Richelieu en plein XVIIe siècle qu'il fallut bien que ce dernier les fît raser. Ce qui prouve la valeur militaire de ces édifices.

Les premières innovations dans la défense des places nous vinrent des ingénieurs militaires italiens; des bastions et des casemates vinrent renforcer la courtine, se flanquant mutuellement et permettant le tir croisé et rasant. Les Italiens formèrent des disciples en France, dont Jean Errard qui devint « le père de la fortification française ». Son traité de *La Fortification réduite en art et démontrée* fut traduit en plusieurs langues et connut même de nombreuses contrefaçons.

Au cours des campagnes de Louis XIII, un gentilhomme d'origine napolitaine, Blaise-François de Pagan, perfectionna encore l'art des sièges. Son *Traité des fortifications* allait fournir à un officier modeste, Vauban, le germe du système génial auquel il allait donner son nom. Le système Vauban devait sauver la France entre 1709 et 1713 et sous la Première République en 1793. « Ville fortifiée par Vauban, ville imprenable », disait-on. Vauban construisit trente-trois places fortes et en restaura plus de trois cents.

Un chevalier polonais, le chevalier de Pasck, a laissé des Mémoires qui dépeignent de façon vivante et savoureuse la technique du siège au XVIIe siècle. Le chevalier participa au siège d'une forteresse danoise occupée par les Suédois de Gustave-Adolphe. Il écrivit : « Dès le soir, on alla chercher les haches pour faire les brèches aux portes et on approcha plus de cinq cents pièces. Le matin, nous envoyâmes aux assiégés une trompette pour les sommer de se rendre, mais ils nous régalèrent d'une réponse peu satisfaisante. Agissez envers nous, dirent-ils, comme il plaira à votre fantaisie chevaleresque; nous n'avions pas peur de vous en Pologne; vous ne nous effrayez pas davantage ici. Bientôt le signal général de l'attaque fut donné. Je fis chanter à mon détachement le psaume « Louons le Seigneur dans les hauteurs des cieux ». Wolski, dont le détachement se trouvait près du mien, fit la même chose et Dieu permit que pas un de nos soldats ne fût tué, tandis que l'ennemi et la mort levèrent une bonne dîme sur les autres détachements. Chacun de nos soldats portait devant lui une grande botte de paille qui nous protégea contre les balles et qui, jetée ensuite dans les fossés, servit de pont. Une fois les fossés traversés, je commandai le pas accéléré en faisant crier aux miens : « Jésus! Marie! » Les autres criaient « Hourrah-ha! Hourrah-ha! » Mais j'avais confiance que Jésus et Marie nous protégeraient mieux que le sieur Hourrah-ha. Les balles tombaient comme grêle; plus d'un soldat se prit à pousser des cris de douleur, plus d'un tomba à terre. Mais ce qui nous donnait bon espoir c'est que les morts tombaient tous la tête tournée vers l'ennemi, circonstance de bon augure et que plusieurs militaires regardent comme un signe certain de victoire. J'aperçus une fenêtre entourée d'un grillage de

LES CAVALERIES ÉTRANGÈRES

1. Officier de dragons* belges (1690). — 2. Cavalerie du Hanovre (1700). — 3. Cavalerie brandebourgeoise (1700). — 4. Cavalier du régiment Gens d'Armes (Allemagne 1700). — 5. Autriche-Hongrie (1683). — 6. Sardaigne (1690). — 7. Dragon* anglais (1672). — 8. Cornette* du 2nd Horse (Angleterre 1685). — 9. Cuirassier* bavarois (1683).

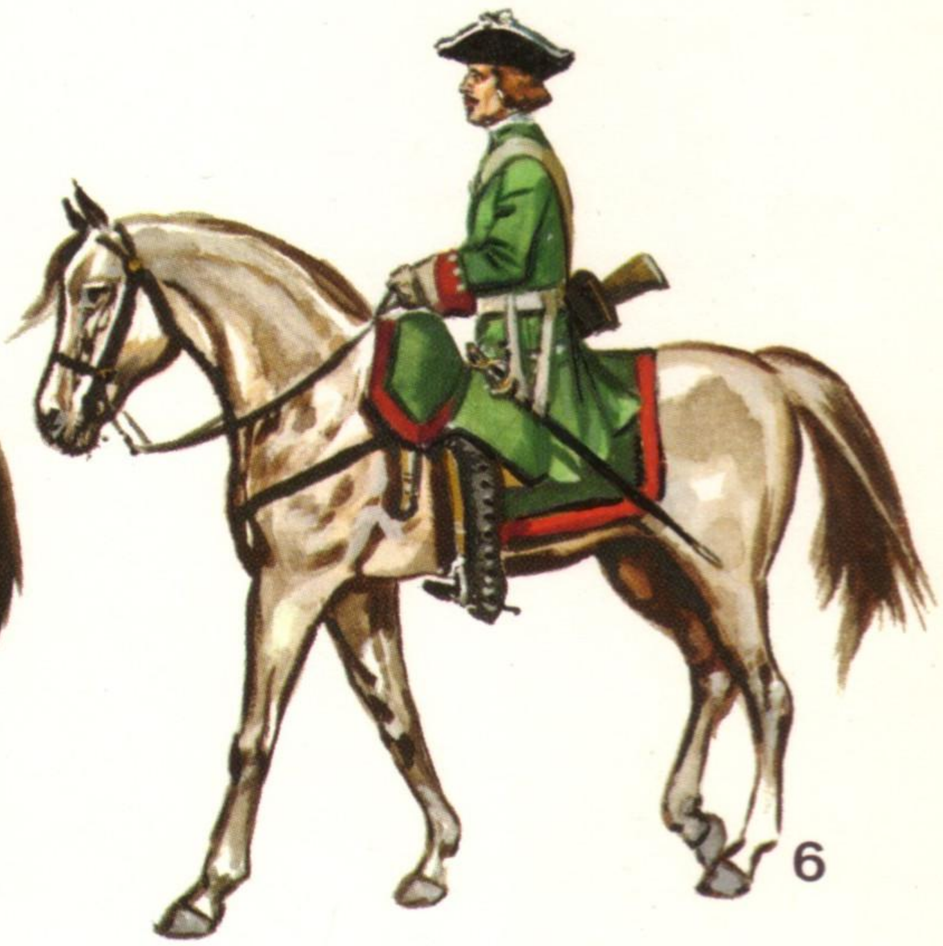
1

2

3

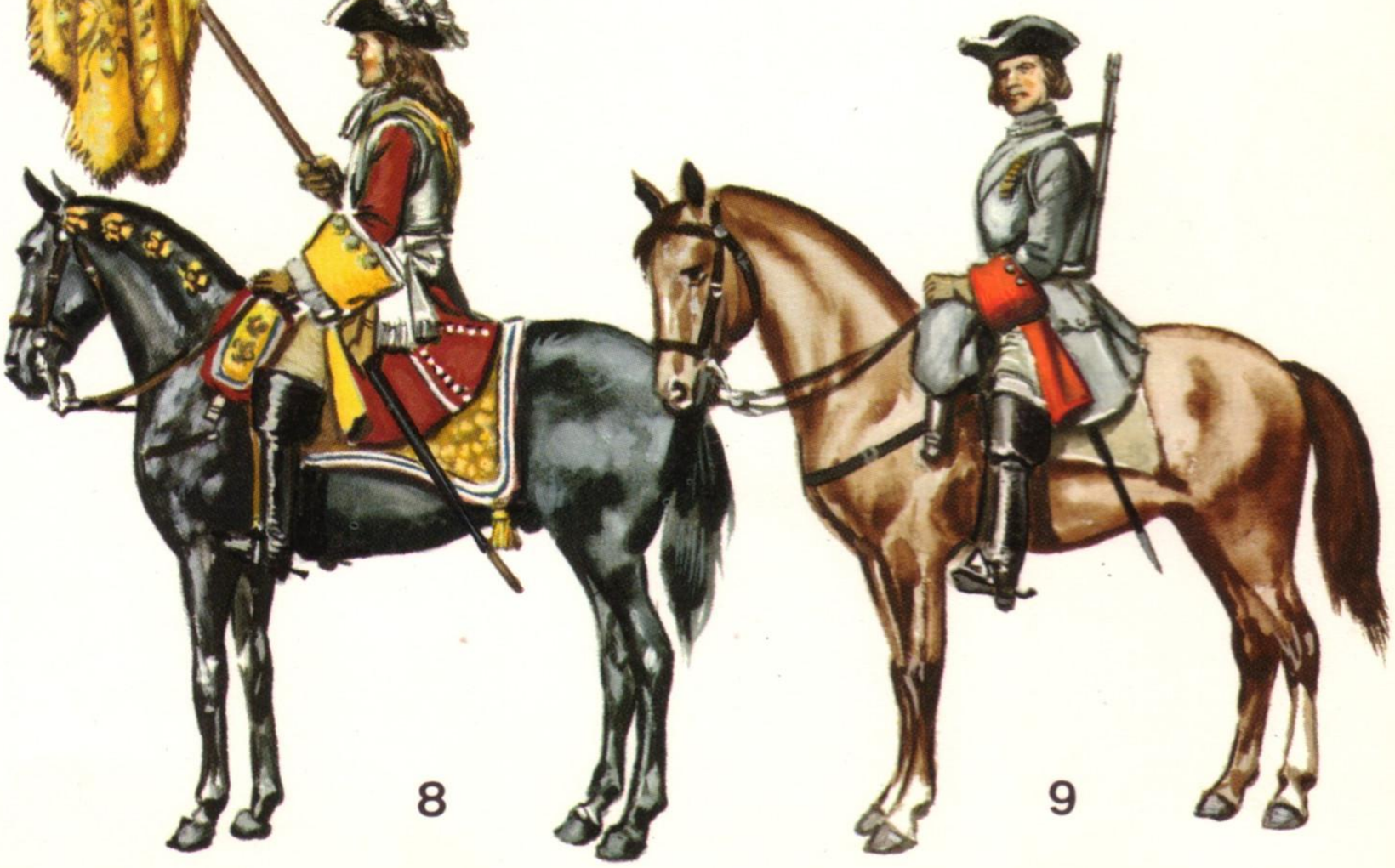
4

5


6

7

8


9

fer, et j'ordonnai aussitôt d'y pratiquer une entrée. Dès que l'ouverture fut assez grande pour laisser passer une personne, Wolski, grand diable qui voulait être partout le premier, y entra par la tête, mais à l'instant même, un Suédois le saisit par la chevelure. Wolski se mit à crier comme un aigle; je le pris par les jambes. Les Suédois le tiraient de leur côté, nous le tirions du nôtre, si bien que notre brave compagnon faillit être écartelé! — Approchez et faites feu par la fenêtre, dis-je tout bas aux miens; on déchargea quelques mousquetons et les Suédois surpris lâchèrent prise. Nous entrâmes ensuite l'un après l'autre, et quand nous fûmes plus de cinq cents dans la forteresse, j'ordonnai de faire feu, puis de fondre le sabre à la main sur les Suédois. C'était une belle mêlée, ma foi! Il fallait avoir la tête comme sur des ressorts et la tourner dans tous les sens; car au moment où vous abattiez un soldat, un autre était près de vous fendre le cou. »

Le chevalier de Pasck donne plus loin son avis sur le siège de Vienne, en 1683.

« Vienne, sans cesse attaquée, ébranlée et démantelée de toutes parts, dégarnie de ses batteries, minée partout, était réduite aux dernières extrémités; sa garnison était cependant encore considérable. Son commandant, le général Staremberg, était un brave chevalier, la poudre et les provisions ne manquaient pas; mais que peut tout cela contre les moyens actuels d'attaque?... Je puis affirmer qu'il n'y a pas une forteresse sous le soleil capable d'y résister. C'était toute une autre affaire quand on se lançait des pierres et des javelots, et qu'on battait les murailles avec des machines. Mais maintenant que peut-on opposer quand les bombes et les mitrailles commencent à siffler; quand les mortiers vomissent des boulets de la grosseur d'une tête humaine, quand on vous saupoudre d'une pluie de feu qui traverse comme une vrille votre cotte de mailles, votre peau d'élan, tout votre costume, et pénètre jusqu'aux os, quand on lance des feux qui empestent l'air nécessaire à respirer et l'eau à boire; quand, enfin, au moment où vous vous croyez les pieds fermement sur cette terre que Dieu et la nature ont faite si solide, vous êtes en danger, vous et les grands bâtiments qui vous entourent, de voler tout à coup au milieu d'un tourbillon de fumée comme des mouches jusqu'aux nuages? »[1]

Heureusement pour les malheureux Viennois, Jean Sobieski ne devait pas se faire attendre trop longtemps!

1. Par l'effet des mines.

1. Grenadier* prussien (1698). — 2. Mousquetaire* prussien (1680). — 3. Grenadier* allemand (1690). — 4. Autriche-Hongrie (1720). — 5. Allemagne (1690). — 6. Suède (1683). — 7. Mousquetaire* du régiment Churfürstin Dorothea zu Brandenburg (1688); il en porte les initiales sur sa cartouchière. — 8. Grenadier* anglais (1680). — 9. Artilleur* anglais (1695). — 10. Artilleur* autrichien (1671). — 11. Grenadier* anglais (1689). — 12-13. Infanterie anglaise (1689).

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13

Les armées de la première moitié du XVIII[e] siècle

L'exemple de Gustave-Adolphe et de ses régiments distingués par leur couleur d'uniforme avait peu à peu gagné les armées des autres nations. Dès 1680, les corps de troupe se différenciaient par la couleur de fond de leurs habits, et les régiments d'un même corps par la couleur tranchante de certains éléments : doublure, col et parements de l'habit, veste et culotte. Toutefois, l'uniforme n'était encore, mise à part la couleur, qu'un costume civil.

En France, l'infanterie était vêtue généralement de blanc; le rouge et le bleu caractérisaient la maison royale ainsi que les régiments étrangers au service du pays. L'Autriche adopta le blanc, tandis que les autres pays du Saint-Empire germanique choisissaient le bleu céleste (Bavière), le bleu foncé (Brandebourg), le rouge et le noir (Saxe), etc. L'Angleterre habillait ses soldats de rouge pour la majeure partie de ses régiments.

L'ancien chapeau de feutre à larges bords fut abandonné pour le tricorne plus élégant et plus pratique; on vit apparaître les bonnets[1], puis les mitres de grenadiers en forme de pain de sucre[2]. Ce genre de coiffure connut moins de faveur en France que dans les autres pays, où elle fut adoptée par de nombreux régiments et pour une fort longue période, particulièrement en Prusse.

L'artillerie fut le plus souvent vêtue de couleurs sombres.

Les musiciens militaires se distinguaient de la troupe par une profusion de galons, tant sur les manches qu'ils garnissaient jusqu'aux épaules que sur l'habit. Les timbaliers ouvraient la marche des régiments de cavalerie; la maison du Roi, en France, fut la première à en avoir. Il était de coutume alors d'accorder aux soldats les timbales qu'ils avaient prises à l'ennemi. Les premières à figurer dans l'armée de Louis XIV étaient allemandes. Les timbaliers étaient souvent des Noirs, tels ceux du régiment de Villeroy et du régiment du colonel général. Le musicien devait être particulièrement courageux et résolu à défendre ses instruments jusqu'à la mort. On le soutenait d'ailleurs par une escorte de cavaliers. Un régiment qui s'était particulièrement distingué recevait parfois des timbales d'argent. Les grands compositeurs de l'époque ne dédaignaient pas d'écrire des marches militaires; ainsi, Lully en écrivit plusieurs où les timbales mêlaient leurs roulements martiaux.

Les armées en campagne atteignaient des effectifs beaucoup plus imposants que dans le passé. L'armée française comptait quatre cent mille hommes pendant la guerre de Hollande, quatre cent quarante

1. p. 141, *8-11*. — 2. p. 143, *8*; 149, *2-6-9*.

L'INFANTERIE SOUS LOUIS XV

1-5. Officiers. — 2. Infanterie de ligne. — 3-4. Artilleurs*. — 6. Porte-drapeau du régiment de la Reine (1757). — 7. Infanterie légère. — 8. Grenadier*. — 9. Infanterie alpine. — 10. Soldat de la garde (1757). — 11. Baïonnettes* à manche. — 12. Fusil Vauban. — 13. Fusil Charleville (1717). — 14. Fusil Charleville (1746). — 15-16-17. Baïonnettes* à douille. — 18. Platine* à miquelet*. — 19. Platine* à silex.

1

2

3

4

5

11

12

13

14

15

16

17

18

19

6

7

8

9

10

mille au moment de la ligue d'Augsbourg (1691).

Les sergents-racoleurs usaient de tous les moyens pour se procurer les recrues dont l'armée avait le plus grand besoin. Ils n'hésitaient pas à utiliser la ruse ou la force pour arriver à leurs fins, allant jusqu'à séquestrer leurs victimes pour leur arracher une signature sur un contrat d'engagement[1]. Ces honteux expédients ne suffisant pas, on créa les milices provinciales composées d'hommes de 20 à 40 ans désignés par le tirage au sort. Mal entraînées et mal équipées, ces milices étaient méprisées par l'armée de métier en dépit de leurs honorables services à la guerre. Louvois avait tenté de former des cadres aptes au commandement en créant les écoles de cadets. Sous Louis XV, ces dernières furent réorganisées et enseignèrent l'art militaire, l'équitation et... la danse. La célèbre école d'équitation de Saumur date de cette époque.

Les écoles de cadets devaient devenir, en 1751, l'École militaire. On y apprenait, en plus de l'art de la guerre, le maintien et le savoir-vivre; il est vrai que Mme de Pompadour en était l'inspiratrice! « On en sort, disait Bonneville, à peu près aussi enfant qu'on y est entré. »

Pour les enfants de la noblesse riche, et la persistance de la vénalité aidant, le problème était beaucoup plus simple : on achetait simplement un régiment... de sorte qu'on pouvait voir des colonels de huit ou de dix ans : « des colonels à la bavette », qui, en âge de servir, faisaient de piètres officiers.

La cavalerie

La cavalerie se composait principalement de cuirassiers, de dragons et de gardes, qui suivirent la mode adoptée par l'infanterie. Les hussards, eux, tranchaient nettement sur le reste de l'armée par leur équipement bizarre. Connus dès la fin du règne de Louis XIII, ils furent constitués en un régiment de cinq cents chevaux en 1662. Leur colonel était un allemand, le baron de Corneberg. L'étymologie du mot hussard est très controversée. Littré l'estime provenir du hongrois *huszard* (le vingtième : de *husz*, vingt), parce que chaque village devait fournir un homme équipé sur vingt habitants. D'autres affirment que *hus'ar* signifiait en hongrois vingt sols, ce qui était la solde journalière de ce cavalier.

Au service de la France, ils portaient une fleur de lys à leur bonnet. Ils étaient habillés à la turque d'une veste étriquée et d'une culotte bouffante portées à nu sur le corps. Pour se garantir du froid, ils portaient une peau de léopard qu'ils tournaient du côté d'où venait le vent. Ils observaient certaines coutumes étranges; leurs officiers n'auraient jamais commandé une charge sans leur demander leur consentement. Quand ils prenaient des drapeaux à l'ennemi, rien ne pouvait les en séparer car ils tenaient à en faire fondre la dorure. Les hussards montaient de petits chevaux, leurs selles en bois étaient recouvertes de chabraques en peau de

1. Le plus souvent, le vin largement distribué suffisait.

LA CAVALERIE SOUS LOUIS XV

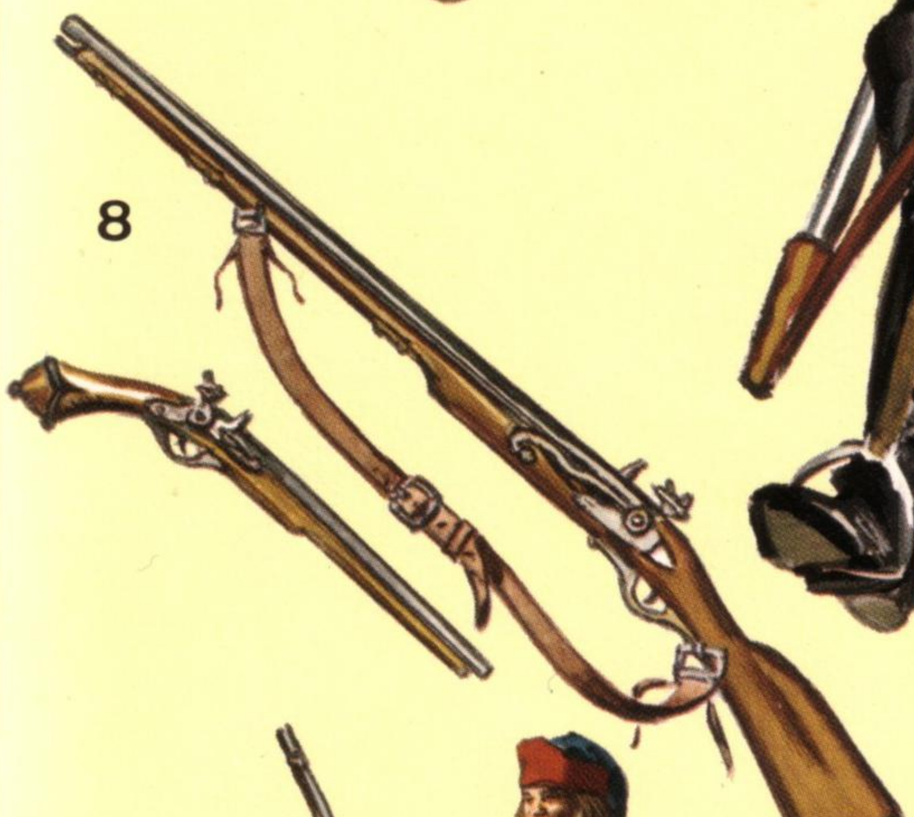
1. Clermont-Prince Cavalerie (1750). — 2. Chasseur* de Fischer (1754). — 3. Ex-Turenne Cavalerie. — 4. Dragon (1724). — 5-6. Dragon* et uhlan* du maréchal de Saxe (1762). — 7. Cuirassier* (1730). — 8. Armes de cavalerie. — 9. Ceinturon et cartouchière de cavalerie.

1

2

7

3



8

9

4

5

6

mouton. Ils étaient armés de pistolets, d'une carabine et d'un sabre courbe à la turque. N'ayant pas de poche, ils portaient un sac de cuir fauve à la ceinture, la sabretache.

Il exista aussi des hussards allemands tel le Beausobre, des Polonais et des Turcs. Parmi les plus célèbres de ces régiments nous citerons les régiments de Rattky, Bercheny, Esterhazy et Chamborand.

Une ou deux pièces d'habillement différenciaient les dragons et les mousquetaires du gros de la cavalerie. Destinés autant au service à pied qu'au service à cheval, les dragons portaient de grandes guêtres et un bonnet terminé par une longue pointe retombant sur l'épaule[1], plus tard remplacé par le casque à la Schomberg[2], comme chez les dragons de Saxe. Les mousquetaires portaient encore la soubreveste bleue avec une croix d'argent. Mais les règlements sur l'uniforme n'étaient pas toujours respectés par les chefs de corps; témoin l'intrusion du bonnet à poil dans l'armée française.

L'infanterie prussienne du « Roi-Sergent », père du grand Frédéric, comportait des grenadiers dont le bonnet à poil était une invention de leur monarque. Portant le fusil en bandoulière, les grenadiers se décoiffaient souvent en lançant leurs engins, le canon de leur fusil frappant les larges bords de leurs chapeaux. Frédéric-Guillaume avait imaginé de remplacer ces coiffures incommodes par des bonnets pointus garnis de plaques de cuivre; pour leur donner un air plus martial, il y fit ajouter une garniture de peau d'ours.

Cette coiffure plut en France et fut adoptée par les grenadiers à cheval, puis par ceux de l'infanterie alors que la grenade était abandonnée!

A la même époque, la mode des perruques poudrées s'étendit à l'armée. Afin d'empêcher les cheveux de graisser le col de l'habit, on inventa la queue qui salissait tout autant. Maurice de Saxe ne cessa de lutter pour mettre fin à cet usage absurde. Il aurait voulu voir le soldat la tête rasée, avec toutefois la possibilité de se parer d'une petite perruque en peau de mouton en dehors du service en campagne. On le traita de fou et le soldat continua à subir le caprice de la mode.

L'armement

Toutes les troupes portaient le ceinturon et la bandoulière de buffle, les corps d'élite en portaient qui étaient faits de soie galonnée.

La buffleterie jaune était réservée à la cavalerie; elle était blanche pour l'infanterie. Le fantassin portait la giberne à droite, et à gauche le pendant, courroie qui soutenait la baïonnette et l'épée. Le pulvérin contenant la poudre d'amorce et un sac de balles pendaient à la bandoulière. Le fusil armait l'infanterie, le mousqueton[3] et les pistolets étaient réservés au cavalier. L'épée armait tous les militaires, à part les hussards qui étaient armés du sabre.

Vers 1740, une arme similaire quoique plus courte

1. p. 137, *1*; 139, *7*; 145, *4*. — 2. p. 145, *5*. — 3. Petit mousquet.

LES CAVALERIES ÉTRANGÈRES

1. Mousquetaire* flamand au service de l'Espagne (1702). — 2. Dragon* de Latour (Autriche 1790). — 3. Dragon* russe (1765). — 4. Hussard* prussien (1780). — 5. Wurtemberg (1787). — 6. Prusse (1735). — 7. Grenadier* anglais à cheval (1750). — 8. Hussard* prussien (1758).

1

2

3

4

5

6

7

8

fut donnée à quelques compagnies de grenadiers; on l'appelait sabre coupe-choux. Pendant longtemps les grenadiers en tirèrent vanité comme d'une marque honorifique.

Comme on le voit, les changements s'étaient opérés par étapes discrètes, quasi subreptices, tant les innovations étaient insupportables aux ministres.

Le comte d'Argenson, secrétaire d'État à la Guerre de 1743 à 1757, apporta les importantes réformes que nécessitait l'état de l'armée française. Des casernes furent construites, où les hommes couchaient toutefois à trois dans un lit exigu. Le service de santé fut constitué. Le soin de vêtir les soldats appartint désormais aux services du Roi.

En Angleterre, le « Royal Regiment of Fuzileers » fut, comme son nom l'indique, le premier à adopter le fusil[1], perfectionnement français du mousquet. Destinés à l'escorte des convois d'artillerie, ces soldats provoquaient souvent de désastreuses explosions avec la mèche crachotante des anciens mousquets dont ils étaient primitivement pourvus.

La pique avait, comme ailleurs, complètement disparu, ne subsistant plus que sous la forme de l'esponton[2] porté par les officiers de toutes les nations.

En Russie, l'énergique tsar Pierre le Grand dotait son pays d'une armée à la moderne après avoir dissous les anciens corps de strelitz révoltés[3].

La tactique

La guerre était généralement menée pendant les mois d'été; elle s'arrêtait d'un commun accord quand le temps se détériorait : on prenait alors les « quartiers d'hiver ». Les troupes se nourrissaient des produits du pays occupé, en l'occurrence la Belgique et la Hollande, qui s'avéraient le champ clos idéal pour les rencontres de la France et de l'Angleterre. John Churchill, duc de Marlborough, devait s'y rendre immortel — et pas seulement par une chanson —, à Blenheim, Ramillies, Audenarde et Malplaquet. L'importance des forces en présence peut être appréciée par les pertes éprouvées lors de la bataille de Blenheim : vingt-trois mille tués et blessés.

L'attaque des places fortes se faisait encore selon la méthode classique, avec toutefois l'intervention intensive des mines, tant du côté des assiégés que de celui des assiégeants. Le siège de Tournai en 1709 est un exemple typique de cette tactique : le 16 août, une seule mine expédia quatre cents hommes dans les airs.

Les chefs militaires de la première moitié du siècle s'égalaient à peu près en mérite et en médiocrité pour la plupart, mais l'Europe entière allait bientôt devoir compter avec une puissance militaire redoutable, la Prusse de Frédéric II.

1. p. 143, *13-14*. — 2. p. 135, *4-5*; 143, *1-5*. — 3. p. 149, *1*.

1. Russie (1780). — 2. Brandebourg (1700). — 3. Écosse (1745); la pointe du bouclier était amovible. — 4-5. Grenadiers* aux gardes wallonnes (Espagne, 1761 et 1740). — 6. Grenadier* anglais en tenue de marche (1751). — 7. Infanterie de marine anglaise (1742). — 8. Infanterie légère anglaise (1758). — 9. Grenadier* géant du roi Frédéric-Guillaume de Prusse, le « Roi Sergent » (1730). — 10. Pistolet* écossais. — 11. Pistolet* anglais (1740). — 12. Pistolet* Tower, anglais (1760). — 13. Pistolet* français (1770).

1

2

3

4

5

10

11

12

13

6

9

7

8

Lexique

A

Affût : *n. m.* Support d'une bouche à feu (voir p. 114).
Ailette : *n. f.* Plaque de métal protégeant l'épaule (voir p. 102).
Alferès : *n. m.* Porte-étendard espagnol.
Arbalétrier : *n. m.* Soldat armé de l'arbalète (voir p. 98).
Arquebuse : *n. f.* Arme à feu montée sur un fût et se portant sur l'épaule (XV^e^-XVI^e^ s.).

On distingue l'arquebuse à mèche, l'arquebuse à rouet (voir ce mot) et l'arquebuse à barillet (voir ce mot).

Arquebusier : *n. m.* Soldat armé de l'arquebuse (voir p. 126).
Artilleur : *n. m.* Soldat chargé de servir une bouche à feu.

B

Baïonnette : *n. f.* Sorte de coutelas s'adaptant au canon du fusil (voir pp. 128 et 130).
Baliste : *n. f.* Engin de guerre basé sur le principe de l'arbalète, qui lançait des flèches ou des boulets.
Bande d'ordonnance : *n. f.* Troupe d'élite créée par Charles le Téméraire. Une bande ou compagnie d'ordonnance comptait 100 lances, une lance comprenait un chef de lance, 3 archers à cheval et 3 hommes à pïed.
Barillet : *n. m.* Pièce cylindrique contenant des charges séparées, ayant équipé un certain modèle d'arquebuse.
Bassinet : *n. m.* Avant le XIII^e^ s., le petit bassinet était une calotte de fer se portant sous le heaume. Plus tard, le grand bassinet était un casque à visière mobile. — Également, petite pièce creuse de la platine des armes à feu, dans laquelle on plaçait la poudre d'amorçage.
Bélier : *n. m.* Connu dès l'Antiquité, le bélier servait à renverser les murailles. Il ne disparut qu'au XV^e^ siècle.
Braconnière : *n. f.* Jupon de mailles ou de lames mobiles en acier.
Brassard : *n. m.* Ensemble des pièces de l'armure protégeant le bras.
Buccinateur : *n. m.* Joueur de buccina, trompette dans la milice romaine.

C

Cabasset : *n. m.* Casque de métal à bords généralement plats et étroits, à légère crête centrale (XV^e^-XVI^e^ siècle) ou piriforme (XVII^e^ siècle).
Caliga : *n. f.* Chaussure militaire romaine.
Capeline : *n. f.* Casque comportant des défenses pour la nuque, les joues et le nez.
Carabin : *n. m.* Soldat de cavalerie légère armé de l'escopette ou carabine.
Carabine : *n. f.* Petite arquebuse rayée.
Carnix : *n. m.* Trompe de guerre gauloise.
Catapulte : *n. f.* Machine de guerre lançant des pierres et des flèches. Elle était parfois montée sur un affût roulant.
Centurion : *n. m.* Officier commandant une centurie (100 hommes).
Chasseur : *n. m.* Soldat d'infanterie légère ou de cavalerie légère.
Chevau-léger : *n. m.* Soldat de cavalerie légère.
Cimier : *n. m.* Garniture ornant le sommet d'un casque.
Cnémide : *n. f.* Jambière de cuir ou de métal des soldats grecs.
Cornette : *n. f.* Étendard de cavalerie. — Officier portant cet étendard.
Cotte de mailles : *n. f.* Tunique en mailles de fer.
Coulevrinier : *n. m.* Soldat armé de la coulevrine, sorte de petit canon à main.
Coustilier ou coutilier : *n. m.* Soldat armé d'une pique (langue-de-bœuf).
Cranequinier : *n. m.* Soldat armé de l'arbalète à cranequin. Le cranequin était un petit cric.
Crémaillère : *n. f.* Dispositif orné de crans servant au pointage vertical des anciennes pièces d'artillerie.
Crépide : *n. f.* Chaussure des anciens Grecs.
Cubitière : *n. f.* Pièce d'armure protégeant le coude et la saignée.
Cuirasse : *n. f.* Pièce d'armement protégeant la poitrine et le dos.
Cuirassier : *n. m.* Soldat de cavalerie portant la cuirasse (voir p. 122 et 126-128). 125
Cuissard : *n. m.* Pièce d'armure défendant la cuisse.

Cataphractaire : cavalier étranger (mercenaire) de la tribu des Sarmates, servant dans l'armée romaine (p. 65, 2)

D

Dragon : *n. m.* Soldat de cavalerie légère combattant à pied et à cheval (voir p. 128 et 146). 125

E

Éclisse : *n. f.* Petite lame de métal.
Enseigne : *n. f.* Emblème militaire, en particulier d'une légion romaine.
Enseigne : *n. m.* Officier porte-drapeau. — Corps de la garde royale de Charles IX.
Épaulière : *n. f.* Pièce d'armure couvrant l'épaule, l'aisselle et l'omoplate.
Épitagmarque : *n. m.* Dans la Grèce ancienne, commandant d'un épitagme, ensemble de la cavalerie (p. 45, 2) ou bien de l'infanterie légère.
Equites : *n. m. pl.* (mot latin : eques, cavalier) Gladiateurs à cheval.

F

Fauchard : *n. m.* Arme d'hast à large fer convexe, dérivée de la faux.
Faucre : *n. m.* Support fixé sur la cuirasse et servant à soutenir la lance pointée.
Fléau d'armes : *n. m.* Arme du Moyen Age composée d'une hampe et d'une boule hérissée de pointes.
Fonte : *n. f.* Étui à pistolet fixé à l'arçon d'une selle.
Fourchette : *n. f.* Syn. de fourquine, bâton terminé par une petite fourche, destiné à soutenir le canon de l'arquebuse ou du mousquet pendant le tir.
Fusilier : *n. m.* Soldat armé du fusil (voir p. 148).

G

Gantelet : *n. m.* Gant de guerre, en mailles ou en fer.
Genouillère : *n. f.* Pièce d'armure défendant le genou.
Grenadier : *n. m.* Soldat chargé de lancer des grenades.

H

Hast : *n. m.* (lat. *hasta*) Lance, pique. — **Arme d'hast** : Arme dont le fer est fixé sur un long manche : Pique, hallebarde, fauchard...
Hastaire : *n. m.* Soldat romain armé de la hasta, longue lance (voir p. 54 et 55).
Haubert : *n. m.* Longue chemise de mailles de fer (voir p. 96).
Heaume : *n. m.* Casque muni d'un nasal ou d'un ventail (XII^e s.), puis fermé (XIII^e s.). La calotte devient sphérique ou ovoïde et la visière mobile.
Hoplite : *n. m.* Soldat d'infanterie grecque, lourdement armé (voir *Phalange*).
Hussard : *n. m.* Soldat de cavalerie légère, d'origine hongroise (voir p. 144-146).

I

Ilarque : *n. m.* Dans la Grèce ancienne, commandant d'une ilè, compagnie de 64 cavaliers.
Impeditus : Terme latin désignant un légionnaire portant son équipement de campagne au complet (voir p. 68).

J

Janissaire : *n. m.* Fantassin régulier turc.
Javelot : *n. m.* Arme de trait de petite dimension.

L

Lancier : *n. m.* Cavalier armé d'une lance.
Lansquenet : *n. m.* Soldat mercenaire d'origine allemande (voir p. 120). ev 117,3,7
Légionnaire : *n. m.* Soldat d'une légion romaine.

M

Manipule : *n. m.* Unité tactique de l'armée romaine (voir p. 54 à 56).
Marteau-hache : *n. m.* Arme de guerre à manche court.
Miquelet : voir Platine à la miquelet.
Mirmillon : *n. m.* Gladiateur romain armé d'une épée et d'un casque et qui luttait contre le rétiaire (voir ce mot).
Mortier : *n. m.* Bonnet porté sous le heaume. — Bouche à feu servant au tir vertical.
Mousquet : *n. m.* Arme à feu portative des XVI^e et XVII^e siècles, à mèche, d'une portée plus grande que l'arquebuse.
Mousquetaire : *n. m.* Soldat armé du mousquet.

O

Onagre : *n. m.* Sorte de catapulte, employée chez les Romains (syn. : scorpion).

P

Paludamentum : *n. m.* Grand manteau porté par les généraux romains.
Parazonium : *n. m.* Épée courte portée à la ceinture par les soldats grecs et les officiers romains.
Pelta : *n. f.* Petit bouclier en forme de croissant.
Peltaste : *n. m.* Soldat de l'infanterie légère armé de la pelta.
Phalange : *n. f.* Corps d'hoplites combattant en rangs serrés (voir p. 36 à 51).
Peltastes et cavaliers s'intégraient à la phalange rangée en bataille.
Pilum : *n. m.* Lourd javelot du légionnaire romain.
Pique : *n. f.* Sorte de lance utilisée depuis le Moyen Age jusqu'à la fin du XVII^e siècle.
Piquier : *n. m.* Soldat armé de la pique (voir p. 126).
Pistolet : *n. m.* Arme à feu courte et légère.
Platine : *n. f.* Pièce groupant tous les organes de mise à feu d'une arme. — **Platine à la miquelet** : Platine dont tout le mécanisme se trouvait à l'extérieur, sans aucune protection contre la pluie ou le vent.
Plommée : *n. f.* Arme d'hast ou de main, sorte de maillet de plomb.
Porte-enseigne : Voir *Enseigne*.
Porte-mèche : *n. m.* Hampe à laquelle était fixée la mèche destinée à allumer la charge des canons.

Poulaine : *n. f.* Longue pointe s'adaptant au soleret de l'homme d'armes.
Principes : Mot latin, pluriel de princeps, premier. Soldats de première ligne dans l'armée romaine des origines, puis de deuxième ligne.

Q

Quadrant : *n. m.* Instrument servant au pointage des mortiers anciens.

R

Reître : *n. m.* Cavalier mercenaire d'origine allemande (voir p. 120).
Rétiaire : *n. m.* Gladiateur armé d'un filet dans lequel il cherchait à envelopper son adversaire (voir *Mirmillon*).
Rouet : *n. m.* Système de mise à feu à rondelle d'acier dentée, silex et ressort.

S

Sagum : *n. m.* Manteau court s'attachant sur l'épaule.
Scorpion : *n. m.* Machine de guerre lançant de lourds traits (syn. : onagre).
Scramasax : *n. m.* Couteau de guerre des Germains et, en particulier, des Francs, décrit p. 84.
Secutor : *n. m.* Gladiateur armé d'un lourd bouclier.
Serpentin : *n. m.* Pièce dans les mâchoires de laquelle se plaçait la mèche de l'arquebuse et du mousquet.
Soleret : *n. m.* Pièce de l'armure défendant le pied.
Spatha : *n. f.* Épée longue en usage chez les Germains et les Romains.
Strelitz ou **Streltsy** : *n. m.* Soldat de la milice moscovite, formant la garde du tsar.

T

Targe : *n. f.* Petit bouclier.
Tassette : *n. f.* Partie de l'armure défendant la cuisse.
Tétraphalange : *n. f.* Corps d'infanterie grecque comprenant quatre phalanges (voir ce mot).
Timbre : *n. m.* Partie du casque couvrant le crâne.
Trait à poudre : *n. m.* Arme à feu primitive, ancêtre de l'arquebuse.
Triaire : *n. m.* Vétéran occupant la troisième ligne dans la légion romaine.

U

Uhlan : *n. m.* Soldat de cavalerie légère d'origine turco-tatare.

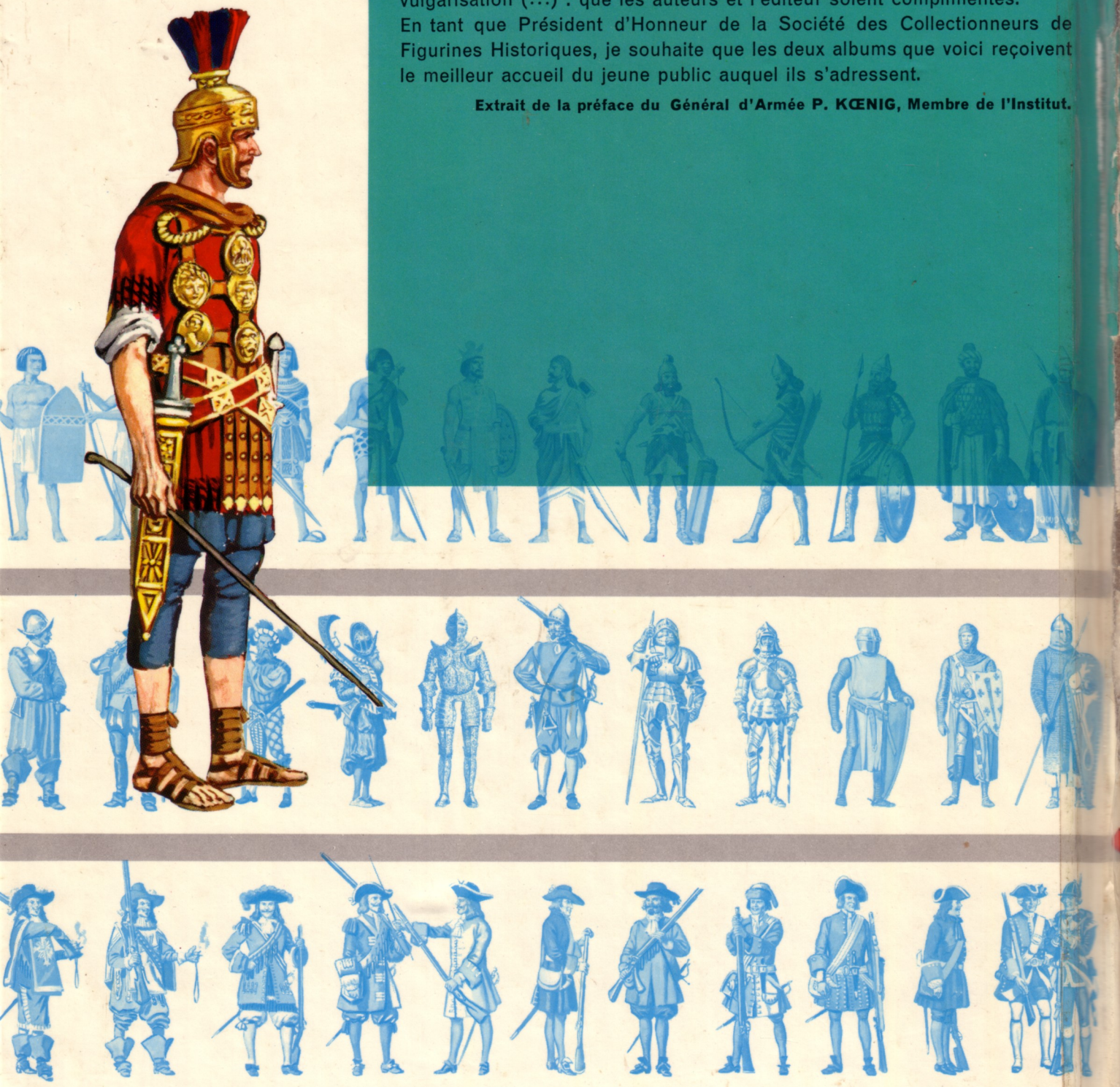
V

Vélite : *n. m.* Soldat des troupes légères romaines. — Également, type de gladiateur.
Ventail (*n. m.*) ou **Ventaille** (*n. f.*) : Pièce inférieure de la visière d'un casque par laquelle le combattant recevait son « vent » (l'air frais).
Vue : *n. f.* Partie de la visière du casque par laquelle le combattant regardait.

Table des matières

L'Égypte	10
L'Assyrie	16
Les Mèdes et les Perses	24
La Grèce	30
Les Étrusques	52
Rome	54
Les combattants du cirque	70
Les Gaulois	72
Les grandes invasions	80
Les Huns	82
Les Francs	84
Anglo-Saxons et Carolingiens	86
Vikings et Sarrasins	90
Les armées féodales	92
Les armées du XII^e siècle	96
Les armées du XIII^e siècle	102
La guerre de Cent Ans	108
Artillerie et armes à feu	112
Les armées de la Renaissance	116
Reîtres et lansquenets	120
Mercenaires et cavaliers du XVI^e siècle	122
Les armées du Grand Siècle	124
Les armées de la première moitié du XVIII^e siècle	142
Lexique	151

Imprimé en Belgique par Casterman, S.A., Tournai.
D. 1971/0053/244.

... les reproductions de costumes, d'uniformes, d'armures et d'armes sont, dans leur ensemble, bonnes, voire remarquables pour un ouvrage de vulgarisation (...) : que les auteurs et l'éditeur soient complimentés.
En tant que Président d'Honneur de la Société des Collectionneurs de Figurines Historiques, je souhaite que les deux albums que voici reçoivent le meilleur accueil du jeune public auquel ils s'adressent.

Extrait de la préface du Général d'Armée P. KŒNIG, Membre de l'Institut.